GAZETTE
DE
SANTÉ

PAR J.J. GARDANE

Doct.-Reg. de la Faculté de Medecine, en l'un. de Par.

ANNEÉS 1773, 1774, 1775, 1776, 1777.



A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE BALLARD.

M. D. C C. LXXVII

PROSPECTUS

D'UNE GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de se guérir quand on est malade.

PAR UN DOCTEUR-RÉGENT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

COMME rien n'égale le prix de la Santé, rien ne mérite aussi plus d'attention que les moyens de la conserver ou de la rétablir. Nécessaire aux Riches & aux Indigens, sa jouissance assûre aux uns la possession agréable de leurs richesses, & soutient les autres contre le poids accablant de l'infortune & du besoin.

La surface de la Terre est couverte de Plantes Médicinales, des Eaux salutaires l'arrosent de toutes parts, ses entrailles renferment des minéraux utiles dans bien des maladies; & les productions animales ne sont pas d'une moindre utilité pour l'homme malade ou sain. Mais cette abondance de secours contre les Agens destructeurs de l'Espèce Humaine se réduiroit à bien peu de chose, si la connoissance de leurs propriétés n'étoit pas plus répandue. A quoi serviroient-ils, en effet, si, demeurant dans les mains d'un nombre limité de personnes, leur publicité ne suivoit pas de près leur découverte; & si, loin de s'exprimer dans un langage ordinaire, ceux qui les divulguent s'enveloppoient dans des expressions obscures & énigmatiques?

Cette discrétion mystérieuse n'empêcheroit pas quelques particuliers de gouverner leur santé suivant leurs propres lumières, le plus grand nombre auroit toujours recours aux Charlatans, les Gens de l'Art n'en feroient pas plus consultés, & le préjugé dominant l'esprit du Peuple, le rendroit sans cesse victime de son ignorance & de sa crédulité.

Ces considérations patriotiques ont sans doute dicté les ouvrages populaires publiés de nos jours par des Médecins d'un grand nom. En y faisant connoître aux hommes la nature des Remèdes & leurs effets, ils en ont démontré les abus; & les Citoyens instruits des principes d'un Art qu'ils ignoroient, quoiqu'il les touchât de si près, ont appris à prévenir les maladies par un meilleur régime, à se moins médicamenter dans tous les cas, & à n'employer que des médicamens simples & bien connus, lorsque la nécessité paroissoit les y contraindre.

Ce que MM. Astruc, Van-Swieten, Lietaud, Tissot & plusieurs autres Écrivains célèbres ont fait pour mettre la Médecine à la portée de tout le monde, nous essayerons de le faire dans cette Gazette. Si nous n'avons pas en nous le fonds inépuisable de lumières que possédoient ces Hommes illustres, nous espérons du moins y suppléer par une correspondance établie avec les personnes de l'Art les plus distinguées, les Médecins & les Chirurgiens des grands Hôpitaux, & les Sociétés sçavantes du monde connu.

Recherchant avec soin la solidité de l'instruction, nous n'ambitionnerons pas de recueillir dans nos Feuilles ces productions d'un génie systématique, qui souvent ne se font remarquer que par de grandes erreurs. Notre attention se tournera toute

entière vers la Médecine-pratique, afin d'en faciliter l'intelligence à ceux qui veulent entrer dans cette carrière difficile, & d'éclairer les personnes étrangères à l'Art de guérir, sur les dangers qui les environnent & sur les moyens de les combattre, lorsque leurs facultés ou la distance des lieux les éloigneront des secours ordinaires.

Cette Gazette est spécialement destinée aux Gens de la campagne. C'est surtout en faveur des Curés, des Seigneurs, des Dames Charitables & des Fermiers qu'elle a été entreprise. Personne ne voit de plus près qu'eux l'Humanité souffrante: pouvoit-on ne pas leur indiquer la manière de prévenir & de guérir les maux du Laboureur, ces épidémies cruelles qui dévastent les champs & font languir l'agriculture?

C'est encore dans le dessein d'être utile aux Cultivateurs, que nous enrichirons nos Feuilles des progrès que fait la Médecine Vétérinaire, poussée si loin de nos jours, par un Physicien célèbre qui en a été, pour ainsi dire, le créateur sous les auspices d'un Ministre Citoyen.

Nous n'oublierons pas dans nos Feuilles les malheureux Ouvriers dont la santé est si souvent altérée par l'infection des grandes Villes, & par les émanations des matériaux qu'ils mettent en œuvre. Les découvertes ajoûtées aux travaux de *Ramazzini* sur cette partie importante de la Médecine-Pratique y occuperont une place distinguée.

Quoiqu'il n'entre point dans notre Plan de traiter de la Médecine spéculative, l'Amateur entraîné par un goût particulier vers cette branche de l'Art de guérir, n'y trouvera pas moins de quoi s'satisfaire sa curiosité, toutes les fois que les découvertes concernant la Physique & l'Histoire Naturelle, auront quelque rapport avec la santé.

Enfin, la notice exacte des Livres nouveaux de Médecine, des Thèses soutenues dans les diverses Écoles, & généralement de tout ce qui se passe annuellement de relatif à l'Art de guérir, dans les Facultés, Colléges & Académies, présentera au Lecteur un tableau toujours varié des progrès de ce même Art, qui rendra ce travail également intéressant pour les Maîtres qui le professent.

Le Plan qu'on vient de tracer exclud nécessairement de cet ouvrage les discussions polémiques. Nous nous contenterons de les annoncer, & quelque modérées que puissent être les Pièces critiques qu'on nous adressera, sur des objets étroitement liés avec celui de notre Gazette, nous n'en ferons usage qu'autant qu'elles seront avouées par leurs Auteurs.

La Gazette de Santé paroîtra une fois par semaine, à commencer du premier Juillet prochain, & sera d'une demi feuille chaque fois, même papier, format, & caractère que le Prospectus.

Le prix de l'Abonnement sera de neuf livres douze sols, franc de port, pour Paris, & pour la Province. On souscrira à Paris, chez Ruault, Libraire rue de la Harpe, qui en délivrera la quitance signée de l'Auteur.

Les Souscripteurs adresseront leurs lettres & leur argent par la Poste, ou par telle autre voie que bon leur semblera, au même Libraire. On mettra au rebut les lettres & paquets qui ne seront pas affranchis.

Lû & approuvé, ce 24 Avril 1773, MARIN.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer, ce 25 Avril 1773, *DE SARTINE*.

De l'imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 1er Juillet 1773.

De Manheim, le 4 Juin.

UNE femme de Lampertheim considérablement affoiblie par un flux de sang de 15 jours & dans le neuvième mois de sa grossesse, mit au monde un enfant bien conformé, qui ne donnoit aucun signe de vie. L'Accoucheur qui le reçut, ayant lié & coupé le cordon ombilical, employa inutilement pour l'y rappeller tous les moyens connus. Mais comme à la section de ce cordon, l'artere qui s'y trouve étoit remplie de sang, il cessa d'attribuer cet accident à l'état de la mere. En conséquence, après avoit fait arroser le corps de l'enfant de vin tiède, il souffla dans sa bouche & dans ses poulmons, en lui serrant étroitement le nez d'une main, pour forcer l'air d'entrer dans la trachée artère, & lui frottant le bas ventre de l'autre. Cette opération produisit d'abord une espece de respiration artificielle. Au bout d'une demi-heure le corps de l'enfant se couvrit d'une rougeur un peu animée. Dix minutes après l'enfant rendit un soupir profond, accompagné d'un cri plaintif. En même tems on sentit quelques pulsations au nombril, mais sans mouvement sensible à la poitrine. Enfin ce même enfant poussa des cris redoublés & continua de vivre. Falloit-il couper le cordon, ou n'est-ce pas à la ligature & à la section qui en ont été faites qu'il faut attribuer la durée de l'accident observé? Un autre fait non moins curieux éclaircira peut être ce doute, qui ne sauroit diminuer la reconnoissance due à l'accoucheur de Manheim.

Le fils de M. Couturier, Notaire de Paris, demeurant rue S. Victor, vint au monde sans pouls, sans mouvement au cœur, & comme mort. On avoit lié le cordon ombilical, mais sans le couper. On le délia promptement, & dès que la communication entre la mere & l'enfant cessa d'être interceptée, il donna quelques signes de vie. On crut pouvoir faire alors une seconde fois la ligature, mais l'enfant retomba dans son premier état. Cet évènement inattendu détermina M. Antoine Petit, Auteur de cette observation, à ne plus toucher au cordon. Il attendit ainsi trois quart d'heures, au bout desquels l'enfant revint si parfaitement à la vie, qu'il vit encore, âgé de neuf ans, & qu'il est très-fort. Ces succès qui se sont multipliés, depuis dans les mains de ce Médecin célèbre, prouvent qu'il ne faut pas précipiter la ligature & la section du cordon. Souvent des enfans viennent au monde sans donner aucun signe de vie, sur-tout ceux qui restent longtems au passage. Leur mort seroit certaine si on les séparoit trop promptement de la mere. M. Petit attend autant de tems qu'il en faut pour que la circulation de la mere à l'enfant soit bien rétablie, ce qui arrive ordinairement dans l'espace d'une demie heure. Il importe de faire connoître ces vérités aux Sage Femmes de campagne, qui toujours empressées de délivrer la mere, font souvent consister leur habileté dans la promptitude avec laquelle elles ont rempli cette tache, plus soucieuses de montrer leur adresse par une opération précipitée, que de pourvoir aux jours précieux de l'enfant.

De Londres, le 18 Mai.

M. Bronfield, Chirurgien du Roi & de l'Hôpital Saint Georges, a publié depuis peu une nouvelle maniere d'extraire la pierre de la vessie dans les personnes du sexe. Au lieu de dilater le canal de l'urethre comme il l'avoit fait plusieurs fois par l'introduction de l'éponge préparée, dont le gonflement rapide & irrégulier causoit des déchiremens & l'inflammation, ce Chirurgien réfléchissant sur la maniere dont l'orifice de la matrice est dilaté dans l'accouchement, essaya depuis d'imiter ce méchanisme. On sait qu'au moment d'accoucher, les membranes qui enveloppoient le fœtus s'engagent dans l'orifice de la matrice; qu'insensiblement les contractions de ce viscere poussent les eaux dans ce pli membraneux, lequel s'arrondissant alors d'une maniere graduée, distend insensiblement cet orifice, & prépare les voies aux fœtus. M. B. introduisit dans le canal urinaire, l'appendice de l'intestin cœcum d'un petit animal, au

moyen d'un conducteur droit & arrondi, & le disposa de maniere qu'il en restoit assez en dehors pour remplir ses vues. Injectant ensuite de l'eau tiède dans cette portion d'intestin, il l'y retint par la ligature, & tordit plusieurs fois cette gaine membraneuse, afin de faire remonter l'eau qu'elle renfermoit, & d'en augmenter par gradation le diametre. Le canal de l'urethre & l'orifice de la vessie se dilaterent en proportion & sans douleur, de maniere que quand M. B. voulut opérer, & que pour cet effet, il prescrivit à la malade de rendre ses urines, on fut agréablement surpris d'entendre tomber la pierre dans le bassin.

Du Buis les Baronnies en Dauphiné, le 1 Juin.

On vient d'établir dans cette petite Ville une Pharmacie en faveur du public & des pauvres. Le public doit y trouver des drogues de la meilleure qualité & au prix le plus modéré, & les pauvres un produit qui joint aux aumônes ordinaires permettra de les étendre un jour sur la classe entiere des malades indigens du Buis & des campagnes voisines. Cette entreprise patriotique autorisée par M. l'Intendant du Dauphiné, sera dirigée par M. Nicolas, Docteur en Médecine & en Philosophie, pensionné par la Ville du Buis, lequel donnera des consultations gratuites aux véritables pauvres. Ces consultations commencées le 5 Avril dernier, continueront à l'avenir tous les Mercredis & Dimanches de chaque semaine, dans la salle du Bureau de l'Hôpital, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ce que peut le zèle excité & soutenu par l'autorité! Puisse cet établissement utile se multiplier dans les campagnes, où les drogues sont souvent fournies par des Droguistes ambulans, dont l'ignorance est le moindre défaut & où les conseils des gens de l'art sont si rares.

De Dijon, le 3 Juin.

On enterra les Fêtes de Pâques dernieres dans l'Église Paroissiale de *Saulieu*, petite Ville à douze lieues de Dijon, deux femmes mortes de fièvre putride, & l'une d'elles à la suite d'un acconchement. La putréfaction des cadavres fut très-rapide, & les émanations se faisant jour à travers les joints des caveaux, l'Église en fut infectée au point qu'une infinité de personnes s'y trouverent mal pendant la Messe, notamment tous les enfans qui faisoient ce jour-là leur premiere Communion. Ces enfans étoient au nombre de 66. Tous ont été malades d'une fièvre maligne putride, qui en a fait périr 54. Le Curé & le Vicaire sont aussi morts de cette maladie, dont les coups meurtriers s'étendent chaque jour sur quantité d'autres personnes. M. Maret, Secretaire perpétuel de l'Académie de Dijon, à qui nous devons ces détails, s'étoit déja fortement élevé contre le dangereux usage d'enterrer les morts dans les Églises, que le Gouvernement proscrira, sans doute pour prévenir ces malheurs. En attendant, voici un moyen de purifier l'air, employé avec succès, par M. de Morveau, membre honoraire de la même Académie.

Prenez une grande capsule de verre, placez-là sur un bain de sable, mettez-y six livres de sel marin un peu humide, versez par dessus deux livres d'huile de vitriol. Fermez tout de suite les portes du lieu infecté dans lequel vous aurez placé ce mélange, dont on peut augmenter ou diminuer la dose, à raison de l'infection & de l'étendue plus ou moins grande du lieu infecté.

On sait que les huiles fœtides ne s'élèvent & ne se soutiennent en l'air qu'à l'aide de l'alkali volatil ou du phlogistique; que les acides neutralisent tous les alkalis, en se combinant avec eux. On sait encore que de tous les acides, celui du sel marin est le plus volatil. Dans le mélange prescrit, l'esprit vitriolique s'empare de la base alkaline du sel marin, l'acide de ce dernier se volatilise, & l'air est bien-tôt épuré.

De Reims, le 8 Juin.

On a publié dans les affiches de cette Ville sur la foi d'un Médecin Anglois, un remède contre la stérilité, composé de quinquina, de canelle, de gomme de gayac, de rhubarbe, de baume du Pérou, de serpentaire de virginie & de saffran. Toutes ces drogues, prescrites à haute dose, doivent être infusées dans l'eau de vie, & les femmes qui veulent devenir grosses, en boivent trois grandes cuillerées par jour. On ne dit point pendant combien de tems L'auteur des affiches prévoyant avec juste raison que ce prétendu spécifique devoit beaucoup échauffer, a laissé aux Médecins François, le soin d'examiner si cette recette pouvoit convenir dans leur climat. On n'emploie presque plus en France ces sortes de remèdes, connus sous le nom général d'élixir. Leur usage continué allumeroit le sang, agaceroit la fibre, troubleroit les fonctions du corps & de l'esprit & jetteroit à coup sûr les femmes dans des maladies de langueur, sur-tout dans l'affection nerveuse, déja trop commune. Il se peut qu'en Angleterre où l'on est accoutumé à boire du thé, des liqueurs fortes, & à se nourrir d'alimens de haut goût, le sexe s'accommode quelquefois de ce remède; mais dans tous les pays, il deviendroit pernicieux, si on le continuoit à cette dose. D'ailleurs quoiqu'en dise l'Auteur Anglois, de pareilles recettes depuis longtems employées contre la stérilité, loin de produire l'effet desiré, sont plutôt capables de nuire dans les grossesses commençantes,

d'autant plus qu'on est éloigné de soupçonner que les femmes ont été jusqu'alors stériles.

De Paris, le 24 Juin.

L'Abbé Rosier continue de publier chaque mois un volume d'observations sur la Phisique, sur l'Histoire naturelle & sur les Arts. Celui de Mai présente un fait singuliérement intéressant, attesté par M. Priestely, membre de la Société Royale des Sciences de Londres. Un jeune homme nᵉ. Ligthbonne avoit les simptômes les plus caractérisés d'une fièvre maligne & putride, un saignement de nez & un dévoiement abondant de matières infectes & cadavereuses. Après avoir inutilement essayé pendant six jours de tous les remèdes usités dans ces sortes de cas, on s'avisa de lui donner deux lavemens d'air fixe, un le matin, & l'autre le soir. L'effet de ces premiers lavemens fut de diminuer la violence des simptômes, & de corriger la putridité. Le lendemain on continua de même & le jour suivant, huitième de la maladie, les signes de corruption & de malignité avoient totalement disparu. Ces lavemens, ajoute l'Auteur, peuvent être continués sans danger. Ne pourroit-on pas prescrire encore ce remède dans la dissenterie des armées, dont la contagion cause souvent de grands ravages?

Manière de préparer & d'administrer les lavemens d'air fixe.

Prenez le tuyau fléxible d'une pipe à fumer, attachez une vessie à l'extrémité qui entre dans la noix de la pipe. Mettez ensuite quelques morceaux de craie dans une phiole de six onces, jusqu'à ce qu'elle soit à moitié pleine. Versez dessus de l'huile de vitriol jusqu'à saturation, & attachez par l'autre bout au col de la phiole la vessie qui tient au tuyau de la pipe. Avant tout, ayez soin d'introduire dans l'anus une canulle ordinaire, à laquelle vous ajusterez l'autre extrémité du tuyau de pipe. De cette manière l'air s'insinuera dans les intestins à mesure qu'il s'engendrera.

L'air fixe est puissamment anti-putride. L'eau qui en est impregnée a les mêmes propriétés que les eaux minérales froides ou acidules. M. Priestely à qui l'on doit encore cette découverte, en conseille l'usage aux gens de mer pour se préserver & guérir du scorbut.

Manière d'impregner l'eau d'air fixe.

Prenez deux vaisseaux de la grandeur que vous voudrez; remplissez-en un d'eau ordinaire, transvâsez ensuite cette eau de l'un dans l'autre, le plus près qu'il sera possible de la levure de bière dans les Brasseries, ou d'un mélange de craie & d'huile de vitriol, au moment de l'effervescence.

Livres Nouveaux.

Examen chymique des Pommes de terre, dans lequel on traite des parties constituantes du bled; &c. Par M. Parmentier, in-12. 2 liv. à Paris chez Didot le jeune, Libraire, Quai de Augustins.

On ne sauroit trop conseiller l'acquisition d'un ouvrage qui tend à développer la nature de l'aliment le plus commun & le plus nécessaire, (le bled.) Les recherches de M. Parmentier sur les pommes de terre, approuvées par la Faculté, intéressent également tous les citoyens, puisqu'elles les rassurent sur l'usage, jusqu'à présent redouté, d'une substance qui peut devenir d'un très-grand secours dans les tems de disette.

Le Sommeil des Plantes & la cause du mouvement de la sensitive, expliqué par M. Hill, *dans une Lettre à* M. de Linné, &c., *traduit de l'Anglois* par M***. in-8°. broché, 15 sols. A Paris chez Costard, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

On a observé depuis long-tems que les feuilles de certaines Plantes prenoient pendant la nuit une disposition différente de celle qu'elles ont pendant le jour. Plusieurs Naturalistes ont attribué cette propriété à l'effet du froid & du chaud. Mais comme elle a lieu dans les serres où ces variétés n'existent pas, il faut en chercher une autre cause. Des expériences ayant prouvé que l'air n'y contribuoit pas davantage, la lumiere seule a paru produire cet effet. C'est à la vibration qu'elle excite dans les fibres des feuilles & des fleurs des Plantes, que M. Hill rapporte le Phénomene de leur réveil; leur sommeil commence quand cette vibration finit.

Essais ou *Réflexions intéressantes, relatives à la Chymie, la Médecine, l'Economie & le Commerce, avec une Dissertation sur la question, si les causes des maladies de l'ame & des nerfs ont toujours leur siége dans le cerveau.* Par M. Oth. Guill. Struve. in-12. broch. 2 liv., à Paris, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques.

Il est question dans cet Ouvrage, de secrets, de cures merveilleuses & de certificats de guérisons. Nous ne l'annonçons que pour apprendre à nos Lecteurs qu'il ne répond point au titre qu'il porte.

Manière dont les Médecins Tonquinois traitent leurs malades.

Extraite des dernieres Lettres curieuses & édifiantes.

Les Médecins Tonquinois ne se servent que d'herbes & de racines dans la composition de leurs remèdes. Dans les fievres chaudes, les migraines & les dissenteries, ils ont cou-

tume d'employer avec succès, le suc d'un fruit nommé *miengou*, qui ressemble à une grenade. L'arbre qui le porte croît communément dans les hayes, à la hauteur d'un figuier, dont il a la figure. Son bois est tendre & moelleux, ses branches sont flexibles & déliées, ses feuilles presque rondes, & d'un verd naissant. Dans les tems humides il en coule un suc âcre & laireux, que les paysans recueillent avec beaucoup de soin, dans des petits vases de porcelaine, où il s'adoucit à la longue. Son fruit, parvenu à un certain dégré de maturité, sert à faire une espèce de cidre, qu'on employe contre les mêmes maladies. Les saignées ne sont guères en usage dans le Tonquin; c'est la derniere ressource des gens de l'art. On n'y a recours qu'après avoir inutilement essayé des autres remèdes. Les Tonquinois font plus d'exercice que les Européens; leur nourriture est plus saine. Ils font d'ailleurs un grand usage de racines & de simples, ce qui les rend moins sujets aux maladies occasionnées en Europe, par l'abondance & la corruption des humeurs.

Les bons effets que les Tonquinois retirent dans des maladies tres-graves, du suc de cette espèce de figuier, & de la liqueur préparée avec son fruit, devroient engager les hommes à rechercher plus soigneusement les propriétés des végétaux. D'un autre côté, ils n'ont recours que fort tard à la saignée; c'est encore une pratique remarquable. On abuse étrangement en France de ce secours devenu malheureusement trop facile. Nous aurons plus d'une occasion de le prouver.

Médecine des Animaux.

On voit dans le Cabinet de l'École Royale Vétérinaire, le squelette d'une production monstrueuse, nouvellement observée par M. Bredin, Chef Professeur de cette École. C'est un double animal né d'une charte, ayant une seule tête, deux lombes, & deux bassins, de chacun desquels partent deux extrémités postérieures, & une queue, tandis que la partie antérieure n'offre que deux extrémités chacune de deux jambes bien situées & parfaitement conformées. L'Animal porte une septieme jambe sur le dos, plus forte que les précédentes, & terminée de deux pattes. Dans la dissection du cadavre presque tous les organes, du bas ventre étoient doubles. On ne voyoit dans la poitrine qu'un cœur & qu'un poulmon: seulement l'aorte & la veine cave se partageoient en deux en approchant du bas ventre. Nous omettons à regret les autres détails concernant les os & les muscles de ce monstre; leur étendue excéderoit les bornes de nos feuilles. Mais nous devons de justes éloges à l'ardeur avec laquelle M. Bredin recherche des faits, dans une place où trop souvent l'on ne s'occupe que de systêmes.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usités dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Aloès hépatique.	1 l.	15	f. la liv. poids de table.
Caballin.	1	4	
Succorin.	3		
Acacia vera.	2	10	
Agaric.	2		
Baume du Pérou.	7		
Baume de Copahu.	1	4	
Bois de Gayac.		3	
Bol fin.	4		
Aristoloches rondes & longues.		17	
Alun de Rome.	45		le quintal.
Borax.	3	10	
Bitume de Judée.	1	15	
Balaustes.	1	14	
Benjoin.	3	10	
Bistortes.	1		
Cinnabre en pierre.	4	10	
Céruse. 22 liv. à	25		le quintal.
Camphre.	3	10	
Canelle fine.	11	10 f.	13 liv. 15 l.

La suite à l'ordinaire prochain.

Avis sur la Gazette de Santé.

Cet ouvrage étant spécialement destiné pour les Habitans de la campagne & pour ceux des villes qui sont étrangers à l'art de guerir, nous prions instamment MM. les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & les Curés, d'en répandre le Prospectus dans leur Terre, leur Diocèse, leur Abbaye & leur Paroisse, & d'inviter tous ceux à qui ces feuilles parviendront, de nous faire part des moindres découvertes sur la conservation & le rétablissement de la santé des hommes & des animaux. Déja les plus distinguées, ont donné l'exemple. Puissions-nous en réunissant ainsi les recherches des amis de l'humanité, réunir aussi la pluralité des suffrages.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter; & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 8 Juillet 1773.

De Pavie, le 15 Juin.

UN Médecin de cette Ville a avancé dans un Discours Académique, que la maniere dont on se nourrit de nos jours étoit dangereuse. Le régime de Pythagore est à-peu-près celui qu'il conseille. Pour donner plus de crédit à son opinion surannée & peu suivie, l'Auteur de ce Discours essaye de combattre les expériences de M. Pringle sur la digestion, & semble exiger que les hommes ne se nourrissent que d'herbes, de fruits & de racines. Il s'en suivroit de ce systême, que les habitans de ce Globe accoutumés depuis le commencement des siécles, à se nourrir indistinctement de végétaux, & de substances animales, au lieu d'être conduits vers ce double aliment par un penchant naturel, ont fait & font encore violence à la nature. Ainsi le dépérissement prétendu de l'espece humaine, & l'accroissement exagéré des maladies attribuées à l'intempérance, viendroient de ce que nous suivons le régime de vie de nos peres. C'est-à-dire, que la nature qui paroissoit veiller à notre conservation, nous auroit trompés jusqu'à présent, & que sans être plus coupables que nos ancêtres, les tristes effets de leur vicieux régime, nous étoient entierement réservés. Comment l'Auteur qui écrivoit en Italie a-t-il pu se dissimuler la force & la vigueur des anciens Romains? Pourrions nous oublier celle de nos Gaulois? ces derniers au rapport de Pline envenimoient les flèches avec lesquelles ils tiroient le gibier, pour en accélérer la putréfaction; ce qui est certainement contraire aux vues des partisans du régime de Pythagore. Nous invitons le Médecin de Pavie à consulter les Voyageurs, il apprendra que dans tous les tems & dans tous les lieux, les hommes se sont nourris d'alimens tirés des deux regnes, & que presque toujours leur force s'est accrue en raison de la nature & de la quantité des viandes qu'ils mangeoient.

De Poitiers, le 24 Juin.

On écrit de Chinon que Mademoiselle Gonne, demeurant au Château de M. *du Petit-Thouars*, Lieutenant du Roi de Saumur, continue de dispenser avec succès, ses soins aux personnes attaquées de la rage. Ses moyens sont ceux que les gens de l'art ont coutume d'employer. C'est-à-dire la saignée, le bain, le petit lait, les frictions avec l'onguent mercuriel, les purgations avec les pilules mercurielles, un régime doux, consistant en soupe au lait, bouillie, panade & œufs frais. Mais ces moyens sont gratuits, & M. *du Petit-Thouars* qui les fait administrer, fournit encore aux frais de la nourriture des malheureux hydrophobes; générosité d'autant plus louable qu'elle est peu commune.

Dans un Village éloigné d'une lieue & demie de Civray, on voit trois enfans extraordinaires. Leur stature est médiocre, ils sont assez gros, & bien constitués. L'aîné âgé de 20 ans, n'a pas quatre pieds & demi de hauteur. Leurs paupieres, leurs sourcils & leurs cheveux sont blancs comme la neige. Cette couleur leur vient de naissance. Ils voyent avec peine, & le grand jour les fatigue au point, qu'ils sont obligés de fermer presqu'entierement les paupieres, lorsqu'ils levent la tête pour mieux fixer quelqu'objet. La structure de leurs yeux est telle, que l'iris & la prunelle sont entierement d'un rouge couleur de rose. Le blanc de l'œil n'a rien d'extraordinaire. La mere de ces enfans en a eu d'autres du même mari, qui ont les cheveux noirs & sont en tout semblables au commun des hommes. Le premier, le second, le cinquieme & le septieme enfans, sont nés avec les cheveux blancs. Le troisieme, le quatrieme & le sixieme avoient les cheveux noirs. Voila de quoi exercer l'imagination des Physiologistes.

On lit dans une Lettre écrite de S. Hilaire, en Bas-Poitou, que le 10 du mois dernier, M. Moreau, Vicaire de cette Paroisse, étant

tombé en apoplexie fut jugé mort par tout ceux qui étoient alors auprès de lui : qu'heureusement M. de Ronchamps, Lieutenant des Maréchaussées à Montaigu, étant survenu, fit faire tout de suite une légere contusion à la tête & sur l'estomac de ce Prêtre, ce qui le rappella à la vie. On ajoute que M. de Ronchamps a fait employer plusieurs fois cette méthode avec succès. La maniere dont ce moyen a pu produire un effet si surprenant est difficile à concevoir; mais comme il faut toujours respecter l'observation, & que l'essai n'est ni dangereux, ni difficile, il sera bon de le répeter.

Extrait d'une Lettre écrite de Lyon le 25 Juin.

» J'avois lu dans quelques Auteurs, que la » racine de fraisier étoit légérement amere, » & conséquemment stomachique. Ma femme se plaignoit de maux d'estomac occasionnés par des fleurs blanches de mauvais caractère, qui la jettoient dans l'épuisement. Fatiguée par des remédes de toute » espece, dont elle avoit fait usage sans » fruit, elle avoit pris le parti de n'en plus » faire aucun. Mais comme elle dépérissoit de » jour en jour, je lui conseillai au hazard de » boire de la décoction de racine de fraisier. » On en fut chercher dans un bois voisin, & » le jour même on en fit bouillir une poignée » dans pinte d'eau. Ma femme but la pinte » entiere dans la journée. Le lendemain elle » recommença, & ne se dégoutant pas de » cette boisson, elle la continua à la même » dose pendant un mois entier. Elle crut » alors, s'appercevoir du mieux. Ses digestions étoient meilleures, l'écoulement » paroissoit diminué, & la couleur en étoit » moins mauvaise. Le second mois amena un » changement plus remarquable; la matiere » de l'écoulement devint épaisse, blanche, » & se réduisit à quelques gouttes. Ma femme » engraissoit, & reprenoit des forces. Encouragée par ce succès, elle continua son remède » pendant un troisieme mois, au bout duquel » elle eut la satisfaction de se voir délivrée » d'une incommodité qui, si elle ne fait pas » mourir, n'en est pas moins insupportable. Vous pensez bien, Monsieur, qu'une » pareille cure la détermina à conseiller son » spécifique à d'autres Dames de sa connoissance, qui étoient dans le même cas : » toutes s'en sont bien trouvées. Ma femme » prenoit du riz à son diner & à son souper, » avant & pendant l'usage de la décoction de » racines de *fraisier des bois*. Je ne sçai s'il » faut nécessairement employer cette espece, » & si l'usage des farineux ajoute à son efficacité. J'observerai seulement, que la racine de fraisier n'est point rafraichissante, » qu'elle échauffe au contraire, & que parmi » les femmes à qui j'en ai vu faire usage, quelques-unes ont été obligées de le suspendre » pendant plusieurs jours, pour cette raison ».

De Paris le 4 Juillet.

Une des femmes de Chambre de Mde. de Sartine, relevant de couches le 21 du mois dernier, tomba morte au moment même de sa premiere sortie. L'ouverture de son cadavre ayant été faite le lendemain par M. Didier Maître en Chirurgie, en présence de MM. Raulin & de Lassaigne, Médecins du Roi, ces MM. trouverent les veines de la tête & du bas-ventre en bon état. Mais à l'ouverture de la poitrine, les poulmons paroissoient livides à leur superficie & parsemés de taches violettes. Leur substance étoit remplie de véritable lait, que la moindre compression faisoit découler des vésicules. C'est donc au lait seul, qu'il faut attribuer une mort qu'on eût pu prévenir en laissant évacuer cette humeur par le sein, au lieu de la forcer, comme on a coutume de le faire, à refluer vers des couloirs destinés à des fonctions différentes. Que de maux naissent de ce renversement de l'ordre naturel! Les dépôts laiteux, les fievres miliaires & putrides, les fleurs blanches abondantes, les douleurs des membres, les engorgemens glanduleux, les skyrres, les ulceres, les cancers à la matrice, sont autant de suites de cette dangereuse pratique. Puissent les femmes connoissant mieux leurs intérêts, nourrir enfin leurs enfans! A la douce satisfaction d'être veritablement meres, elles réuniront l'avantage non moins précieux, d'écarter les dangers qui les environnent, & qui semblent être une juste punition de la violence qu'elles font à la nature.

Un particulier croyant avoir trouvé le dissolvant universel des Philosophes, qu'il appelloit avec emphase son alkaest, proposa son secret à M. le Maréchal de Biron. Ce Seigneur exigea de lui des expériences préliminaires, & lui permit de les faire à l'Hôpital des Gardes Françoises, en présence de quatre habiles Chymistes, MM. Rouelle, Baumé, Azemar, & la Cassaigne. L'alkaest devoit dissoudre le fer & lui faire perdre sa forme & ses propriétés métalliques. Après différentes distillations & cohobations, le Chymiste obtint une liqueur couleur d'ocre, dans laquelle il prétendit que le fer étoit dissous, suivant les conditions qu'il s'étoit lui-même imposées. Cependant on fit avec cette liqueur de l'ancre & du bleu de Prusse On en obtint encore un précipité noir, lequel seché dans un creuset avec du charbon & de l'huile d'olive, fut entierement attirable par l'aimant. Enfin on

mêla 76 grains de ce précipité avec le même poids d'or pur, & le culot qui résulta de la fusion subit également l'attraction magnetique. Il restoit à connoitre la nature de cet alkaest si vanté. Rien ne fut si facile. Ce dissolvant merveilleux n'étoit autre chose que l'esprit de sel. On n'imagine pas comment dans ce siecle éclairé, l'ignorance ose braver les regards perçans de la Chymie. Que de faiseurs d'expériences & de gens à secret auroient été démasqués, si leurs prétendues découvertes, loin d'être pronées par l'enrhousiasme, avoient été soumises à des épreuves aussi juridiques !

Remede contre le scorbut, les ulceres des jambes, & les boutons du visage.

Prenez parties égales de fleurs de souffre & de crême de tartre ; incorporez le tout avec suffisante quantité de sirop de limon. On avale chaque matin gros comme une petite noix de cette opiate pendant quinze jours, on se repose ensuite pendant huit jours, continuant de cette maniere, jusqu'à ce que le remede ait produit son effet. Cette préparation très-connue en Angleterre, a eu en France d'heureux succès. Nous l'avons vue sur-tout réussir dans les ulceres opiniâtres des jambes, presque toujours causés par un vice scorbutique. Elle est simple, facile, peu couteuse, & pourroit servir de remede préservatif & curatif du scorbut dans les longs voyages de mer. Nous en conseillons l'usage à ceux qu'une habitation humide & marécageuse expose à cette maladie. Les femmes doivent s'en abstenir pendant leurs regles.

Livres Nouveaux.

Elémens de Pharmacie Théorique & Pratique, par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, & Démonstrateur en Chymie, nouvelle édition, revue & considérablement augmentée, *in*-8. à Paris chez Samson, Libraire, Quai des Augustins, prix, 7 liv. rel.

On trouve dans cet ouvrage, dont plusieurs éditions ont assuré le succès, toutes les opérations fondamentales de la Pharmacie, avec leur définirion, & une explication de ces opérations par les principes de la Chymie ; la maniere de bien choisir, de préparer & de mêler les médicamens ; les moyens de distinguer les bonnes drogues, de celles qui sont falsifiées ou altérées, les recettes des médicamens nouvellement mis en usage, & les principes fondamentaux de plusieurs arts dépendans de la Pharmacie, tels que l'art du Confiseur, du Distillateur, &c.

Dictionnaire Minéralogique & Hydrologique de la France, 2 vol. *in*-12. à Paris, chez Costard, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais.

Ce Dictionnaire dont M Buchos est Auteur, renferme tour ce qui a éré publié jusqu'à présenr, concernant la narure des Eaux Minérales, les sources d'où elles coulenr, la maniere dont on les employe, & les effets qu'elles produisent. On doit beaucoup de reconnoissance à l'Auteur, dont le zèle infatigable se porte toujours vers des objets vraiment utiles.

Détail des succès de l'établissement, que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur Libraire, rue Saint Jacques, 1 petit volume *in*-12. Cette brochure conrient les différentes instructinns qui sont relarives à cet établissement, & la maniere dont on doit faire usage des objets contenus dans la boëte où se trouvent réunis les principaux secours qu'on doit administrer aux noyés. On y a joint une notice Chronologique des différens ouvrages publiés sur cette matiere, depuis 1770. Nous ferons connoître incessamment cette production très-intéressante.

Suite de la maniere dont les Médecins Tonquinois traitent leurs malades.

Les morsures de serpent sont très-communes dans le Royaume de Tonquin, mais il est facile d'en guérir. Les Médecins ont une petite pierre semblable à une châtaigne, dont la vertu paroît miraculeuse. On la nomme pierre de serpent. Quand on a été mordu par quelque reptile venimeux, on exprime le sang de la plaie & l'on y applique cette pierre. Dabord elle s'attache à la blessure, dont elle attire peu-à-peu le poison. Lorsqu'elle en est imprégnée, elle tombe, & on la lave dans du lait ou dans l'eau, dans laquelle on a soin de délayer un peu de chaux. Puis on l'applique de nouveau sur la plaie, dont elle se détache d'elle-même, après en avoir absorbé tout le venin.

Le pourpre, maladie fort dangereuse en Europe, n'est point mortel dans le Tonquin. Pour s'en guérir, les Tonquinois prennent une moële de jong, la trempent dans l'huile, l'allument & l'appliquent successivement sur toutes les marques du pourpre. La chair alors se fend avec un bruir pareil à celui d'une petite fusée. Aussitôt on en exprime le sang corrompu, & l'on finit par frotter les plaies avec un peu de gingembre. Ce remède au rapport des Missionnaires, produit des effets qui ne permettent pas de douter de son efficacité.

Il faut croire que la morsure des serpens du Tonquin n'est pas venimeuse, sans cela il seroit difficile de concevoir, cnmment on peut en guérir de cette maniere. La pierre de serpent peut être regardée comme absorbante & dessicative. C'est vraisemblablement pour

augmenter cette propriété, qu'on a coutume de la tremper dans l'eau de chaux, après qu'elle s'est détachée, pour l'appliquer ensuite une seconde fois.

La maniere dont les Tonquinois traitent le pourpre, est celle que les Orientaux emploient si utilement contre plusieurs maladies. Les Médecins d'Europe, sur-tout ceux d'Angleterre, se rapprochent de cette pratique, par le fréquent usage qu'ils font des vesicatoires.

Medecine des Animaux.

Traitement éprouvé de la maladie des Bœufs, connue vulgairement sous le nom de Charbon.

Cette maladie a deux périodes. Le premier est marqué par une forte inflammation. Les signes de la putridité qui en est la suite, caractérisent le second. Dans le premier période on a coutume de saigner l'animal à la queue, de lui faire des ligatures aux oreilles, des incisions le long de l'épine, de lui passer un séton au poitrail, de lui donner des breuvages avec le quinquina, & de le faire gargariser avec le vinaigre & le poivre ou avec un autre mélange irritant. Il est pourtant avantageux de simplifier ces moyens & de les réformer en partie. La méthode suivante a parfaitement bien réussi.

Traitement du premier état de la maladie.

Dans ce premier état, saignez les Bœufs malades à la jugulaire, omettez les scarifications & le séton, & répétez la saignée au même endroit jusqu'à ce que l'inflammation soit modérée. Donnez à l'animal trois fois par jour, des lavemens emolliens, faits avec une décoction de mauve, à laquelle ajoutez de l'huile d'olive, du miel commun, & du crystal minéral. Mettez l'animal au son & à l'eau blanche, & ne lui donnez de nourriture que le moins que vous pourrez.

Faites-lui prendre matin & soir avec la corne, une livre d'infusion de pariétaire, dans laquelle vous aurez préalablement dissous une once de nitre; & ayez soin de délayer dans la boisson blanche, une quantité suffisante de vinaigre, jusqu'à ce qu'elle ait un goût aigrelet agréable. Faites encore dissoudre environ un gros de camphre dans un verre d'eau de vie, & après avoir délayé cette teinture dans demi-septier d'eau, donnez-la chaque jour à l'animal, environ deux heures après le breuvage nitreux.

Lorsque l'inflammation commencera à s'appaiser, substituez au nitre un gros de sel ammoniac. On a vu dans quelques Bœufs l'inflammation occuper la bouche & l'arriere bouche, même la langue se séparer par mortification & par gangreue. Pour prévenir cet accident, préparez une injection avec une poignée de feuilles de plantain, autant de celles de ronce & d'aigremoine que vous ferez bouillir dans quatre livres d'eau; délayez dans la décoction, deux gros de sel Ammoniac. Cette injection poussée plusieurs fois dans le jour par les nazeaux & par la bouche, détergera la partie & remplira l'indication.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite du prix courant à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Argent vif.	3 l.	7 f. 6 d.	la liv. poids de table.
Acorus Verus.	1	15	
Antimoine.	45		le quintal.
Colle de Poisson.	4	10	
Cacao de Caraque.	1	8	
Des Isles.		11	
Calamus Aromaticus.		10	
Cevadille.	1	14	
Casse.	26		le quintal.
Cachou.	2	10	
Crême de Tartre.		11	
Corail rouge.		14	
Cantharides.	4		
Coloquinte.	1	10	
Caffé du Levant.	1	8	
Des Isles.		12 à 14 f.	
Chaquerille.	1	16	
Cumin.		8	
Coralline.		5	
Carabé.	2	5	
Safran des métaux	1	4	

Avis sur la Gazette de Santé.

Cet ouvrage étant spécialement destiné pour les Habitans de la campagne & pour ceux des villes qui sont étrangers à l'art de guerir, nous prions instamment MM. les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & les Curés, d'en répandre le Prospectus dans leur Terre, leur Diocèse, leur Abbaye & leur Paroisse; & d'inviter tous ceux à qui ces feuilles parviendront, de nous faire part des moindres découvertes sur la conservation & le rétablissement de la santé des hommes & des animaux. Déja les Médecins & les Chirurgiens les plus distingués ont donné l'exemple. Puissions-nous en réunissant ainsi les recherches des amis de l'humanité, réunir aussi la pluralité des suffrages.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 15 Juillet 1773.

De Goettingue, le 18 Juin.

LEs accidens causés par l'insalubrité de l'air, avoient porté l'Académie Royale des Sciences de cette Ville, à demander pour sujet du prix de Physique de l'année 1771, quelle étoit la nature des vapeurs mortelles aux animaux, qui s'élevent dans les Grottes voisines des Eaux Minérales; si elles empêchoient l'air de servir à la la respiration, en lui faisant perdre son élasticité, & si leur activité retrécissoit les vésicules pulmonaires, ou bien si elles agissoient sur le cerveau. Peu satisfaite des Mémoires présentés, cette Compagnie propose de nouveau la même question pour l'année 1775. Il est à desirer qu'on découvre enfin la nature de ces émanations méphyriques, qui malheureusement ne sont guères connues que par leurs funestes effets. Ces exhalaisons auxquelles on a donné le nom de mofettes, sont rares en France. Il y en a cependant une aux environs de Montpellier. On en a observé autrefois une autre à Toulouse, dans un puits creusé hors les murs de la Ville proche le canal: une troisieme à Paris sur le Mont-Parnasse, & quelques-unes qui n'ont été que momentanées; telle fut celle qui causa la mort d'une paysane à un endroit nommé Gargan, au village de la Bonne-Vallée, près Vintimille. L'expérience qu'on repette souvent pour les curieux en Toscane, dans la fameuse Grotte du Chien, indique ce qu'il faut faire en pareil cas pour secourir les hommes. Lorsque le chien a été suffoqué par les vapeurs de la grotte, on l'en retire & on le plonge dans l'eau d'un lac voisin, d'où il sort parfaitement revenu de cette mort artificielle. La même chose arrive, si l'on se contente de laisser l'animal à l'air libre: ce qui prouve qu'on peut se passer de l'immersion conseillée par quelques Auteurs. On a également observé que la saignée & l'émétique étoient plus nuisibles qu'utiles. Les secours qu'on pourroit joindre à l'air libre & pur, sont ceux que la ville de Paris fait administrer si utilement aux noyés. Une précaution qu'il semble d'abord inutile de rappeller, mais que des accidens trop fréquens ne permettent pas de passer sous silence, c'est de ne point se transporter précipitamment dans le foyer de la mofette. La mort d'une seule personne a toujours entraîné celle de plusieurs autres, qu'un zèle inconsidéré conduisoit à leur secours. On n'oubliera jamais l'histoire du Boulanger de Chartres, dont les deux fils, la femme, une servante & un ami périrent sucessivement dans la fumée de la braise, pour s'être voulu mutuellement secourir sans se précautionner. On ne doit descendre dans des souterrains infectés, qu'après avoir donné de l'air, essayé si la flâme d'une chandelle ne s'y éteint pas, & si les chiens ou d'autres animaux en reviennent vivans: encore est-il prudent de n'en retirer les personnes suffoquées, qu'au moyen de crochets attachés à des cordes, ou à de longs bâtons.

De Londres, le 25 Juin.

L'insuffisance des secours employés jusqu'à présent contre la passion iliaque, vulgairement dite *miserere*, ont déterminé le Docteur Simse à proposer aux gens de l'art, de charger les malades de couvertures, afin de provoquer une sueur abondante, sans toutefois négliger la saignée, qui doit toujours précéder cette opération. Son but en faisant ainsi transpirer, est de diminuer la vivacité des douleurs d'entrailles, & de faire enforte que l'estomac puisse conserver au moins pour quelque tems, les médicamens ordinaires, qui sans cela deviendroient inutiles. M. Simse fonde son opinion sur la pratique de Sydhenam dans certaines fievres pestilentielles accompagnées du *cholera morbus*, ou trousse galant. En effet cette maniere de détourner vers la peau les matieres âcres qui irrirent l'estomac & les intestins, avoit fort bien réussi à l'hipocrate Anglois. Sydhenam même remarque qu'il obtenoit plutôt des succès, par le simple poids des cou-

vertutes que par les potions sudorifiques qui presque toujours incendioient l'estomac, sans produire l'effet desiré. Le traitement du *miserere* adopté par M. Simsé, pourroit donc être utile pour modérer le cours d'une maladie dont les progrès sont ordinairement très-rapides. Ajoutons en faveur des gens de la campagne, que le mercure coulant, les balles de plomb, ses boules antimoniales, & l'émétique conseillés dans ces momens pressans, par des personnes peu instruites, loin de remédier à la maladie, sont autant de moyens d'agacer les intestins & d'exciter le vomissement justement redouté. Dans ce cas, mettant à profit le calme obtenu par les sueurs, il est plus sûr de donner au malade des purgatifs en lavage, tels que deux onces de tamarins, & une once de sel de saignette délayés dans pinte d'eau commune, & pris par verres toutes les heures, ou bien trois onces de manne & un gros de crême de tartre dans six verres d'eau ou de petit lait, pris à la même dose & dans les mêmes intervalles. Si le vomissement provenoit de l'étranglement de l'intestin dans les anneaux du bas ventre, ce qu'on reconnoitroit à la tumeur dure & douloureuse des aines, il faudroit alors répéter plusieurs fois la saignée, tenir le malade couché sur son dos, les cuisses rapprochées du bas ventre, appliquer sur la tumeur des cataplasmes faits avec la mie de pain bouillie dans le lait; donner au malade des lavemens préparés avec une décoction de feuilles de mauve, de pariétaire & de graine de lin; lui faire avaler toutes les heures une cuillerée ou deux d'huile d'amendes douces; prescrire pour sa boisson le petit lait clarifié, l'eau de veau, l'eau de poulet, la limonade, ou l'eau commune sur pinte de laquelle on auroit dissous demi-once de pulpe de tamarins: le mettre enfin dans les mains d'un Chirurgien habile, pour faire rentrer le boyau par le simple attouchement, ou le dégager par l'opération, si l'opiniâtreté du mal laissoit entrevoir des suites fâcheuses.

De Mont-Dauphin, le 4 Juillet.

La femme d'un tailleur de pierre, âgée d'environ 22 ans, accoucha il y a environ deux mois, d'une fille, qui par la construction singuliere de sa tête, allarma fort la Sage-femme & tous ceux qui furent présens. Le visage de cet enfant étoit assez régulier depuis le menton jusqu'aux yeux, dont les paupieres épaisses terminoient le haut de la tête. Le front manquoit absolument. Il y avoit au-dessous des yeux un enfoncement, au milieu duquel s'élevoit un morceau de chair en forme de crête triangulaire, environnée de petits cheveux noirs. Le derriere de la tête ayant très-peu d'étendue, étoit applati, & s'unissoit à un cou très court. Le reste du corps paroissoit bien conformé. Cette petite fille étoit grande pour un enfant qui vient de naître; ses pleurs ne ressembloient pas à ceux des enfans ordinaires, elle ne poussoit que des sons mal articulés, elle avoit d'ailleurs de la force & de l'emhonpoint; & avaloit le lait qu'on lui présentoit. Toutes les fois qu'on touchoit à la petite crête, son visage devenoit noirâtre, & on la voyoit s'affoiblir. Cet attouchement qu'on a souvent répété & le froid auquel l'enfant a été long-tems exposée, sont regardés par M. Brouillard, Chirurgien de l'Hôpital Militaire de Mont-Dauphin, auteur de cette observation, comme les deux causes de sa mort, arrivée 24 heures après sa naissance. A l'ouverture de cette tête, on ne trouva ni cerveau, ni cervelet, ni rien qui en eût l'apparence. Le cuir chevelu étoit fort épais. La petite crête déja remarquée, n'étoit qu'un prolongement d'un morceau de chair à-peu-près du volume d'une noix médiocre, qui remplissoit un espace de même diametre, entre un petit segment de l'os frontal, & une petite portion de la partie inférieure de l'occiput. Il n'y avoit des os du crâne, que ceux qui en forment la base; les os pariétaux manquoient, ainsi que toutes les portions plares des tempotaux, de l'os du front & de celui par lequel la tête est postérieurement terminée. La moëlle épiniere commençoit au grand trou occipital & continuoit comme à l'ordinaire dans le canal osseux de l'épine du dos. Tous les visceres du bas ventre paroissoient parfaitement conformés. Etrange jeu de la nature! on peut donc vivre sans cerveau, sans cervelet, & la moëlle épiniere suffit seule au soutien & à la vie des nerfs qui en émanent? que deviennent alors les différens siéges de l'âme, imaginés avec tant de confiance par divers Physiciens; cette fameuse glande pinéale, ces corps canellés, ce centre ovale, le cervelet même, dans lesquels chacun d'eux a cru pouvoir placer à son gré, le moteur & le modérateur de notre machine?

De Paris le 12 Juillet.

Nous avons promis de rendre un compte particulier des secours administrés aux noyés dans cette ville par l'ordre & la bienfaisance de MM. le Prévôt des Marchands & Echevins de Paris; & nous sommes d'autant plus empressés à remplir cette tâche, qu'en publiant ces secours, nous trouvons l'occasion de payer le tribut public de reconnoissance que tout citoyen doit au respectable Auteur d'un établissement si utile. Les moyens de secourir un

noyé, consistent, 1°. A le déshabiller, l'essuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différens sens, le laisser peu sur le dos, le tenir chaudement, s'il est possible, sans cependant lui intercepter l'air. 2°. De faire entrer de l'air dans ses poumons, en lui soufflant dans la bouche, par le moyen d'une canulle, ou d'une gaine de couteau tronquée par le bout, & lui pinçant les deux narines. 3°. D'introduire dans ses intestins la fumée de tabac par le fondement, soit avec la machine fumigatoire qu'on trouve dans les Corps de Gardes de Paris (mais qu'on vent deux louis, & qui ne peut être achetée par les gens de la campagne,) soit en se servant de deux pipes, dont le tuyau de l'une sera introduit avec précaution dans le fondement de la personne retirée de l'eau, les deux fourneaux appliqués l'un sur l'autre, tandis que quelqu'un soufflera la fumée du tabac par le tuyau de la seconde pipe: ce qui est à la portée de tout le monde. 4°. De lui chatouiller le dedans du nez & de la gorge avec la barbe d'une petite plume, de lui souffler dans le nez, du tabac, & de présenter sous son nez de l'esprit volatil de sel ammoniac, que l'on peut préparer tout de suite en dissolvant du sel ammoniac dans de l'eau de chaux, ou de la fleur de chaux, dans la solution de sel ammoniac. 5°. De lui frotter toute la surface du corps avec de la flanelle trempée dans de l'eau-de-vie camphrée, ou dans toute autre eau spiritueuse, & de lui faire prendre ensuite une cueillerée de cette liqueur. 6°. Enfin de continuer longtems tous ces secours, la persévérance étant d'autant plus nécessaire que ce n'est souvent qu'après deux ou trois heures d'un travail non interrompu; que le noyé donne les premiers signes de vie. Cette méthode dont le succès se multiplie tous les jours dans Paris peut être employée comme nous l'avons déja remarqué, dans les suffocations causées par les moffetes, par la vapeur du charbon, par le plomb des fosses, & par d'autres émanations putrides.

Poudre purgative pour la goutte.

Prenés semences de chardon béni, Carthame diagrede, racines de salze pareille de chaque 4 gros; squine, gayac, crême de tartre de chaque 1 once; séné mondé, canelle, de chaque 2 gros. Réduisez le tout en poudre très-fine.

Il faut pulvériser à part la racine de chardon béni, séparet l'écorce de celle de carthame & la réduire en pâte dans un mortier, avantque de la mêler aux autres substances.

Cette poudre est un très-bon purgatif, on s'en sert avec succès contre la goutte. On en prend un gros au commencement de chaque mois, mais jamais pendant l'accès. Nous en avons éprouvé des bons effets sur des goutteux à qui nous l'avons conseillée.

Livres Nouveaux.

La Cuisine des Pauvres. Dédiée aux Etats de Bourgogne, par M. Varenne de Beost. A Dijon chez Defay, Imprimeur. C'est le titre d'une collection des meilleurs Mémoires, publiés pour remédier aux accidens imprévus de la disette des grains, & où l'on indique des moyens aux personnes peu aisées, de vivre à bon marché dans tous les tems. Cette simple annonce suffit pour faire connoître le mérite de l'ouvrage & le patriotisme de l'Auteur.

Histoire de l'Inoculation de la petite vérole, ou Receuil de Mémoires, Lettres, Extraits, & autres écrits sur la petite vérole artificielle. Par M. de la Condamine, de l'Académie Françoise & des Sciences. 1 vol. in-12, rel. à Paris chez Pankouke Libraire rue des Poitevins.

Le nom de l'Auteur prévient en faveur de ce recueil, intéressant par son sujet & par le choix des pièces qu'il renferme.

Médecine des Chinois tirée des nouvelles Lettres Edifiantes.

Les Chinois, à l'imitation de presque tous les peuples d'Orient, usent de la feuille de bethel comme d'un souverain remede contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'estomac. L'arbrisseau qui la porte croît comme le lierre, & serpente au tour des arbres. Cette feuille est d'une forme longue, ayant le bout pointu, & s'élargissant dans sa queue. Sa couleur est d'un verd naissant. Ils la couvrent le plus souvent de chaux vive & mettent au milieu une noix d'areca, qui ressemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muscade. Ils machent continuellement ces feuilles, & prétendent que cette composition affermit les gencives, fortifie le cerveau, chasse la bile, & sert de préservatif contre l'asthme, maladie fort commune dans ces climats. Les Chinois portent le bethel & l'areca, dans des boëtes & offrent ces feuilles quand ils se rencontrent, comme on offre du tabac en Europe.

Les Missionnaires n'ont pas détaillé tout ce qui concerne le bethel. D'autres voyageurs apprennent que les Indiens ayant maché pendant quelque tems la noix d'areca & les feuilles de bethel, qu'ils ont toujours la précaution de soupoudrer avec de la chaux commune, ou à son défaut, avec des coquilles brûlées, ils la mettent dans un plat; & que de ce mélange qui fermente avec rapidité, ces peuples préparent une liqueur, à laquelle ils ont donné le nom de bethel, tiré de la feuille même qu'ils employent pour cette opération dégoutante.

Medecine des Animaux.

Traitement du second période du Charbon.

L'extrême foibleſſe du bœuf malade eſt un indice du ſecond état de la maladie, c'eſt-à-dire du tems où l'inflammation ſe diſſipe, pour faire place à la corruption des humeurs, & au délabrement des ſolides qui en eſt la ſuite. Il convient alors de donner à l'animal un breuvage compoſé d'une poignée de racine de chelidoine, cuite dans une livre de vinaigre roſat juſqu'à la diminution d'un tiers, & d'ajouter à la colature une once de thériaque. On partage ce breuvage en deux parties égales, dont on en donne une chaque jour, le matin à jeun, ayant attention de bien couvrir le bœuf malade, après l'adminiſtration de ce remède. Dès que l'animal eſt un peu revenu de ſon affaiſſement, on ſubſtitue le breuvage ſuivant au précédent. Prenez une once de racine d'Angélique, en poudre, délayés la dans une livre de vin rouge, & donnez la en deux fois à l'animal; la premiere partie le matin à jeun, & la derniere dans la journée. A meſure que les ſimptomes diminuent, faites prendre tous les jours deux fois par jour, un gros de quinquina chaque fois, dans une forte décoction de racine d'énulla campana ou aulnée. Et continuez ainſi juſqu'à la convaleſcence de l'animal.

Le Mardi ſix Juillet il y eut à l'Ecole Royale Vétérinaire de Paris un concours, dont nous avons été nous-même témoins. Ce concours eut pour objet, la ſcience pratique de la ferrure des animaux. Dix-ſept élèves, dont ſix détachés de la Cavalerie & des Dragons furent entendus ſur la maniere dont ils ferreroient des pieds défectueux. Ils tirerent au ſort pour ſavoir quels ſeroient les chevaux qui ſeroient ſoumis à cette opération, qui fut pratiquée ſur le champ par chacun d'eux. On fut enſuite un ſignalement général de chacun de ces chevaux fait par ces mêmes élèves, ſelon ceux que le ſort leur avoit départis. M. Bertin Miniſtre & Secrétaire d'Etat, préſida à cette ſéance, & après avoir balancé les voix des Directeurs & Profeſſeurs de cette Ecole, il adjugea les prix conſiſtant en une médaille d'argent ſertiſſée d'or & ſuſpendue à une chaine d'or, faiſant trois révolutions dans la boutonniere. La premiere médaille fut accordée au ſieur Langeoin Maréchal des Logis de Royal Pologne, la ſeconde au ſieur Thiboulot de la Province de Franche-Comté. Les ſieurs Mouton Maréchal des Logis du Régiment de Lamarche, Prince, Verrier de la Province de Flandre, & Pean de la Généralité de Tours tirerent au ſort la troiſième. Le ſieur Verrier l'obtint. Le Miniſtre attacha lui-même les chaines à la Boutonniere de ces élèves. Ceux qui ont obtenu les médailles n'en ſeront décorés qu'autant qu'ils ſeront admis au concours des opérations. On ne peut allier plus de ſureté, plus d'adreſſe & plus d'intelligence à une Théorie ſaine & fondée ſur la connoiſſance profonde des parties. Tous les élèves qui ont parlé & qui ont agi, nous ont paru mériter les plus grands éloges.

Prix courant, à Marſeille, dans le mois de Mai, des drogues ſimples les plus uſitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Cochenille.	22 l.	la liv. poids de table.	
Corne de cerf rappée.		6 & 16 ſ.	
Dattes.		9	
Dictam de crête.		15	
Bois de Gayac.		7	
de ſaſſafras.	1		
Enulla campana.	1	10	
Euphorbe.		10	
Encens en ſorte.		10	
Ellebore.		15	
Squine.		12	
Eponges fines lavées.	3		à 9 l.
Fleurs de ſouffre.		2	
Follicules de ſenné.	1	4	1 l. 10 ſ. 3 l.
Gingembre.		7	
Gentiane.		15	
Graine de vermés.	7		
Gomme ammoniac.	2	10	
Gomme Arabique.	1		
Gomme adragant.	1	14	
Gutte.	4	4	
Elemi.	1		
Bdellium.	1	4	

La ſuite à l'ordinaire prochain.

Avis ſur la Gazette de Santé.

Cet ouvrage étant ſpécialement deſtiné pour les Habitans de la campagne & pour ceux des villes qui ſont étrangers à l'art de guérir, nous prions inſtamment MM. les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & les Curés, d'en répandre le Proſpectus dans leur Terre, leur Diocèſe, leur Abbaye & leur Paroiſſe; & d'inviter tous ceux à qui ces feuilles parviendront, de nous faire part des moindres découvertes ſur la conſervation & le rétabliſſement de la ſanté des hommes & des animaux. Déja les Médecins & les Chirurgiens les plus diſtingués ont donné l'exemple. Puiſſions-nous en réuniſſant ainſi les recherches des amis de l'humanité, réunir auſſi la pluralité des ſuffrages.

On ſouſcrit en tout tems pour la Gazette de ſanté, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, eſt de 9 livres 12 ſols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter; & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 22 Juillet 1773.

De Londres, le 6 Juillet.

ON a publié depuis peu une nouvelle maniere de fixer la foudre & de l'éloigner des matieres combustibles. M. Wilson qui en est l'auteur, emploie, il est vrai, le conducteur connu, mais il exige que l'extrémité libre de la verge métallique avec laquelle on attire le tonnerre, soit applatie. Ce changement est fondé sur ce que la forme pointue rassemble une plus grande quantité de feu électrique, & détermine la nue à se décharger. On a remarqué que la foudre tomboit particulierement sur les grands arbres, & sur les mats des navires. L'expérience a encore appris que les corps trempés dans l'eau étoient moins électriques, c'est-à-dire qu'en se garantissant de la pluie de cette maniere, on risque tout, & qu'on ne risque rien en prenant le parti contraire. Cependant aussi-tôt qu'il tonne, soit peur de l'orage, soit dessein de se garantir de la pluie qui l'accompagne presque toujours, les voyageurs, les paysans, ou les matelots ont coutume de s'abriter, les uns sous les arbres, & les autres sous la hune du grand mat, ou du mat de mizaine. Le mince avantage de n'être pas mouillé, pourroit-il balancer le danger certain d'être frappé de la foudre?

Dans un livre intitulé, *Essai sur le fer & sur l'acier*, M. Henri Horn qui l'a composé, indique le moyen d'enlever au charbon de terre sa puanteur, & de le mettre en état de remplacer le charbon de bois. Pour cet effet il conseille d'allumer la premiere espece de charbon dans un four, de l'y laisser brûler jusqu'à ce que la flamme & la fumée ne soient plus chargées d'exhalaisons sulpureuses, de fermer ensuite le four, & d'en lutter exactement l'ouverture. Mais il faut éviter d'approcher de ces émanations sulphureuses. Et de quelle maniere qu'on se serve ensuite de ce charbon, ou du charbon de bois & de la braise, il convient de ne les brûler qu'à l'air libre ou sous le tuyau d'une cheminée. Les pauvres qui ne peuvent pas acheter du bois, usent de la braise avec trop de confiance; aussi ne se passe-t-il pas d'hyver sans qu'il ne leur en arrive quelque accident, sur-tout dans les grandes villes. Nous avons donné les moyens d'y remédier. Les lavemens d'air fixe pourroient encore être utiles contre les effets de la vapeur de la braise & du charbon.

De Saint Pierre-le-Moutier en Nivernois, le 11 Juillet.

Les Chirurgiens de cette ville employent depuis peu avec succès contre la tumeur appellée charbon, un remede qui leur a été communiqué par M. du Bled du Boulois, Lieutenant Général de Police, & dont ce généreux citoyen a fait sur lui-même l'épreuve la plus heureuse. On le prépare en mettant devant le feu, dans un pot de terre, une livre de poix blanche, & un quarteron de brique calcinée qu'on mêle bien ensemble, & dont on forme ensuite un rouleau. Il faut appliquer cet onguent sur le charbon & le renouveller matin & soir. Le plus souvent la tumeur creve d'elle même, autrement il faut l'ouvrir avec la pointe d'une lancette. Mais de telle maniere qu'elle aboutisse, on assure que ce topique, guérit parfaitement en peu de jours. On ne risque rien d'essayer de ce secours innocent, qui peut-être n'a pas toute l'éfficacité qu'on lui attribue, mais qui certainement ne peut faire aucun mal.

De Nanci, le 13 Juillet.

L'ouvrage publié au commencement de cette année par M. Didelot sous le titre d'*Avis aux gens de la campagne*, est toujours recherché & mérite de l'être. On peut le regarder comme un supplément à l'avis au peuple, de M. Tissot, sans qu'il soit cependant autant à la portée du commun des lecteurs que cette derniere production, claire, précise & peut-être unique dans son genre. Les avis de M. Didelot sont ceux d'un bon citoyen & d'un Médecin

éclairé. La faignée lui paroit ratement convenir aux paysans, qui mal nourris pour l'ordinaire & faisant beaucoup d'exercice, péchent en effet, plutôt par la qualité, que par la quantité du sang. Le Médecin de Nanci s'éleve encore contre le trop fréquent usage des purgatifs, parmi lesquels il faut surtout comprendre ces poudres purgatives mystérieuses, que leurs prétendus inventeurs administrent indistinctement à tout le monde, sans distinction, ni pour l'état, ni pour l'âge, ni pour le sexe des malades, & dans le seul dessein de faire fortune au dépens du citoyen crédule, dont ils détruisent souvent le tempérament.

Outre les détails de pratique qui rendent l'ouvrage de M. Didelot, intéressant, on y trouve plusieurs observations essentielles, parmi lesquelles, il en est une que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter. Un homme de campagne peu instruit dans l'art qu'il exerçoit, ayant entendu parler du succès de l'opération césarienne, forma le projet de la tenter, non dans le cas de la mort de la mère, ou quand des obstacles insurmontables s'opposent à la sortie du fétus, mais aussitôt que les femmes auroient peine d'accoucher. Appellé chez une de ses voisines qui étoit en travail depuis 24 heures, sans la toucher ni sans s'informer si l'enfant venoit bien ou mal, il lui proposa l'opération, & l'ayant décidée, il l'opéra tout de suite. L'infortunée mourut avant la fin de l'opération. On n'a pas d'exemple d'une pareille barbarie. Ainsi la fonction la plus naturelle sera toujours interrompue, troublée, renversée par l'ignorance impatiente! puissent les gens de la campagne, instruits par cette terrible leçon, ne s'adresser qu'à des Chirurgiens habiles lorsqu'il s'agit d'opérations majeures, ou à leur défaut, s'abandonner entierement à la nature, plutôt que d'être ainsi maltraités par de mains cruelles & inexercées.

De Poitiers le 15 Juillet.

Il y a depuis le Havre de Saint-Gilles, ou Croix de Vie, quatre à cinq lieues de côtes, le long desquelles on trouve de tems en tems une substance inconnue, que l'on soupçonne être du véritable ambre gris. Cette espèce de bitume y est poussée pendant les grandes tempêtes, après que la mer a *brassé son fond.* Ce sont les termes des marins. Alors elle détache l'ambre, & le jette dans les fentes & sur la crête des rochers où l'on va le ramasser. On le trouve ordinairement liquide, mais aussitôt qu'on l'a pétri, il séche & devient solide & compact. Les Chinois font un grand usage de l'ambre dans leur médecine. On s'en servoit beaucoup autrefois dans la nôtre; peut-être ne l'employons nous pas assés aujourd'hui. Hoffman le donnoit comme le plus puissant confortatif, & le sédatif le meilleur dans toutes les maladies convulsives, à la dose d'un grain jusqu'à trois. D'autres Auteurs non moins célèbres, prétendent avoir guéri des épilepsies, en l'administrant à une dose beaucoup plus forte. Il sera facile de répéter cette expérience & de multiplier les succès de ce remède, s'il est vrai que l'ambre soit commun sur nos côtes.

La maladie de la pierre tourmente si fort les hommes, & le moyen de s'en délivrer est si cruel, qu'on a cherché dans tous les tems la maniere de la dissoudre sans en venir à l'opération. De tous les remèdes employés dans ce dessein, aucun n'a eu plus de célébrité que celui de Mademoiselle Stephens, quoiqu'il ait rarement rempli les promesses de son inventeur, & l'espérance des malades. Une Dame de la Paroisse de Sainte Cecile, Diocèse de Luçon en bas Poitou, plus heureuse que la Demoiselle Angloise, assure connoitre le dissolvant desiré, & offre généreusement son spécifique & ses soins à tous ceux qui sont attaqués de la pierre. Cette charité désintéressée, prévient en faveur du nouveau remède. Nous desirerions seulement qu'il fut connu & approuvé des personnes de l'Art, afin d'en conseiller l'usage avec confiance, & pour ne pas voir une Dame aussi charitable, courir le risque d'être confondue avec les gens à sécret, qui débutent presque tous par des guérisons merveilleuses, mais qui finissent par n'en opérer aucune, faisant de leurs malades, autant de dupes que de victimes.

De Dijon, le 10 Juillet.

L'épidémie de Saulieu continue: la fievre qui regne dans cette ville est de la nature des fievres de prison, produites par l'infection animale. Le nombre des malades a été très-considérable & l'est encore, mais on a exagéré celui des morts. On attribue toujours cette maladie à la même cause. La Paroisse qui a été le foyer de la contagion, ne cessant pas d'être infectée, l'entrée en a été interdite à tout le monde, & l'on a défendu d'enterrer les morts pendant l'été dans les autres Eglises. C'est ce que nous apprend M. Maret, Secretaire perpétuel de l'Académie de Dijon, dans une relation curieuse & savante que nous publierons l'ordinaire prochain. Ce Médecin éclairé & désavoue sa premiere relation, écrite sur des bruits publics. Nous ne l'aurions jamais donnée sous son nom, si cette nouvelle annoncée, de toutes parts, de la même maniere, n'avoit eu le plus grand air de vérité.

De Paris le 16 Juillet.

Il a régné dans le mois de Juin dernier des fausses pleurefies, & des peripneumonies dans cette Capitale. On a observé des petites véroles assés discretes ; des fièvres putrides qui n'étoient pas d'un mauvais caractère ; quelques maux de gorge simples. & des fluxions, sur les yeux, qui se sont dissipées par le régime, sans faire le moindre remède. Le traitement de deux malades attaqués l'un de fausse pleurésie, & l'autre de péripneumonie, méritent quelque attention. Le sang du premier étoit presqu'entiérement dépourvu de partie rouge & sortoit de la veine comme un jet de pus. Quatre saignées faites dans l'espace de deux jours parurent soulager le malade, mais il mourut presque subitement le troisième jour de sa maladie. A l'ouverture du cadavre on trouva les poulmons totalement engoués de la même matière qui étoit sortie par la veine. L'application des véficatoires si utiles en pareil cas, & différée par son obstination, auroit vraisemblablement mieux réussi que les fréquentes saignées. L'autre malade attaqué de péripneumonie avoit été saigné deux fois, on appliqua les véficatoires aux jambes. Cependant le cinquième jour de la maladie, l'oppression & la douleur persistoient, mais le pouls étoit foible, intermittent, & la mort prochaine. Cet état paroissant provenir de la géne de la respiration, on crut devoir prescrire la saignée du pied. A peine la veine fut ouverte, que le jeu de la poitrine devint plus facile, le pouls se releva, & le malade éprouvant un soulagement remarquable, fit de jour en jour des progrès vers sa guérison, par la seule diète & l'usage de l'eau de veau. De ces deux maladies, l'une étoit entierement catharrale & l'autre véritablement inflammatoire, différence essentielle à faire pour saigner moins dans le premier cas, & ne pas différer la saignée dans le second.

Un jeune homme âgé de 18 ans avoit passé trois jours dans un état de langueur qui faisoit craindre quelque grande maladie. Son pouls étoit foible, lent, & sa langue chargée. On lui prescrivit deux grains d'émétique dans un verre d'eau tiéde. La secousse causée par le vomitif alluma la fièvre, qui devint forte & porta à la tête. Le malade fut saigné du pied le soir même, le lendemain la fièvre avoit disparu & il s'étoit fait une éruption copieuse de petite vérole, dont les boutons très-avancés étoient discrets & de bon caractère. Le reste de la maladie s'est passé sans remèdes en laissant respirer l'air pur au malade, & lui permettant de manger des soupes & des légumes. Toutes les maladies éruptives portent à la tête & se manifestent principalement sur les bras, sur la poitrine & sur le visage. Les secousses de l'émétique portent aussi vers les parties supérieures. Ne vaudroit-il pas mieux placer ce secours avant la saignée, & n'est-ce pas à ce renversement de la pratique ordinaire, qu'est due l'éruption rapide & bénigne qui s'est faite dans le malade dont il s'agit ?

Un Apothicaire ayant préparé une grande quantité de kermes minéral, le fit ensuite pulvériser & passer par le tamis. Comme cette derniere opération dura quelques jours, & que malgré les précautions prises pour retenir la poussiere antimoniale, il s'en étoit envolé beaucoup ; les gens de la boutique eurent, presque tous, des rougeurs aux yeux, des légeres envies de vomir, & un peu de mal de tête. Mais le garçon employé à mettre le kermes en poudre, en fut si fort affecté, qu'il en eut un mal de tête violent, des cuissons vives, les yeux très-enflammés & très-cuisans, des ardeurs d'urine, des envies de vomir, & sur-tout un serrement de gorge, & de poitrine qui l'empêchoient d'avaler & même de respirer. Le pouls étoit fréquent, plein & ondulant ; la peau seche & aride ; le ventre peu libre sans constipation ; enfin le malade éprouvoit les anxiétés les plus grandes. Il a été saigné deux fois, on lui a donné beaucoup de petit lait & des lavemens, avec la décoction de mauve, de pariétaire & de graine de lin. Deux jours après, par l'effet de ces seuls remedes, les urines ont coulé en abondance, les sueurs se sont manifestées & la maladie a cessé. Cet accident doit rendre ceux qui pilent des substances corrosives ou autrement malfaisantes, plus soigneux qu'ils ne le sont pour l'ordinaire à se garantir de la poussiere qui s'en éleve, & qu'ils respirent souvent à grands flots. La simplicité des moyens qui ont rétabli ce malade, prouve encore que dans une infinité de cas, la médecine la plus simple, est toujours la meilleure.

Poudre calmante contre la colique des enfans à la mammelle.

Prenez vingt grains d'iris de Florence, cinq grains de saffran du Gatinois, & dix grains de semence de fenouil ; mêlés le tout ensemble, réduisez-le en poudre très-fine & partagés le en trois parties égales, que vous donnerez dans du lait pendant le jour, à l'enfant qui a la colique.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire raisonné universel des matière médicale, concernant les végétaux, les animaux, & les minéraux qui sont d'usage en medecine, leurs descriptions, leurs analyses, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de

manuscrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes tant étrangers que de notre pays. A Paris, chez Didot le jeune, Quai des Augustins, 4 vol. *in*-8. avec une table raisonnée de tous les noms que chaque pays a donné aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

Cette table fait tout le mérite de cet ouvrage, hors de la portée de ceux qui veulent exercer la médecine, & dans lequel on ne trouve rien de neuf, malgré les manuscrits originaux que le compilateur dit avoir consultés

Suite de la medecine des Chinois.

Le thé est la boisson favorite des Chinois; ces peuples qui boivent rarement d'eau froide & pure, en font usage du matin au soir. Ils blâment les Européens d'en prendre trop à la fois, & prétendent que cette boisson seroit plus salutaire si l'on en usoit souvent & à petits coups. Le meilleur thé croît principalement dans la province de Nankin. L'arbrisseau qui le porte ressemble au grenadier, ses feuilles ont une odeur plus agréable, quoique leur goût soit plus amer. La fleur de thé tire sur le jaune, & sent la violette, même lorsqu'elle est seche. La premiere feuille naît & se cueille au printems, parce qu'elle est plus molle & & plus délicate. On la fait secher à petit feu dans un vase de grosse terre, & on la roule ensuite sur des nattes couvertes de cotton, pour la mettre dans des boëtes de plomb, garnies d'osier & de roseaux. Les Chinois gardent pour eux le meilleur thé. Celui qu'on apporte en Europe a souvent bouilli plus d'une fois dans les theyeres Chinoises. Ils prétendent qu'on doit boire le thé sans sucre, sur-tout le thé verd. Ceux qui trouvent trop d'amertume se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. Les Missionnaires assurent que le thé pris de cette maniere, est beaucoup plus agréable & même plus sain. Nous ajouterons que le thé pris avec la crême de lait après le dîné, comme font les Anglois, est moins salutaire encore, & vicie les digestions. Il en est de même du caffé à la crême, pris après le repas. Rien n'est plus inconséquent que de rendre épaisse & nourrissante, une boisson qu'on prend alors pour donner du ressort à l'estomach, & faciliter la digestion des alimens, dont ce viscere est souvent surchargé.

MEDECINE DES ANIMAUX.

Précautions à prendre pour le pâturage des troupeaux.

La plûpart des maladies des bestiaux viennent des mauvais pâturages, & de la maniere de les faire paître. A l'égard des pâturages, les animaux profitent mieux en mangeant l'herbe verte, que l'herbe seche. On ne doit les nourrir de foin que dans le mauvais tems, au défaut de la premiere nourriture. L'hiver même on leur donne des feuilles de mûrier, de peuplier & d'amandier, dont on a coupé les feuilles à la fin d'Août pour émonder les arbres. Il est plus avantageux de faire paître l'herbe au betail; il la mange plus volontiers, & la choisit à son gré. Cependant s'il est trop éloigné des pâturages, & si l'herbe humide a besoin d'être coupée, & un peu aerée, pour être saine, sur-tout quand le betail est délicat ou malade, il convient de ne la lui donner que fauchée. L'herbe qui croît en abondance, sans autre arrosement que l'eau de pluie, est de toutes, la meilleure. Il importe encore de faire un bon choix de la pâture des animaux, dans les grandes secheresses, lorsque les plantes graminées des prairies poussent très-peu, & que les plantes acres croissent & se multiplient. Sans cette précaution la nourriture fournie par ces derniers végétaux, jointe à la secheresse & à la chaleur excessive de la saison, causeroient des maladies épizootiques inflammatoires.

Suite du prix courant à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Gérofle.	8	15	
Hermodactes.		15	
Hypocistis.	1		
Huile de muscade,	22		
D'aspic.	1	5	
De laurier		35	
De petreole blanche	3		
De petreole noire.	3		
Huile de vitriol		18	
Esprit de vitriol.	1		
Jalap.	1	10	
Jus de réglisse.		10	
Jujubes.		7	
Indigo.	8		
Iris.		12	
Ipecacuana.	5		
Litharge.	22	10	le quintal.
Minium.	22	10	le quintal.
Myrrhe en sorte.	1	25	
En larmes,	5		
Mirobolans.		10	
Mercure doux.	7		
Noix vomiques.	1	16	
Opium.	7		
Orpiment en pierre doré.		34	
Broyé.		25	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 29 Juillet 1773.

De Londres, le 12 Juillet.

LE savant Docteur Percival, dont les recherches sont toujours dirigées vers des objets utiles, a fait part au public de diverses expériences concernant l'usage du salep, bulbe d'une plante appellée satyrion. *Orchis bulbis indivisis, nectarii labio quadrifido, crenulato, cornu obtuso* lin. Comme cette plante aime les lieux secs, & quelle croit naturellement dans plusieurs endroits d'Europe, il seroit aisé de l'y cultiver, à l'imitation des Orientaux. C'est ce que conseille le Médecin Anglois, après s'être convaincu par des expériences réitérées, que de toutes les substances végétales qu'on a essayé de substituer aux grains, il n'en est point, sans excepter le ris, de plus saine & de plus nourrissante. Le salep a encore la propriété singuliere de déguiser le goût du sel commun. M. Percival ayant dissous un gros & demi de ce sel, dans chopine de mucilage de salep, aussi clair qu'il le faut pour pouvoir être bu, & la même quantité de sel dans chopine d'eau de fontaine, a trouvé la premiere boisson agréable au goût, tandis que la derniere étoit très-salée.

Le salep pourroit être joint avec avantage à la farine du bled. Le pain dans lequel il entre, leve beaucoup mieux que le pain ordinaire. C'est encore un résultat des essais du même Physicien, dans lequel cependant il n'a pu rencontrer la proportion nécessaire entre le salep & la farine de grain, pour que ce mélange ne perdit pas le goût du pain.

Ces recherches importantes, doivent engager les peuples d'Europe, à cultiver la racine du satyrion, au moins avec la même ardeur qu'on y cultive les pommes de terre. Reste à savoir si le mucilage de salep rendroit l'eau de met aussi potable que l'eau salée artificielle? Cette découverte constatée, feroit d'autant plus précieuse, qu'elle fourniroit aux marins un moyen de se préparer dans le besoin une boisson saine, sans l'appareil & la dépense que nécessitent ceux qu'on a employé jusqu'à présent pour y parvenir.

De Gênes, le 10 Juillet.

Une femme enceinte pour la onzième fois a eu un accouchement heureux. Mais comme le placenta ne venoit pas tout de suite après l'enfant, la Sage-femme empressée de la délivrer, a cru devoir arracher ce corps. La mere a senti tout de suite une douleur vive qui répondoit au foye; elle a pâli, son pouls est devenu très-foible, & elle a éprouvé un serrement des hypocondres, bientôt suivi d'une fièvre violente dont elle est morte. C'est encore une victime de l'impéritie & de la précipitation des Sage-femmes. Ne verra-t-on jamais ces malheurs finir? Pourquoi ne pas attendre que la nature se débarrasse elle-même d'un corps qui lui devient étranger? L'inaction momentanée de ce viscère ne doit pas donner d'inquiétude. Il revient de lui-même à l'ouvrage sans qu'on l'y excite, après quinze ou vingt minutes de repos. Rarement il est nécessaire d'introduire la main dans la matrice pour séparer le délivre. Un léger tiraillement du cordon suffit pour en déterminer la séparation. Cinquante ans de pratique avoient appris au célèbre Ruisch, qu'aucune femme ne périssoit par la rétention du placenta, lorsqu'on n'avoit pas employé de violence. Il étoit dans l'usage de le laisser des jours & des semaines entieres, même plus longtems, sans en craindre la putréfaction, tant redoutée dans les campagnes, & dont il n'avoit jamais vu d'exemple. Pourquoi craindroit-on plus dans l'accouchement des femmes que dans celui des animaux? Les Maréchaux & les Bouviers, ne sont point en peine de l'arriere-faix retenu dans une vache: ils en attendent tranquillement la sortie, qui pour l'ordinaire se fait au neuvieme jour. Au lieu

qu'on risqueroit de faire tomber la matrice en suppuration si on la forçoit. Nous ne sçaurons encore trop recommander aux Sages-femmes de la campagne, d'user de beaucoup de ménagement en faisant l'extraction du délivre: surtout de bien prendre garde à ne pas confondre la matrice avec ce corps, comme la chose est plus d'une fois arrivée.

D'Issoudun en Berri, le 14 Juillet.

Il a regné dans cette ville une petite verole de très-mauvais caractere dont les pustules étoient plates & s'écailloient, au lieu de suppurer. Cette maladie a eu des suites fâcheuses, même dans ceux qui en réchappoient. Sa malignité se portoit principalement sur les yeux & sur les jambes. Environ un mois avant l'épidémie, le vent du nord a soufflé, & ce vent continuoit encore le 8 Juin, deuxieme mois de l'apparition de la petite verole. On n'a observé cette maladie que dans les fauxbourgs & les quartiers de la ville situés au-dessous du vent, dont la direction coupoit Issoudun obliquement, & dans son grand tiers. Voilà qui prouve dans les épidémies la réalité de l'influence de l'air, reconnue par Hipocrate & par les plus grands médecins; judicieusement remarquée par M. Fouquet, Docteur de Montpellier, dans un ouvrage que nous ferons bientôt connoître; & plus d'une fois constatée par un vieux médecin d'Issoudun avant M. Pignot, médecin de la même ville, à qui nous devons cette observation. Ce dernier a pratiqué l'inoculation dans ces circonstances, *& n'a pas eu lieu de s'en repentir*. Il se propose encore d'essayer quel sera le succès de la petite verole inoculée, & le caractere de la maladie, dans la partie de la ville opposée à celle que l'épidémie a ravagée.

Une petite verole maligne, semblable à la précédente, a regné le printems dernier, dans une ville des Cevenes en Languedoc, & elle y a fait les mêmes ravages. On a voulu en garentir les enfans par l'inoculation. Mais un accident inattendu, a ralenti la confiance avec laquelle on se livroit à cette pratique. Au milieu de l'épidémie, un enfant bien préparé fut inoculé. La petite verole parcourut tous ses tems. La deficcation & la chute des croutes achevée, on crut ses jours en sureté, lorsque l'enfant sentit un grand frisson, auquel succéderent la fievre, le vomissement & le délire. Ces symptômes fâcheux, ont été suivis d'une éruption de petite verole plate & confluente, compliquée, avec une fievre putride vermineuse, dont les redoublemens rentroient les uns dans les autres. Les cicatrices de l'inoculation se sont rouvertes, tandis que les pustules naturelles avoient peine à suppurer; & le malade accablé sous le poids de tant de maux, a succombé. Cet évenement rendra, sans doute, les Inoculateurs plus attentifs sur le choix du tems & du lieu dans lesquels ils inoculent. Inserer la petite verole au moment même de l'épidémie, & permettre aux inoculés d'habiter la ville qui en est infectée, n'est-ce pas les exposer à avoir à la fois la petite verole naturelle & l'artificielle? Ainsi les secours les plus salutaires deviennent nuisibles, lorsqu'ils sont mal administrés.

De Montpellier, le 16 Juillet.

La Société Royale des Sciences de cette Ville vient de publier le résultat d'une de ses assemblées publiques tenue le 25 Novembre 1771. Ce recueil est principalement composé de deux pieces, l'une concernant le climat de Montpellier, & l'autre sur la fumée de tabac.

Dans la premiere, M. Fouquet qui en est l'Auteur, repousse avec autant de force que de clarté, les doutes élevés en differens tems sur la salubrité du climat de Montpellier, & prouve que la bonté de ce climat, reconnue des François & des Etrangers, surtout des Anglois, consiste dans l'heureuse modification qui résulte du mélange de l'air marin avec l'air de la montagne. A l'exception de la petite verole, on n'a pas vu depuis longtemps d'épidémie grave à Montpellier. On est moins sujet dans ses campagnes voisines de la mer, aux fievres charbonneuses & malignes, autrefois très-fréquentes; & les habitans de la côte respirent un air plus pur & plus sain. Les maladies de la peau ont été & sont encore très-communes à Montpellier. Mais la phtisie, l'hydropisie & plusieurs sortes de fievres y deviennent plus rares. Ce changement dépend de l'amélioration actuelle du sol, du renouvellement des eaux des étangs par l'eau de la mer, & de la diminution des exhalaisons marécageuses, par l'augmentation des feux des villages & des maisons de campagne qui s'y sont extrêmement multipliées.

La seconde piece de ce recueil est un mémoire sur la fumée du tabac, tendant à détruire les fausses craintes qu'on avoit eu jusqu'à présent de cette fumée. Il résulte des recherches de MM. Venel & Gouan, Professeurs en l'Université de Médecine de Montpellier, qu'elle n'a d'autre incommodité, même dans les plus grandes brulaisons, que de répandre une odeur forte & désagréable. Un malade

attaqué de phtisie au dernier degré, & dont la maison fut remplie de ces vapeurs pendant vingt-quatre heures, n'éprouva rien de plus que les autres habitans de cette même maison. Les marchandises & les meubles n'en souffrent aucun dommage sensible, & les ouvriers de tout âge & de tout sexe employés à la manufacture de tabac de *Sette* en Languedoc, ne sont sujets à aucune indisposition particuliere, quoiqu'ils s'exposent de très-près, deux ou trois fois par an, à la fumée de cette plante, ou qu'ils en manient, entassent & emmagasinent continuellement les feuilles. Ces recherches avoient été ordonnées par la Cour des Aydes de Montpellier, sur la plainte des Magistrats municipaux de la ville de Sette. La même plainte fut formée, il y a quelques années, dans cette Capitale, contre les brûlaisons du tabac qui se font dans le fauxbourg Montmartre. Les Fermiers Généraux demanderent l'avis de la Faculté de Médecine de Paris, qui crut également que cette fumée ne pouvoit pas être nuisible.

De Tain en Dauphiné, le 20 Juillet.

M. Jourdan Recteur de l'Hopital de cette ville, est possesseur d'un remède contre l'épilepsie, qu'il fait administrer gratuitement depuis plusieurs années avec le plus grand succès. En voici la recette.

Prenez suffisante quantité de la plante appellée caille lait à fleurs blanches, pilés la dans un mortier & versés dessus en la pilant le poids d'une once de bon vin blanc. Lorsqu'elle sera bien pilée, vous l'exprimerez pour en tirer cinq à six onces de suc que vous donnerez au malade.

Cette plante est celle que Tournefort appelle *Gallium album vulgare* & Gaspard Bauhin *mollugo montana Augusti-folia, vel gallium album latifolium.* On la cueille du 20 au 30 mai, ou du 20 au 30 Septembre; parce qu'il importe qu'elle soit bien en fleurs, & que c'est là le moment de sa floraison. Avant d'en administrer le suc, on prépare le malade en le faisant dîner à dix heures du matin, la veille du jour qu'il doit en faire usage. On le laisse après ce repas, sans boire ni manger jusqu'au lendemain à huit heures du matin. Alors on lui fait avaler le suc de cette plante, qui doit n'être exprimé que demie heure auparavant. Le malade se promene ensuite pendant une heure, au bout de laquelle il prend un bouillon fait avec le veau & le mouron, & continue de se promener encore une heure ou deux. Il reprend ensuite ses repas, aux heures accoutumées.

M. Jourdan donne le suc & non la décoction de la plante; ce suc doit être récemment extrait; il y prépare l'estomac par la diéte rigoureuse. Ainsi le remède ne perd rien de son énergie, & le viscere qui le reçoit, débarrassé de tout aliment, en ressent entièrement les effets. De là viennent sans doute les cures merveilleuses qu'il a opérées. Que de reconnoissance, de devra-t-on pas à ce généreux citoyen, de la publication de son spécifique, si les essais qu'on en fera désormais, sont aussi heureux que les siens.

De Paris, le 25 Juillet.

Une Dame de cette ville étoit sujette depuis longtems à des pertes de sang abondantes, pour lesquelles on avoit inutilement tenté plusieurs remedes. Languissante & cacochime, elle essuyoit tous les jours de nouveaux accidens. Son ventre se boursouffloit, ses jambes & ses mains étoient enflées, tout faisoit craindre l'hydropisie. Cependant elle rendoit souvent du sang de la matrice, & l'on regardoit cette évacuation, comme l'effet d'une dissolution générale de ce fluide. Un Chirurgien appellé en dernier lieu, l'ayant visitée, sentit dans la matrice une excroissance polipeuse dont il se hâta de faire la ligature. L'opération a parfaitement réussi. Le polipe une fois détaché, les hémoragies ne sont pas revenues: la malade reprend visiblement ses forces & ne doute plus du rétablissement de sa santé. Il y a quelques années que le célébre M. de la Faye fit une pareille opération dans le même cas. La femme operée n'a plus eu d'hémoragie, & s'est bien portée depuis. Nous avons été témoins du même succès ce printems dernier, dans une Dlle. opérée par M. Veyret, Chirurgien non moins habile. La personne étoit auparavant maladive & cacochime; elle est aujourd'hui parfaitement rétablie. Ces observations précieuses, méritent d'autant plus d'attention, qu'on voit bien des femmes faire beaucoup de remedes intérieurs contre des pertes, dont la cause ne dépend pas des secours de la médecine, & détruire ainsi leur santé, en laissant vieillir un mal qu'elles cachent ou qu'elles ignorent, & combattant envain celui qui n'éxiste pas.

On avoit cru autrefois devoir proscrire l'usage de l'huile d'oeillet. Afin d'empêcher les Epiciers de se soustraire à cette défense, il fut ordonné d'y mêler de l'essence de terébenthine avant de l'entrer dans Paris, ce mélange ne permettant plus de s'en servir autrement que pour la peinture. Comme malgré cette ancienne défense, on vendoit encore de cette huile, M. le Lieutenant Général de Police a cru devoir la renouveller. Elle ne paroit cependant être que provisoire. Des recherches plus exactes sur la nature de l'huile d'oeillet, semblent combattre les raisons qui

l'avoient faite proscrire. La confirmation de ces recherches, ou la certitude des preuves contraires, amenera sans doute une prohibition absolue, ou la permission illimitée d'user de cette huile.

M. Payen Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur, & Ancien Bibliothecaire de ladite Faculté, est mort le 15 Juillet, regretté du public & de ses confrères.

L'Académie Royale de Chirurgie vient de perdre M. Morand, ancien Sécretaire perpétuel de cette Compagnie, Membre de l'Académie des Sciences, Censeur Royal, Chirurgien Major de l'Hôtel Royal des Invalides, &c. décédé à Paris le 22 de ce mois. Cet homme célebre joignoit une pratique solide, aux connoissances de la plus saine théorie. Ses talens & ses succès connus dans l'Europe entiere, lui ont assuré de son vivant une réputation qui doit lui survivre.

Livres Nouveaux.

La Botanique mise à la portée de tout le monde, par M. Regnault, Peintre, &c. à Paris, chez l'Auteur, rue Croix des Petits Champs.

C'est ici le quatrième cayer d'un recueil connu, de planches représentant les plantes Médecinales, avec leur couleur & dans leur grandeur naturelle. L'homme qui ne peut sortir de son cabinet, y trouve le moyen de prendre les premieres notions de Botanique ou d'entretenir celles qu'il a acquises; & les habitans de la campagne peuvent aisément reconnoitre par la ressemblance, les simples usuelles qui croissent dans leur champs. La vérité avec laquelle ces plantes sont rendues ne permet pas de se tromper dans cette confrontation, & la notice exacte de chacune d'elles, indique leurs vertus & la maniere de les employer dans les maladies.

Medecine des Animaux.

Suite des précautions à prendre pour le paturage des troupeaux.

La maniere de mener paître le troupeau n'exige pas moins de précautions que le choix du paturage. Pendant l'hyver & dans la mauvaise saison, il faut attendre que le Soleil ait dissipé la rosée blanche, le givre, &c. si le jour le permet, on doit le faire paître depuis huit ou neuf heures du matin, jusqu'au moment où le Soleil va se coucher. En Eté on même paître le troupeau de grand matin; mais il faut faire ensorte que l'établé ne soit pas trop chaude, & ne pas exposer les bestiaux à passer en sueur dans une athmosphère froide. La repercussion de la transpiration qui en resulteroit, jointe à l'effet pernicieux de l'herbe couverte de rosée fraiche, saisiroient l'animal & causeroient à coup sur des maladies inflammatoires de poitrine. On ne doit plus laisser paître le troupeau dès que la chaleur commence à être forte. Il faut au contraire le tenir à l'ombre, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir, afin que l'action trop vive du Soleil ne lui cause pas des étourdissemens & des vertiges qui sont pour l'ordinaire mortels.

On lit dans un ouvrage nouvellement publié à Manheim, sous le titre de *Corps de toutes les Sciences économiques*, que pour prévenir les maladies contagieuses des bestiaux, qui suivant l'Auteur, dépendent presque toutes de l'humidité du paturage du matin, il ne faut jamais les faire paître à jeun. L'on ajoute que dans un canton de la Siberie couvert de pierres & dénué d'herbes, toutes les fois qu'on y laboure, une multitude de femmes & d'enfans, ramassent le chiendent, & qu'ils portent ensuite cette racine chez eux, où ils la lavent & la hachent comme de la paille, pour la donner aux vaches, qui en récompense fournissent abondamment du bon lait.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Yeux d'écrevisses.	1 liv.	14	
Orcanette.	1	4	
Percil de Macédoine.	6		
Pignons d'Inde.	6		
Pirotte.		12	
Poivre en balle.	114		le quintal.
Blanc.	2	18	
Gérofié.		12	
Long	1	16	
De guinée.	1	16	
Polipode.		15	
Précipité rouge.	7		
Blanc.	22		
Polium montanum.		16	
Quinquina.	2	10	& 5 l. 10 f.
Resine de gayac	1	10	
De jalap.	22		
De scammonée.	36		
Rapure de corne de cerf.		6 f.	& 10 f.
De gayac.		5	
Rhubarbe du Levant.	9		
De Moscovie.	9		
De Chine.	3	& 6 liv.	
Rapontic.	1	8	& 1. l. 10 f.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, *Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 5 Août 1773.

De Petersbourg, le 10 Juillet.

On écrit de Moscou qu'on s'occupe dans cette ville, à réformer la construction des habitations des gens de la campagne, lesquels, ainsi que la plupart des paysans du Nord, n'ont pour domicile que des huttes basses, & tellement enfoncées dans la terre, qu'en certain tems, la boue y est aussi épaisse que dans les rues. Cette malpropreté donne lieu à un très-grand nombre de maladies d'autant plus difficiles à détruire, que la cause en est toujours permanente. Comme il y a beaucoup de personnes réunies dans ces lieux fœtides, on a remarqué qu'un tiers de ceux qui les habitoient, étoit presque toujours malade.

La ville de Moscou n'est guères plus saine que ces demeures; les rues en sont étroites & les maisons anciennes & mal construites. Petersbourg a des rues larges & des édifices commodes & aerés; mais cette ville est bâtie sur un terrein marécageux, les vents qui y soufflent sont humides: & le printems & l'automne, très-pluvieux. Les étrangers qui arrivent à Petersbourg, y sont attaqués d'un flux de sang qu'on attribue aux eaux de la Neva, & qu'on prévient en faisant bouillir cette eau avant de la boire, se baignant souvent, évitant le froid & l'humidité, s'abstenant de liqueurs fortes & menant une vie sobre & reglée, sur-tout en ne sortant jamais le matin sans avoir pris une tasse de caffé ou bu un verre de vin du Rhin. La maniere de traiter ce flux de sang quand on n'a pu l'éviter, consiste à faire une diette rigoureuse, à se baigner dans le commencement, à faire usage ensuite de la rhubarbe, & à ne prendre qu'une nourriture légere.

Les étrangers qui arrivent à Paris éprouvent quelque chose de semblable en buvant de l'eau de seine. Il est rare que cette eau produise le flux de sang, mais elle dévoye quelquefois avec abondance. On guérit ce dévoyement par la diette, l'eau de ris pour boisson ordinaire, les lavemens faits avec la décoction de son & un jaune d'œuf; & enfin l'eau de rhubarbe, préparée avec un gros de cette racine concassée, enfermée dans un nouet, & suspendue dans pinte d'eau bouillante, jusqu'à ce que l'eau en ait pris la couleur.

De Londres, le 17 Juillet.

Les Medecins de cette Ville continuent de rechercher les propriétés de l'air fixe, dont nous avons annoncé les bons effets contre les maladies putrides. Conduits par l'analogie, ils viennent de le mettre en usage contre la suppuration de poitrine. Cet air inspiré par plus de trente personnes attaquées de phtisie pulmonaire, a diminué considérablement la fièvre lente qui les consume, & les crachats en sont devenus moins mauvais & moins-abondans. Cependant on n'a pas encore obtenu de guérison radicale par ce moyen, malgré le concours des médicamens internes les plus usités. Peut-être auroit il fallu n'employer que l'air fixe. Le Docteur Withering, dit-on, a été plus heureux à Stafford. On ne doit pas craindre de trop irriter la poitrine par l'inspiration de cet air, puisqu'on a vu à Cette en Languedoc, un pulmonique respirer la fumée de tabac, sans en être plus affecté que ceux qui avoient la poitrine saine.

On s'est encore servi de l'air fixe contre les cancers & ce n'est pas sans effet, son application a soulagé les malades, diminué la violence des douleurs, & amélioré la suppuration de l'ulcère. Si tous ces succès sont constans, la découverte de l'air fixe sera précieuse, & son emploi très-utile. Peut-être pourroit-on l'introduire dans les vieux ulcères fistuleux, au lieu des décoctions déterfives qu'on a coutume d'y injecter Peut-être encore, comme puissant antiputride, cet air attaqueroit-il efficacement la gangrene & détruiroit la vermoulure des os. Nous invitons les Méde-

cins & les Chirurgiens de France à tenter ces expériences, dont le résultat intéresse trop l'humanité pour les négliger.

De Grenoble, le 21 Juillet.

M. de Marcheval, Intendant de cette Province, à qui l'on doit plusieurs établissemens utiles, vient d'en former un nouveau, pour le traitement des maladies vénériennes, sur le plan de celui que M. le Lieutenant Général de Police a ordonné dans Paris, en faveur de la portion indigente du peuple. Le Sieur Héraud, Me. en Chirurgie, qui en est chargé, recevra chez lui, trois fois par semaine & même plus souvent, s'il le faut, les pauvres malades de tout âge & de tout sexe, attaqués de cette cruelle maladie. Il y suivra la méthode mixte indiquée dans un ouvrage que le Gouvernement a fait publier à ce sujet. Les seuls remedes seront payés 9 liv. au plus, suivant le prix fixé dans ce même ouvrage: mais les soins du charitable Chirurgien seront entierement gratuits. Ces secours annoncés par des affiches & des lettres adressées à MM. les Curés des campagnes de Grenoble, seront également dispensés par M. Nicolas, Médecin, dans la ville du Buis-les-Baronnies, où ils ont été publiés de la même maniere.

Les mêmes bienfaits vont être répandus dans les différentes Provinces. M. Turgot, Intendant de Limoges, a envoyé à Paris des Médecins & des Chirurgiens pour y suivre le traitement populaire sous M. Gardane, Docteur Régent de la Faculté, qui en est chargé, & l'administrer ensuite dans sa Généralité. M. de Fontette, Intendant de Caen, a ordonné la réimpression de l'ouvrage qui détaille ce traitement, & l'a fait distribuer *gratis* dans sa Province. M. de Chazerat, Intendant d'Auvergne, animé des mêmes vues, a eu la satisfaction de se voir secondé par les personnes de l'art, & par les Villes aux quelles il en a fait part. Ces établissemens se feront encore en Champagne, en Alsace, & dans presque toutes les autres Provinces du Royaume. Ainsi, par le zele & le patriotisme de MM. les Intendans, la contagion la plus rebelle & la plus commune, sera un jour éteinte, ou du moins considérablement diminuée.

Dans le dessein de répondre aux sages vues du Gouvernement, l'Auteur de la brochure, imprimée par son ordre, en a fait faire une nouvelle édition, qui se vend chez Ruault, Libraire, pour le prix de dix-huit sols, tant pour Paris que pour la Province, où elle sera rendue franche de port & par la Poste, moyennant cette très-modique somme. De cette maniere, MM. les Seigneurs & Curés de campagne, & tous ceux qui sont à portée de secourir l'indigent malade, pourront aisément se la procurer. Les moyens indiqués sont clairs & précis. On a prévenu jusqu'aux moindres difficultés qui pourroient arrêter dans l'administration des remedes, dont on a donné en même-tems la préparation & le prix. Cet ouvrage a pour titre. *Maniere sûre & facile de traiter le mal vénérien, approuvée par la Faculté de Médecine de Paris, & publiée par ordre du Gouvernement*, brochure *in-12*.

De Macé en Basse-Normandie, le 22 Juillet.

Il règne dans cet endroit & dans les lieux voisins, une maladie aiguë qui commence dans quelques sujets, par une petite fievre, & qui dans d'autres se déclare tout d'un coup, par une fievre violente. Plusieurs malades sont naturellement dévoyés, & ce symptome est salutaire. Il en est qui deviennent sourds & dont le visage est bouffi, ce qui n'est pas non plus de mauvais augure. On attaque cette fievre par une ou deux saignées du bras, & par la saignée du pied, que l'on répete lorsque la tête est embarrassée. Après avoir moderé les accidens par ce moyen, on fait vomir le malade, & le jour suivant on le purge avec la manne, les tamarins, le sel de glaubert & les follicules. Ensuite on entretient la liberté du ventre moyennant trois ou quatre grains d'émétique délayés dans une ptisanne faite avec la racine de chicorée sauvage, les figues grasses, le chiendent, le citron, le sel de nitre & le sirop de violette. On a coutume de purger de deux jours l'un les malades, avec le même purgatif. La fievre cesse le quatorzieme ou le quinzieme jour de la maladie, & il meurt peu de personnes par cette méthode sur laquelle, le citoyen charitable qui l'a mise en pratique, au défaut des personnes de l'Art, nous permettra de faire quelques observations. La premiere est que la dose de l'émétique qu'il donne pour faire vomir n'étant pas déterminée, nous croyons devoir prévenir ceux de nos lecteurs qui ne sont pas Médecins, qu'on peut faire vomir suffisamment avec deux grains d'émétique, dissous dans un verre d'eau de riviere; en ayant toute-fois la précaution de donner à boire beaucoup d'eau tiéde, sur tout quand l'émétique commence d'agir. Il convient encore d'employer le tartre stibié fait avec le verre d'Antimoine, & de s'adresser à un bon Apothicaire pour l'avoir bien préparé. Les Chirurgiens, qui la plupart fournissent les drogues dans les campagnes, doivent être très-scrupuleux sur ce choix. Les purgatifs placés de deux jours l'un, & qui sont aussi vaguement indiqués dans l'histoire de la

maladie de Macé peuvent être dosés de la maniere suivante.

Prenez deux gros de follicules; un gros de sel de glauber; deux onces de manne, & demi-once de pulpe de tamarins. Faites bouillir les follicules dans un grand verre d'eau pendant quelques minutes : dissolvés le sel & délayez les tamarins & la manne dans cette décoction bouillante. Coulez le tout pour un verre à prendre le matin à jeun.

Enfin il est prudent de simplifier la ptisanne, & de réduire la dose de l'émétique qu'on y fait entrer. On peut, au lieu de la chicorée, des figues & des autres ingrédiens, la préparer simplement avec une once de pulpe de tamarins délayez dans une pinte d'eau bouillante, dans laquelle on dissoudra un grain de tartre émétique, préalablement mis en poudre avec trente grains de sel de cuisine.

De Paris, le 2 Août.

Un Soldat reformé du Régiment Provincial de Paris a la plante des pieds & la paume des mains couverte d'une croûte écailleuse, d'un pouce d'épaisseur. Lorsqu'on enleve une portion de cette écaille, ou qu'on la perce avec une épingle, il en sort une eau rousse. La peau de ces parties est insensible, même quand on la déchire ou qu'on la pique. Le malade se tient difficilement sur ses pieds, & ses mains ne sont pas plus affermies. D'ailleurs il est grand, beau, bien bâti, & remplit bien toutes ses fonctions. Son pere n'a jamais été atteint de cette maladie. Sa mere en étoit affectée, & deux de ses sœurs avec lui. Il a trois freres qui en sont exempts. Une de ses sœurs que nous avons vue avec ce malade, avoit le dessous des pieds couvert de croûtes suppurantes, & ne pouvoit marcher. La paume des mains étoit très-écailleuse; mais elle n'avoit rien sur le reste du corps. Son visage ne paroissoit pas défiguré; seulement elle étoit plus maigre que son frere; ce qui pouvoit venir de ce qu'elle s'inquiétoit beaucoup de son état. Cette maladie semble appartenir à la classe de celle qu'on connoît sous le nom *d'elephantiasis*, mais elle est héréditaire dans certains enfans, & n'est point contagieuse; phénomene bizarre dans l'explication, contre lequel la théorie des Ecoles est en défaut. La pratique donne ainsi de tems en tems matiere aux recherches des Médecins spéculatifs.

Un préjugé dangereux semble s'accréditer dans Paris, du moins chez plusieurs personnes. On craint de faire inoculer ses enfans. On voudroit pourtant se délivrer de l'incertitude cruelle où l'on est, en attendant la petite vérole. En conséquence aussitôt que cette maladie se manifeste en quelqu'endroit, des parens peu réflechis, laissent communiquer les enfans avec les variolés, au lieu de les en séparer au plus vîte. A la vérité ils ne prennent ordinairement ce parti qu'après les avoir préparés. Mais cette précaution n'empêche pas la matiere varioleuse de pénétrer dans le corps par tous les endroits possibles. La peau, la bouche, le nez, la poitrine & l'estomach, en sont à la fois affectés, par les corpuscules contagieux dont est chargée l'atmosphere. Au contraire, dans l'inoculation, la matiere varioleuse ne s'introduit que par un seul endroit, & n'arrive qu'indirectement à la surface des viscères. Nous ne blâmons point ceux qui n'oseroient pas faire inoculer leurs enfans; mais c'est une étrange folie, de rejetter un moyen qui donne peu de mal, & d'en adopter un qui en donne beaucoup & qui n'épargne point aux peres & aux meres le regret cruel d'avoir été les meurtriers de leurs enfans s'il venoient à les perdre.

Topique sûr, pour appaiser la douleur des hæmorroïdes.

Prenez deux têtes de pavot, faites-les cuire dans deux verres de vin, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un demi-verre; alors coulez la décoction, avec laquelle bassinez les hemorroïdes douloureuses.

Livres Nouveaux.

Avis à mes Concitoyens, ou *essai sur la fiévre milliaire, suivi de plusieurs observations intéressantes sur la même maladie* Par M. Gastellier, Médecin à Montargis. A Paris, chez Gogué, Libraire, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, à Saint-Hilaire. 1 vol. *in*-12. On croiroit à ce titre, que l'Auteur a voulu mettre les habitans de Montargis & des campagnes voisines, à portée de se secourir eux-mêmes, contre une maladie très-commune dans ce canton; c'est précisément le contraire. On trouve d'assez bonnes observations dans cet ouvrage; mais la théorie en est foible, & les lecteurs étrangers à l'art de guérir, seront rebutés par la longueur des détails, l'obscurité des termes, & l'impossibilité de se servir des remedes prescrits, qui sont tous cachés dans des formules latines, chargées d'abréviations, & dignes du quatorzieme siecle.

Dernier Extrait des Lettres Edifiantes & Curieuses qui se vendent, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, 2 vol. in-12.

De toutes les racines de la Chine, la rhubarbe est la plus célebre. Les Chinois paroissent ne s'en servir que pour teindre en jaune, & ne la vendent à très-bas prix aux Européens qu'après en avoir affoibli la vertu par la tein;

ture. L'examen particulier de la rhubarbe semble confirmer l'observation des Missionnaires. Cette racine toujours dépouillée de son écorce, est ratissée & percée le plus souvent dans son milieu d'un trou plus ou moins grand, par lequel il paroît que les Teinturiers en enfilent les morçeaux pour les employer. Extérieurement elle a une couleur jaune qu'elle dépose sur les doigts qui la touchent; sa cassure est d'un gris cendré & comme marbré; mais elle ne tache point à moins qu'on la mouille avec la salive, ou qu'on la trempe dans l'eau, ce qui fait croire qu'elle a infusé & même bouilli dans les chaudieres Chinoises, avant de nous être apportée.

Cela doit engager les Européens à cultiver cette racine. Les essais heureux qu'on a faits depuis peu de sa culture en Angleterre, prouvent qu'elle peut se multiplier en France; & l'efficacité de la rhubarbe Européene, donnée sans altération, égaleroit au moins en vertu la rhubarbe Chinoise; quoiqu'en puissent dire ceux qui ne trouvent bon que ce qui nous vient de l'étranger.

Medecine des Animaux.

Maniere de construire les étables, & d'y tenir les Troupeaux.

Comme les troupeaux passent dans les étables une grande partie de l'année & que la maniere de les loger cause souvent bien des maladies, il est essentiel d'y faire attention. La salubrité des étables dépend de leur exposition & de leur propreté.

L'exposition orientale est celle qui convient le mieux; l'aspect du Ciel y est plus beau, on n'y craint ni les vents froids du Nord, ni le souffle humide du vent du Midi, ni ces tempêtes orageuses occasionnées par les vents du couchant. L'étable doit-être située à l'Orient suivant sa longueur, & percée du plus grand nombre des fenêtres de ce même côté. Deux portes pratiquées l'une à chaque extrémité, s'ouvrent l'une au nord & l'autre au sud. Par cette disposition la lumiere douce & bénigne du Soleil levant, réjouit le troupeau dès le matin, & lui permet en Été de quitter l'étable avant qu'elle l'ait trop échauffée. On fait sortir le troupeau par la porte du midi, pendant l'hyver, & c'est par cette ouverture qu'on introduit un air tempéré dans l'étable dans la saison froide. Le bétail sort par la porte du nord en Été; c'est encore en tenant cette porte ouverte, qu'on tempere la chaleur des étables pendant la chaude saison.

On doit rejetter la coutume barbare de ne percer les étables que de petites fenêtres, dans le dessein de garantir le troupeau du froid. Pour éviter ce léger inconvénient, on tomboit dans celui d'étouffer le bétail dans les étables, ce qui lui faisoit respirer un air chargé de vapeurs mal saines. Il arrivoit encore que les troupeaux suoient beaucoup, ensorte qu'il devenoit impossible de les mener paître en hyver & de grand matin dans la belle saison, sans les exposer dans l'un & dans l'autre tems, à des maladies inflammatoires. Il vaut mieux faire les fenêtres des étables plus grandes. Sauf à les retrecir avec de la paille, ou avec des contrevents dans les trop grands froids. En général il faut toujours bien se rappeller que l'air pur est le principe & le conservateur de la vie & de la santé des animaux. Les bêtes sauves qui y sont sans cesse exposées en deviennent plus vigoureuses & moins maladives. Le bétail s'en porteroit mieux, si on l'accoutumoit par dégrés à l'intemperie de saisons.

Suite du prix courant, à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Réglisse en bois.	7 liv.		le quintal.
Ris du Levant	16		la livre.
Serpentaire de Virginie,	7		
Storax en pain.	2		
En larmes.	13		
Liquide.	1	4	sols.
Simarouba.	2	10	
Sang de Dragon fin,	4		
En masse.	5		
Commun		15	
Scammonée d'Alep,	19		
De Smirne.	12		
Salsepareille	3	10	
	2	10	
	3	4	
	3		
Semen contra fin,	1		

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

SUPPLÉMENT

AU N°. 6. DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

L'objet de cette Gazette étant de réunir les faits nouveaux de Médecine, & de les mettre, autant qu'il est possible, à la portée de tout le monde, on s'est abstenu jusqu'à présent d'y insérer les nouvelles concernant le régime des Ecoles de Médecine & de Chirurgie, & l'on s'est contenté d'annoncer chaque fois un ou deux Ouvrages nouveaux, choisissant toujours dans le nombre ceux qui avoient un rapport direct avec la Médecine-Pratique, & qui convenoient le plus aux habitans de la campagne, tant par la maniere dont ils étoient écrits, que par le sujet qu'on y traitoit. Jaloux de réunir l'universalité des suffrages, nous ne nous écarterons jamais de ce plan que le Public a goûté, & sur l'exécution duquel nous avons eu la satisfaction de mériter l'applaudissement des personnes de l'Art. Cependant les mêmes personnes desiroient avoir l'annonce de tous les livres nouveaux de Médecine & de Chirurgie; les progrès de l'Histoire Naturelle les intéressoient; ils vouloient encore sçavoir ce qui se passe dans les différentes Ecoles. D'ailleurs, parmi les matériaux qu'on nous adresse, il en est dont l'étendue excédoit les bornes d'un article & qui paroissoient trop intéressants pour être morcelés. Ces motifs nous ont déterminé à donner ce supplément, que nous continuerons dans la suite lorsque l'abondance des matériaux l'exigera, sans augmenter le prix de l'abonnement de la Gazette; moins occupés de notre propre intérêt, que de l'utilité publique.

Extrait d'une lettre écrite de Dijon le 10 Juillet 1773, contenant la relation exacte de l'épidémie de Saulieu.

« IL régnoit à Saulieu, depuis la fin de Février, une fièvre catharralle du genre bilieux putride, qui dans quelques sujets prenoit un caractère de malignité & se terminoir par un état gangreneux.

Le trois Mars il en mourut un homme d'une grosse corpulence, qui fut enterré dans l'Eglise Paroissiale qui est sous le vocable de Saint Saturnin. Une femme qui eut cette maladie dans le mois d'Avril & qui étoit dans le neuvième mois de sa grossesse, accoucha le cinquième jour & mourut le septième dans un état gangreneux du bas ventre. Elle fut inhumée dans la même Eglise le 20 Avril sur les cinq heures du soir, & son inhumation a été l'époque des événements qui ont fixé l'attention du Public.

Sa fosse fut ouverte à côté de celle où avoit été enterré le cadavre de l'homme qui étoit mort le 3 Mars. Au moment de l'ouverture de la terre, il se répandit dans l'Eglise une odeur de la plus grande fétidité. Le cercueil de la femme inhumée le 20 Avril, échappa aux fossoyeurs lors de l'enterrement, la secousse l'entrouvrit: une sanie putride s'écoula & il s'éleva une vapeur si infecte, que tous les assistans en furent frappés très-disgracieusement & que plusieurs furent sur le point de se trouver mal. De ce moment l'air de l'Eglise fut altéré au point que les jours suivants il n'étoit pas possible de le respirer sans en être affecté surtout aux environs de la fosse, quoiqu'elle fût recouverte d'une tombe très-épaisse. Cette infection a même donné naissance par la suite, à une très-grande quantité de mouches qui ont rempli l'Eglise, mais qui se tiennent principalement aux environs de la tombe: & comme la maladie continue, MM. du Bailliage de Saulieu ont rendu une Sentence par laquelle ils ont défendu de faire aucun service pendant le reste de l'Eté, & d'inhumer aucun mort dans les autres Eglises pendant le même temps. La lettre par laquelle M. le Lieutenant-Civil m'a donné avis de cette Sentence est datée du 3 Juillet; tels sont la cause & les progrès de l'infection de l'air. Voici les effets qu'elle a produits.

La fosse resta ouverte six à sept heures. Le Curé de la Paroisse qui disposoit à la premiere

Communion cent dix-sept enfants les rassembloit dans l'Eglise le matin & le soir & les y retenoit deux à trois heures à chaque fois. Ces enfants s'y trouverent le matin dans le temps de l'ouverture de la fosse & le soir lors de l'enterrement. Plusieurs d'entr'eux se plaignirent ce jour même à leurs parents, de ce que l'on sentoit très-mauvais à l'Eglise, leurs plaintes continuerent les jours suivants & quoique la fosse fût fermée, cette fétidité étoit très-sensible, sur-tout le matin.

On fit le même jour dans la même Eglise deux mariages, l'un dans le moment où la tombe venoit d'être levée, l'autre pendant qu'on creusoit la fosse, il y eut au premier mariage six assistants & vingt & un au second, cinq à six personnes entendirent la Messe qui fut dite lors de ce dernier mariage, & quinze personnes assisterent au convoi fait sur le soir; de sorte qu'en réunissant aux premiers Communiants, & à ceux qui assisterent aux mariages, à la Messe & aux enterrements, le Curé, le Vicaire deux chantres & deux fossoyeurs, on voit qu'il y eut cent soixante & dix personnes exposées à respirer les miasmes qui s'exhalerent ce jour-là dans l'Eglise.

Or de ce nombre, il y en a eu cent quarante-neuf qui ont été attaquées d'une fievre nerveuse maligne participant de la qualité de la cathatralle putride, qui régnoit auparavant, mais qui en différoit par l'intensité des accidents, & par la nature des éruptions; & qui avoit tous les caractères de la fievre hongroise, de la fievre d'hopital, maladie qui est reconnue pour avoir pout cause l'infection animale putride.

Ce qui ne permet pas de douter que l'infection de l'Eglise ait été la cause de l'extension de cette maladie, & de sa malignité, c'est que du nombre des malades ont été le Curé, le Vicaire, un des Chantres, les deux Fossoyeurs, cent treize Communians, trois des Assistans au premier mariage, dix-sept de ceux qui étoient présens au second, deux des personnes qui entendirent la Messe qu'on dit lors de ce second mariage, & neuf de celles qui se trouverent à l'enterrement. C'est qu'au 6 Mai on ne comptoit, parmi les malades, que quinze personnes qui ne fussent pas allées à l'Eglise le jour où fut faite cette inhumation, qu'aucun de ceux-ci n'est mort, & que leur maladie ne differoit pas beaucoup de celle qui regnoit avant cette époque. Si plusieurs autres ont été attaquées de la même fievre maligne depuis ce tems-là, il est à présumer que sa propagation a été plus particulierement l'effet de la contagion des malades; ce qui arrive toujours, sur-tout parmi le peuple, dont la malpropreté & les habitations resserrées favorisent la contagion Je viens de voir une lettre qui annonce que cette maladie continue, & il y a toute apparence que l'infection de l'Eglise n'en est plus qu'une cause éloignée.

Au reste, Monsieur, les suites de cette infection n'ont pas été aussi funestes qu'elles auroient pû l'être. Les soins éclairés des Médecins ont sauvé la vie à une grande partie des malades. Il n'en étoit mort, le 24 Juin, que vingt-cinq; savoir, quinze dans le courant de Mai, & dix en Juin. Une lettre des premiers jours de Juillet, fait encore mention de deux morts, & parle de plusieurs malades pour la vie desquels on craint beaucoup.

Du nombre des morts ont été M. Bonnet, Curé, M. Soleau, Vicaire, & trois des enfans qui ont fait leur premiere communion.

Tous les malades qui avoient été exposés à respirer & à avaler les miasmes putrides répandus dans l'Eglise, & qui ont eu le bonheur de guérir, ont assuré que dès le jour fatal, ils ont éprouvé un dégoût considérable, de fréquentes nauzées, de grandes douleurs de tête, & un malaise indéfinissable.

M. le Curé d'Arnai-le-Duc vient d'essuyer une maladie du même genre qui l'a réduit à la derniere extrémité, & qu'il attribue à une vapeur infecte qu'il a respirée lors de l'inhumation d'un de ses paroissiens, faite dans le caveau commun de son Eglise paroissiale.

Ces faits sont attestés par M Bauzon Médecin à Saulieu, M. Fruchot Maire de cette ville, M. de Badier Lieutenant-Général du Bailliage, les Officiers de ce même Bailliage, & le Vicaire qui dessert actuellement la Paroisse.

De Caen, le 30 Juillet.

La mort de M. Goubin Professeur de la Faculté de Médecine de Caen a laissé vacante la chaire qu'on dispute aujourd'hui. M Briard, savant Médecin & profond Anatomiste l'a remplacé dans ses démonstrations anatomiques. Le concours pour la Chaire, ouvert depuis le mois de Février continue; il s'est présenté deux concourans pour cette place, MM. Roussel & Hautmenil : le sort leur a donné à traiter deux sujets très-intéressans de théorie & de pratique. Il s'agit dans le premier de la recherche du principe vital dans les animaux, & dans le second des darttes & des maladies que le vice dartreux peut produire.

Les 24 & 25 Juin dernier, on soutint dans cette Ville des Thèses sur l'Essence de la Nature & les effets de l'Electricité.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 12 Août 1773.

De Manheim le, 23 Juillet.

LES Anglois ne sont pas les seuls qui ayent réussi dans la culture de la vraie rhubarbe; on la cultive en grand & avec le même succès dans le Palatinat. L'expérience a prouvé que cette racine élevée dans les climats Européens, avoit autant d'efficacité, que celle qui nous vient de la chine.

Nous saisissons cette occasion de faire connoître quelques propriétés de la rhubarbe, simple connu de tous les tems, & très-usité contre la foiblesse d'estomac & les mauvaises digestions. Cette drogue est du plus grand secours contre les maladies des vieillards & des enfans. Soit que les enfans digèrent mal, soit qu'ils soient constipés, il faut les mettre à l'usage de l'eau de rhubarbe, préparée suivant la maniere décrite dans la précédente gazette. On coupe cette infusion avec un peu de vin rouge, quand les enfans ne veulent pas s'y accoutumer; on l'affoiblit avec de l'eau tiéde si elle est trop colorée; enfin, on en suspend l'usage quand elle purge avec abondance.

On fait encore boire l'eau de rhubarbe aux enfans bouffis. Nous avons vu des bouffissures générales de tout le corps se dissiper par ce seul moyen. On la prescrivoit dans le repas & hors du repas, & l'usage en étoit continué pendant dix, douze, jusqu'à quinze jours, & même au-delà.

La rhubarbe est très-utile aux vieillards. Mais comme les liquides leur conviennent moins qu'aux enfans, on doit la leur donner en substance & concassée. Les personnes âgées sont presque toutes gourmandes, & la plupart meurent d'indigestion ou d'apoplexie produite par la même cause. Il est impossible en effet que leur estomac affoibli par les années, puisse résister longtems au poids des alimens, souvent indigestes, dont il est journellement surchargé. La rhubarbe en augmente le ressort, & supplée au défaut d'activité de la bile. Nous avons vu des vieillards pousser très-loin leur carriere en mâchant une fois ou deux par semaine, le matin à jeun, un demi-gros de rhubarbe concassée, dont ils rejettoient le marc, quand ils en avoient exprimé la teinture.

De Poitiers le 4 Août.

On lit dans les affiches de cette Ville le désaveu d'une guérison publiée dans le n° 25 de ces mêmes feuilles. M. Moreau, Vicaire de la Paroisse de Saint Hilaire en bas-Poitou, attaqué d'apoplexie, est mort de cette attaque sur un chemin public, dans lequel il en fut frappé. M. de Ronchamps Lieutenant des Maréchaussées qu'on disoit l'avoir guéri au moyen de deux légères contusions, n'a été témoin de ce spectacle, que pour y remplir les devoirs de sa charge. L'Auteur des affiches justement indigné contre la surprise faite à sa bonne-foi, reclame la sévérité des loix contre le faussaire qui l'a induit en erreur, en imitant la signature de M. de Ronchamps. En même tems il engage tous les Auteurs des Ouvrages périodiques, qui avoient publié ce succès prétendu sur son témoignage, de le désavouer avec lui.

Les doutes que nous établîmes dans le n°. 5. de notre gazette en rendant compte de cette cure extraordinaire se justifient aujourd'hui, & nous autorisent à n'annoncer qu'avec beaucoup de circonspection les faits qui se feront passés loin de nous, ou qui paroîtront tenir du merveilleux. Ce parti ne sauroit offenser les témoins qui les garantissent. Il s'agit de la santé dans nos feuilles, & cette tâche exige de nous la plus grande exactitude.

D'Amiens, le 5 Août.

L'Académie de cette Ville proposa en 1771, pour sujet du prix qu'elle a coutume de distribuer chaque année de *déterminer quelle influence les mœurs des François avoient sur leur*

santé. M. Maret, Secretaire perpétuel de celle de Dijon, concourut & son mémoire fut couronné. Il manquoit à cette production utile, d'être rendue publique par la voie de l'impression; c'est ce que vient de faire la Veuve Godard, Imprimeur - Libraire, qui auroit dû faire corriger plus exactement les épreuves, pour éviter le nombre de fautes, qui ne s'y seroient pas glissées, si l'Auteur avoit pû les corriger, ou si ce soin eût été confié à quelqu'homme de Lettres d'Amiens.

Comme le dixieme siecle est le tems où la France fut ébranlée par les plus fortes secousses politiques, & que les maladies firent alors les plus grands ravages, M. Maret part de cette époque pour tracer le tableau des maladies que les François ont eues, & des événemens qui les y disposerent. L'Auteur reproche avec raison à sa nation, d'avoir négligé les exercices du corps, & les bains. Il s'éleve contre les repas trop somptueux, & sur-tout contre les soupers qui ne peuvent flatter le goût, qu'au détriment de la santé. Blâmant avec raison l'ivrognerie de nos anciens, il désaprouve également l'abstinence des modernes. Il reproche aux meres de ne point nourrir leurs enfans, & d'étouffer le cri de la nature, en écartant loin d'elles leurs précieux rejettons, qu'elles ont la barbarie de confier à des mercenaires. Les bandes, les corps à baleine, les croix de fer, les bottines, moyens malheureusement trop employés, sont autant d'agens destructeurs qui répugnent à la nature. Ici M. Maret rappelle avec éloquence, tout ce que la saine physique a imaginé pour la conservation de l'espece humaine, & fronde les abus meurtriers que le luxe & la mollesse ont introduits pour la dégrader. Le vice destructeur du célibat & ces dissentions intestines des époux, qui semblent servir d'excuse, y sont combattus avec force. A ce tableau effrayant de la dépopulation, il oppose un trait d'amour conjugal, bien consolant pour ceux qui goûtent du plaisir à croire à la vertu, & par lequel nous terminerons nos réflexions sur cet excellent ouvrage. Appellé en 1760 par M^de. Bouhier au village de Ruffey, pour y secourir des malheureux attaqués d'une fièvre maligne épidémique, ce Médecin fut conduit chez une femme d'environ 30 ans, dont le mari étoit mort depuis peu de jours. Son arrivée parut intéresser la malade, qui gardoit un profond silence. Il l'approche, l'interroge & cherche à relever son courage en lui offrant des secours. Vaincue par ses importunités, cette femme se tourne vers lui & lui dit d'un ton très-touchant, ces paroles. » Je vous suis bien obligée » ainsi qu'à Madame, je ne prenrai point » de remedes; mon mari est mort; j'étions pau» vres, mais je nous aimions ben ». Dès ce moment elle ne parla plus à personne, ne prit ni nourriture, ni remedes & mourut le lendemain; six jours après la mort de son mari.

De Lizieux, le 4 Août.

Un homme âgé de 76 ans, fut attaqué il y a cinq ou six années, de dartres vives aux jambes avec une forte demangeaison, il s'y forma une croute, d'où suintoit une eau rousse. Les bras & les jambes en furent successivement couverts, & cette éruption s'étendant de proche en proche, occupa successivement tout le reste du corps. Une personne peu éclairée donna une eau blanche avec laquelle les dartres ayant été lavées, disparurent presqu'entierement en peu de jours. Il lui est survenu depuis une forte toux, le malade crache abondamment une matiere épaisse & purulente, il maigrit de jour en jour, & *seroit déja au tombeau s'il avoit continué l'usage de ce topique.* Cet accident causé par l'application d'une préparation de plomb, est encore l'effet d'un abus très-commun, contre lequel, les Médecins ne sauroient trop se recrier. Employer des répercussifs contre les dartres, c'est forcer l'humeur âcre qui les forme, & dont la présence extérieure assure les jours du malade, à se fixer sur quelque viscere & y causer des ravages souvent mortels. Comme la poitrine est l'organe le plus délicat, & que l'humeur de l'expectoration a la plus grande analogie avec l'humeur perspiratoire, il n'est pas étonnant de voir le vice dartreux attaquer la surface intérieure des bronches, & y exciter une chaleur, une irritation & le suintement d'une matiere mordante, qui altere insensiblement la surface interne de ce viscere, & conduit enfin à la phtisie pulmonaire. Presque tous ceux qui meurent de la poitrine, ont eu des dartres, ou ont été sujets à des plaques érésipelateuses aux bras, à la poitrine, & sur-tout au visage, provenant de la même cause. Plusieurs ne doivent l'accélération du délabrement de ce viscere, qu'à l'imprudence avec laquelle ils ont cherché à se délivrer d'une incommodité qui seule assuroit leur santé Au lieu de tenter une répercussion aussi périlleuse, il est plus prudent de recourir au sain bois, ou au cautere; d'employer souvent les purgatifs doux, de prendre les bains tempérés, de faire usage du lait & de vivre de régime; sur-tout d'éviter les remedes sudorifiques qu'on prodigue si souvent en pareil cas, & qui, loin de produire l'effet désiré, allument le sang, irritent la fibre, & nuisent toujours aux poumons.

De Réthel-Mazarin, le 2 Août.

Un Chirurgien de cette Ville, recommandable par son zèle pour le bien de l'humanité & les progrès de son art, passant par Tugny, village voisin, fut prié de voir un enfant de dix ans, tellement privé de sentiment & de mouvement, que ses parens le regardant comme mort, ne lui procuroient aucuns secours. Ce triste état venoit d'un coup de pied de cheval à la tête, que le malade avoit reçu depuis trois jours. Le Chirurgien l'ayant examiné, apperçut une blessure avec ecchymose à la temple du côté droit. Quelqu'apparence de tumeur & de fluctuation le détermina à porter son bistouri au fond de la plaie, & il en sortit du pus & du sang épanché. Ce qui l'ayant conduit à faire une incision cruciale jusqu'à l'os, il découvrit la cause de l'état apoplectique du mourant. C'étoit une pièce considérable de la partie écailleuse du temporal, enfoncée de toute son épaisseur, & divisée en fragmens, qui comprimoit le cerveau. Il ne pouvoit extraire ni relever ces fragmens, sans causer des tiraillemens & des spasmes funestes, à cause de la forte adhérence de la *dure-mere* à la suture squameuse. Cependant le Chirurgien désespérant d'autant moins, que le moribon loin d'empirer depuis trois jours, conservoit avec la respiration & un pouls fort concentré, quelques mouvemens du côté gauche, appliqua sur la plaie un plumaceau enduit d'un digestif ordinaire, & recommanda de donner au malade, alternativement & par intervalle, une ou deux cuillerées de bouillon & de boisson vulnéraire. L'ayant revu le jour suivant, il trouva qu'il avoit repris connoissance avec l'usage des sens, que sa déglutition étoit plus facile, & qu'il remuoit plus librement les extrémités du côté gauche, quoique le droit demeura toujours entierement paralysé Il pensa la plaie d'où sortoit encore beaucoup de pus mêlé de sang; & pour ne perdre pas le fruit de ses premiers soins, par l'irritation & par les spasmes, qu'un Chirurgien moins prudent eût occasionnés en relevant les fragmens enfoncés, il ne fit rien de plus que le jour précédent. Il continua de la sorte dix-huit jours, pendant lesquels tout le pus & le sang épanché sur la *dure-mere* sortirent par les interstices de l'os fracturé; dont la pièce, à l'aide de la suppuration & des pulsations redoublées du cerveau, s'étant relevée elle-même, & remise en sa place, s'est parfaitement réunie. Dès-lors la paralysie du côté droit, & tous les autres accidens ont disparu. L'enfant s'est toujours bien porté depuis, & il ne lui est resté aucun vestige de fracture. Si cette guérison n'est pas unique en ce genre, elle n'en prouve que mieux ce qu'on doit attendre de la nature, lorsqu'elle est secondée par l'art, dont la perfection consiste moins à opérer, qu'à sçavoir éviter les opérations. Cette observation nous a été communiquée par M. Le Febvre, Médecin à Réthel.

De Paris, le 8 Août.

Un jeune homme attaqué de mal de gorge violent a été faigné quatre fois sans être soulagé. Inutilement on a tenté contre cette inflammation opiniâtre tous les remèdes usités en pareils cas; le quatrieme jour de la maladie la dificulté d'avaler augmentoit, le pouls étoit foible, intermittent, & le malade couroit le plus grand danger. Nous fimes appliquer un large emplâtre véficatoire à la nuque. A peine ce topique eut produit son effet, qu'il se fit sur la poitrine & sur les bras, une éruption miliaire des plus fortes. Dès l'instant le mal de gorge cessa, & le malade purgé ensuite, pendant trois jours consécutifs, avec l'eau de tamarins & un grain de tartre émetique, a parfaitement recouvré sa santé.

Un artisan qui ne buvoit que de l'eau dans la semaine, ayant voulu se régaler le Dimanche d'une bouteille de vin, a été attaqué deux jours après d'une constipation opiniâtre, bientôt suivie de douleurs de colique entierement semblable à celle des peintres. Le marchand qui a fourni ce vin est honnête, & assure ne l'avoir jamais adouci avec aucune préparation de plomb. On pourroit chercher la cause de cet accident dans la plaque de plomb sur laquelle les marchands de vin reposent la cruche d'où ils tirent cette boisson, pour la vendre en détail; & dans une autre plaque de pareil métal qui couvre la table de leur comptoir. Le vin qu'on vend ainsi aux pauvres gens, est ordinairement verd. Il en reste toujours quelques gouttes sur la plaque, souvent enfoncée & presque toujours inégale dans sa surface. L'acidité des gouttes de vin qui y séjournent augmentée par le séjour, attaque le plomb & le ronge. On a coutume de recevoir dans un vase de terre le vin surabondant qui a découlé de la mesure pendant la journée, & on le mêle avec d'autre vin pour le vendre. Jusques-là les parties saturnines beaucoup alongées peuvent ne pas nuire. Mais si le vin qu'on a ainsi recuilli dans le plat, suffit pour remplir la mesure demandée, on la donne au malheureux ouvrier qui la demande; pour lors les molécules de plomb concentrées dans un petit volume, causent nécessairement la colique.

Livres Nouveaux.

Éloge Historique de la Faculté de Médecine de Paris, &c. prononcé aux Ecoles de Médecine, le 16 Octobre 1772 ; vol. *in-4°.* à Paris, chez Butard, rue S. Jacques. Quoique cet Ouvrage paroisse étranger au plan de notre Gazette, dont la Médecine-Pratique est l'unique objet, nous avons cru pourtant devoir l'annoncer, afin d'applaudir aux recherches intéressantes d'un de nos Confreres justement estimé, & d'en extraire l'éloge du Célebre M. de Vernage Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, que sa compagnie & les citoyens de cette Capitale ne cesseront de regretter.

Michel-Louis Vernage, fils de François Vernage ancien Doyen, né à Paris le 5 Mai 1697, y est mort le 11 Avril 1773, dans la 76 année de son âge. Un esprit solide & une excellente judiciaire, joints à l'étude, lui donnerent des succès brillans dans les premieres occasions qu'il eut de pratiquer. Bientôt connu à la ville & à la Cour, il parvint rapidement à la premiere réputation & fut toujours consulté depuis, lorsque les têtes les plus cheres à la nation coururent quelque danger. On a de lui des thèses & des dissertations sur la fièvre maligne, la petite vérole & l'inoculation dont il étoit partisan. Pendant le peu de jours qu'a duré sa derniere maladie, il en a prévu & prédit le danger. La science du pronostic, ajoute le sçavant Auteur de cet éloge, toujours utile & nécessaire au Médecin, est quelquefois terrible pour lui-même.

Medecine Etrangere.

Un Aumônier de la Compagnie des Indes Suédoise, dans l'Histoire de son voyage nouvellement publiée par M. Linné, raconte qu'outre les maladies de la peau, très-communes à Surate, les Européens y sont souvent attaqués de la fièvre Que les Médecins Indiens regardent les saignées & les tamarins comme nuisibles dans les fièvres chaudes ; & que peu d'Etrangers échappent à l'Erésypele qui s'annonce toujours dans ce pays, par des taches rouges semblables à celles de la rougeole, qui s'élevent en pustules, & disparoissent en emportant la peau quelles recouvrent.

Les frictions sont encore fort usitées à Surate. Pour peu qu'un habitant de cette Ville soit à son aise, il se fait frotter chaque soir tout le corps par ses Domestiques. (en rapportant cet article de Médecine étrangere, nous prévenons que nous continuerons d'en rendre compte dans ces feuilles, afin de pouvoir tirer avantage de sa comparaison avec la nôtre.)

L'Erésypele dont il est fait mention, a quelque rapport avec les symptômes de la petite vérole L'éloignement des Médecins Indiens pour les remedes rafraichissans dans les fièvres chaudes, paroît tenir au préjugé. Il faut pourtant convenir que si la nourriture des climats chauds est souvent échauffante, comme l'observation l'a prouvé, il pourroit se faire aussi que les maladies dans ce pays, exigeassent quelquefois d'être traitées de même. Une pratique qui réussit dans tous les climats, & qui est parfaitement d'accord avec la bonne physique, c'est de se faire souvent frotter la peau. Les maladies dartreuses & celles des nerfs, ne seroient pas si communes dans Paris, si l'on recouroit chaque jour aux frictions.

Medecine des Animaux.

On lit dans un recueil academique nouvellement publié en Allemagne, un moyen simple de guérir les bêtes à corne trop enflées, pour avoir mangé beaucoup de tresse On introduit dans leur flanc du côté gauche entre les côtes & les hanches, une canulle pointue, percée dans sa longueur de plusieurs trous ; l'air s'échappe par ces trous ; & très-souvent l'animal recouvre sa santé.

Suite du prix courant, à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Sel Ammoniac.	2 l.	rafiné, 2 l.	1 s. la livre.
Gemme.		5	
De Saturne.	1	2	
De Tartre.		2	
D'Angleterre.		5	
Sené.	1	10	
Sassafras.		5	
Sanguine.		6	
Blanc de baleine.	2	2	
Souffre vif.			
Souffre en canon.		2	
Saffran.	1		
Sebeste.	1	4	
Sthoecas arabique.		12	
Staphis aigre.	1		
Sucres Moscoüades.	42		le quintal.
Tamarins	1	8	
Térébentine fine.		18	
De Chio	2	15	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

SUPPLÉMENT

AU N°. 7. DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

De Toulon le 11 Juillet.

ON a repris dans les Ecoles Royales de Chirurgie de la Marine, les leçons établies par la Déclaration du Roi du 3 Février 1754, enregiſtrées le 15 Mars 1755, pour encourager les Sujets de cette Ville & de la Province, qui ſe deſtinent à l'étude de la Chirurgie, leſquels, par une autre Déclaration du 12 Avril 1772, ſeront diſpenſés de faire l'apprentiſſage accoutumé. Les matricules & les certificats des Profeſſeurs des Ecoles, ſuffiront pour être reçus Maîtres. L'ouverture de ces leçons fut faite le 8 Mai dernier, en préſence de MM. les Maire, Echevins & Lieutenans du Roi, au Gouvernement de la Place. M. Verguin, Chirurgien-Major de la Marine & des Armées Navales au Port de Toulon, Profeſſeur & Démonſtrateur royal, &c. prononça un diſcours ſur l'étendue des connoiſſances que le vrai Chirurgien doit avoir.

SUITE DES LIVRES NOUVEAUX.

PAYS ÉTRANGERS.

Obſervations choiſies de médecine pratique. Par John Briſbane: 1 vol. in-8°. en Anglois, à Londres, chez Cadell.

Eſſai ſur la nature & les cauſes de la goutte, avec des réflexions ſur ſa guériſon. Par Marmaduxe Berdoc: 1 vol. in-8°. en Anglois, à Londres chez Loondez.

Hortus romanus, juxta ſyſtema Tournefortianum. Cura & ſtudio Georgii Bonelli, Publico medicinæ Profeſſore. Cum 100. Tabulis in ære inciſis, & Coloribus depictis, a Liberato Sabbati, Chirurgiæ Profeſſore, & horti Cuſtode: in Roma 1772, in-fol. Carta maxima. On trouve cet ouvrage chez Pankouke, Libraire, à l'Hôtel de Thou, rue des Poirevins.

Antonii Gouan, M. Profeſſ. illuſtrationes & obſervationes Botanicæ, ad ſpecierum hiſtoriam facientes, ſue rariorum plantarum indigenarum, pyrenaicarum, exoticarum, adumbrationes, ſynonimorum reformationes, deſcriptionum caſtigationes, varietatum ad ſpecies genuinas redactarum determinationes. Cum iconibus ex naturæ typo, & magnitudine naturali, ab auctore delineatis. A Zurich, chez Orell-Geſne Fuessin & Compagnie: 1 vol. in-fol Prix, 15 ſols, avec 28 planches. Et à Montpellier, chez la veuve Gontier & Faure, à la Loge.

FRANCE.

Eſſai ſur l'équitation ou principes raiſonnés ſur l'art de monter & de dreſſer les chevaux. Par M. Mottin de la Balme, Capitaine de Cavalerie, & Officier-Major de la Gendarmerie de France. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez Jombert, fils aîné, rue Dauphine, & chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Eloge hiſtorique de M. Bagard, Ecuyer, Conſeiller de l'Ordre du Roi, premier Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, &c.

Lu à la ſéance publique de l'Académie de Lorraine, le 8 Mai 1772, par M. Jadelot, membre de l'Academie, & Profeſſeur de la Faculté de Medecine de Nancy, avec des notes ſur quelques objets relatifs à cet éloge. Broch. in-8°. de 31 pages, à Nancy, chez les freres Leſeure, Libraires, rue S. Dizier.

Quelques détails extraits des notes ajoutées à cet Ouvrage par ſon ſavant Auteur, feront à la fois l'éloge de M. Bagard, de ſon panégyriſte & de tous ceux qui profeſſent l'art de guérir dans la Lorraine.

Il n'y a pas de ville en France où les Médecins cherchent plus à contribuer au bien public qu'à Nancy. Le College de Médecine donne tous les ſamedis des conſultations gratuites pour tous les pauvres qui ſe préſentent. Un Chirurgien joint ſes lumieres à celles des Médecins & par une générofité ſans exemple, les Apothicaires de la ville fourniſſent gratuitement ce jour là les remèdes que les Conſultans ordonnent. Une des vues principales de l'établiſſement du College de Médecine, eſt la connoiſſance des maladies épidémiques qui affligent trop ſouvent cette Province.

Nous avons très-peu d'ouvrages ſur les maladies épidémiques de la Lorraine. La peſte affligeoit ce pays à la fin du ſeizieme ſiécle, on en trouve deux traités imprimés, l'un à Verdun en 1584. & un autre à Metz par M.

de St. Aubin en 1598. Le célèbre Charles Lepois, premier Doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson, publia en 1618 un favant traité fur toutes les efpèces d'hydropifies. Sa théorie eft celle du tems, mais fa pratique eft fage & fondée fur l'obfervation & fur une bonne connoiffance des anciens. L'hydropifie eft une maladie très-commune en Lorraine, fur-tout dans les terreins humides. Il feroit à fouhaiter que l'on cherchât à réunir des obfervations fur les remedes qui ont le mieux réuffi en défignant avec exactitude toutes les circonftances ; car ceux qui ont vu cette maladie, favent que fa guérifon ne peut pas être foumife à une méthode générale. Charles Lepois publia auffi en 1623, un difcours fur la nature & la curation de différentes maladies populaires, accompagnées de flux & diffenteries. Il paroit par la defcription qu'il en donne, que c'étoit une fièvre bilieufe avec naufées, vomiffemens, douleur au foie difficulté de refpirer, jauniffe, &c. Ces fymptomes étoient fuivis ou accompagnés de déjections bilieufes, quelquefois fanguinolentes. Ces maladies, felon l'auteur, font communes dans les années chaudes & féches ; elles régnent en automne, quand les humeurs exaltées par la chaleur font repercutées vers les inteftins. Il ne croit point que l'ufage des fruits en foit la caufe. Il ajoute même que ces fruits mûrs conviennent dans les maladies bilieufes. Cette théorie n'eft pas mieux développée par bien des Auteurs modernes. Dans le même tems on agita dans les écoles de Pont-à-Mouffon la queftion, fi les feux allumés dans les rues pouvoient éloigner la pefte, & on répondit affirmativement. Saint Hilier, Médecin de Verdun, imprima en 1623, des confeils curatifs contre une fièvre maligne peftilentielle, qui affligeoit plufieurs cantons de la Lorraine. C. Barot, Profeffeur de Médecine, publia encore un ouvrage fur la pefte en 1627. Il en parut plufieurs fur ce fujet dans le même tems. Enfuite on ne trouve plus de recherches fur les maladies épidémiques de la Province, pendant près d'un fiècle, quoiqu'elle en ait été affligée plufieurs fois. Ch. Pacquotte, Doyen de la Faculté, publia au commencement de ce fiecle, une differtation fur une maladie épidémique qui régnoit dans quelques villages du pays Meffin. M. Granclas, qui avoit fuccédé à Ch. Pacquotte, compofa en 1728 une differtation favante fur la température & fur le climat de la Lorraine, & de fes principales villes. M. Marquet, célebre Praticien de Nancy, publia en 1750, peu avant fa mort, un recueil d'obfervations, dans lequel il a rapporté le traitement de plufieurs épidémies qui ont régné à Nancy & dans les villages voifins, pendant le cours de fa longue pratique. Mais fes obfervations font peu détaillées, il femble qu'il a penfé plutôt à faire la lifte des guérifons qu'il a opérées, que l'hiftoire des maladies qu'il a vues. M. Mefny, Médecin du grand Duc de Tofcane & Directeur des hopitaux de Florence, donna à l'Académie de Nancy en 1758, une differtation fur la caufe des maladies épidémiques qui régnent en Lorraine ; mais ce Phyficien, éloigné de fon pays depuis long-tems ne pouvoit expofer que des généralités qui ne fuffifent pas. On propofa au concours de 1763, pour une chaire de Médecine vacante cette queftion : *An morborum epidemicorum vere & autumno regnantium, fit caufa peculiaris in Lotharingiâ ?* M. Tallier répondit qu'il n'y avoit aucune caufe particuliere des maladies épidémiques, & prouva par la phyfique & par le témoignage des Médecins, que le climat de la Lorraine eft fort fain. Enfin, M. Didelot, Chirurgien éclairé, a publié une lettre adreffée au College Royal de Médecine, fur une maladie bilieufe épidémique qui a régné à Bruyeres & dans les villages voifins en 1771.

M. Bagard obferva en 1752 la conformation finguliére d'un uterus double, phénomene intéreffant pour expliquer la fuperfétation dont il ajoute avoir été témoin. Après une maladie fort courte & qu'on avoit traitée fans fuccès, il trouva un épanchement de fang dans le péricarde d'une femme. Il obferva un étranglement de l'inteftin rectum, occafionné par un peffaire. Il découvrit la caufe de la mort d'une femme dans une tumeur carcinomateufe, fituée au cou de l'œfophage, occafionnée par un os avalé & retenu dans ce canal. Il fit connoître en 1754, le caractère d'une maladie inflammatoire qu'il obferva à l'hôpital militaire, laquelle affectoit particulierement le cœur, de maniere que la furface de cet organe, quelquefois celle du poumon & celle du foie, étoient couvertes d'une fubftance couenneufe ou purulente épaiffie. Il obferva que cette maladie avoit beaucoup d'analogie avec une fièvre qui avoit été épidémique en 1740. Dans une femme morte d'hydropifie de poitrine, les eaux épanchées dans cette cavité confervoient de la chaleur, plus de dix-neuf heures après la mort. Ce phénomene a été obfervé par plufieurs Praticiens, particulierement par Hoffman & Morgagni. Ce dernier rapporte plufieurs exemples de cadavres qui ont confervé la chaleur trente heures après la mort & au-delà.

Enfin on trouve dans les manufcrits de M. Bagard, une analyfe des eaux de Contrexeville, différente de celle que ce Medecin avoit publiée M. Jadelot, de qui nous avons emprunté ces détails, a cru devoir la publier.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter; & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 19 Août 1773.

De Londres le 8 Août.

IL a paru depuis peu un ouvrage dans lequel on révoque en doute les propriétés de l'air fixe. M. Alexandre qui en est l'Auteur ayant répété une partie des expériences par lesquelles on étoit parvenu à cette découverte, prétend qu'un corps peut laisser échapper l'air fixe sans se corrompre, & contracter un très - grand degré de putridité sans perdre ce même air, ou du moins sans que cette déperdition soit considérable. L'air fixe déraché d'un corps sain, & réuni à une substance putride, ne rétablit pas non plus la fraicheur de cette derniere. S'il faut respecter l'expérience, il est permis aussi de l'interpréter. Souvent la différence des résultats dépend de quelque omission dans les procédés: nous aimons d'autant plus à le croire, qu'il est difficile d'admettre que les Physiciens célèbres qui ont écrit successivement sur l'air fixe, se soient trompés; d'ailleurs M. Alexandre est seul de son côté, contre plusieurs observateurs. Il est à désirer que la découverte des propriétés de l'air fixe qui paroît si avantageuse à la Médecine, se confirme par de nouveaux essais.

Une suite d'expériences heureuses, nouvellement publiées sur l'électricité médicale, semble inviter les Médecins & les Chirurgiens à recourir à ce secours si souvent employé sans succès. L'action & la nature de la matière électrique sont encore cachées, & nous n'avons que de légères apperçues sur ses propriétés. Des essais infructueux & des cures suspectes, pronées par des observateurs peu exacts, ne doivent pas rebuter ceux qui voudroient tenter de nouveaux essais. La Médecine n'est pas le fruit de l'imagination: elle est fondée sur l'expérience, & ce n'est qu'à la patience & au tems qu'on doit les découvertes les plus précieuses.

De Nantes le 10 Août.

Le traitement populaire établi dans Paris, contre les maladies véneriennes, sera administré dans les villes principales de la Bretagne. M. Dupleix de Baqueucourt, Intendant de cette Province, en a confié la direction dans cette ville à MM. Bisson, & Gauthier, habiles Chirurgiens, qui se sont offerts pour seconder ses vues bienfaisantes & patriotiques.

Ce traitement ne doit point être confondu avec les essais de la charlatanerie si fort multipliés de nos jours, dans lesquels l'Entrepreneur quel qu'il soit, se réservant avec adresse la composition de ses remedes, & cherchant à éblouir par des succès exagerés, profite du moment de l'illusion pour faire fortune, par le prompt & rapide débit d'une drogue très-coureuse, dont le moindre inconvénient est souvent de n'être que palliative. Les remedes administrés dans le traitement dont il s'agit, consistent dans la réunion de la méthode des frictions, accréditée par le tems, & de la méthode interne, publiée par M. Vanswieten, dans la derniere guerre. La modification des remedes intérieurs & extérieurs par lesquels le mal vénerien est combattu, forme ce qu'on appelle aujourd'hui le *traitement mixte*, mis à la portée de tout le monde par l'ouvrage annoncé dans la derniere gazette. La maniere de préparer les remedes antivénériens, celle de les administrer, & leur juste prix, sont détaillés dans cet ouvrage. On ne doit pas le confondre avec ces imprimés éphemeres, remplis de guérisons suspectes, après lesquelles on cherche inutilement le moyen qui les a operées. L'efficacité de la méthode mixte ne sçauroit non plus être revoquée en doute: le traitement populaire est public; il se fait depuis plusieurs années sous les yeux d'un Magistrat éclairé; plusieurs personnes de l'art en ont été témoins, & la Faculté de Médecine consultée sur ce sujet, l'a approuvé de la maniere la plus solemnelle. En traitant gratuitement le peuple, & ne lui faisant payer que les frais très-modiques des remedes, il sera possible de guérir annuellement au moins cinq cens malades dans chaque généralité; & comme il y a trente-trois généralités, on rendra la santé chaque année à 16500 infor-

tunés, qui sans cela eussent péri, après avoir communiqué la contagion au moins au même nombre de personnes. De cette maniere les malades diminueront en proportion de l'augmentation des remedes, tandis qu'ils se multiplioient auparavant faute de secours.

De Metz le 12 Août.

Un Chirurgien de cette ville, appellé dernierement dans un village voisin, pour accoucher une femme, la trouva dans les mains de quatre autres femmes, qui travailloient inutilement depuis plusieurs jours pour la délivrer. Ces ignorantes l'avoient meurtrie au point qu'elle en avoit les cuisses & les parties génitales noires & gangrénées. Il s'agissoit de retourner l'enfant qui se présentoit mal. Cette opération fut faite à l'instant par l'homme de l'art; mais il n'étoit plus tems: la malheureuse accoucha d'un enfant mort, & mourut elle-même bientôt après. . . . . Toujours de nouveaux malheurs causés par l'impéritie! Que de reconnoissance ne doit-on pas à MM. les Intendans de province, d'avoir appellé au secours des campagnes, une sage-femme entendue pour éclairer celles qui y sont établies. M. de Calonne, Intendant de Metz, a chargé de cette instruction, le Sr. Bousquet pere, Chirurgien de cette ville. Sans diminuer la reconnoissance dûe à la dispensatrice des leçons sur l'accouchement dans les autres provinces, nous croyons en effet que l'enseignement ne devroit jamais être confié qu'aux Médecins & aux Chirurgiens, plus à portée par leur état, d'acquérir l'étendue des connoissances nécessaires pour former des Eleves.

De Paris le 15 Août.

Les accidens causés par le plomb & par ses préparations sont trop communs, pour ne pas revenir contre l'usage interne qu'on peut en faire. Le témoignage des Médecins & l'expérience ont appris que le plomb, la litharge, la céruse, & toutes les autres préparations de ce métal, donnoient la colique des peintres, la paralysie & les autres accidens qui en sont la suite. La plupart des œnologistes conseillent d'adoucir les vins verds avec la litharge, & le conseil est dangereux. Il n'est presque pas de Pharmacopée un peu ancienne, dans laquelle on ne prescrive des potions avec le sel de Saturne, l'erreur n'en est pas moins funeste. On trouve les mêmes conseils dans plusieurs Ouvrages de Médecine. On a même vu de nos jours un Auteur d'ailleurs célèbre, vanter l'usage interne d'une eau *végéto-minerale* qui a pour base une préparation de plomb, & qui très-certainement donne la colique des peintres, comme nous l'avons plusieurs fois observé. Les jeunes Médecins, les Chirurgiens, les Curés, les Seigneurs, & tous ceux qui par état ou dans l'absence des gens de l'art, traitent des malades, doivent y apporter la plus grande attention.

Autre avis sur la santé. Les Limonadiers, qui font une grande consommation de limonade, la préparent souvent avec la rapure d'écorce de citron, quelques gouttes de son essence, du sucre & de l'esprit de souffre ou de l'huile de vitriol. Ce mélange délayé dans l'eau, dans de justes proportions, donne effectivement une boisson agréable, qui ne le cède en rien pour le goût, à la limonade ordinaire; mais qui peut ne pas convenir aux poitrines foibles & aux personnes attaquées des nerfs. Dans la grande consommation qui s'en fait, on n'est pas toujours assés attentif à garder les proportions nécessaires; l'acide domine quelquefois au point d'emporter la bouche. Nous avons la preuve de ce que nous avançons. Les gens qui ne connoissent pas cette falsification, attribuent au citron cette forte acidité, tandis qu'elle est vitriolique. A la vérité ce procédé bien suivi, ne peut nuire qu'aux personnes délicates; mais outre qu'il n'est pas permis de tromper le public, c'est que l'erreur sur la quantité de l'acide n'est pas non plus indifférente. Nous conseillons à ceux qui prennent de la limonade dans les grands caffés, de ne jamais négliger de l'affoiblir avec l'eau pure. Il n'y a plus d'erreur à craindre alors, on paye seulement un peu cher ce qui coute à très-peu de chose.

On se plaint souvent du traitement de l'apoplexie, qui presque toujours est infructueux. Il est des cas où les meilleurs remèdes deviennent insuffisans, parce que l'age du malade & son dépérissement ne permettent plus de rien attendre. Mais lorsque l'apoplexie attaque une personne saine & qui n'est point agée que faut-il faire? les avis ont été longtems partagés, d'un côté on a prescrit la saignée parce qu'effectivement, le visage du malade annonce l'engorgement des vaisseaux sanguins de toute la tête. De l'autre, lorsque le malade a été attaqué après un grand repas, on laisse la saignée & on a recours tout de suite à l'émétique. Un Médecin éclairé proposa il y a quelques années un moyen qui réunit les deux methodes, mais qui malheureusement n'est pas connu. Il conseilloit de donner tout de suite l'émétique au malade; & pour prévenir l'engorgement & la rupture des vaisseaux du cerveau, que les efforts du vomissement pourroient occasionner, il vouloit qu'on ouvrit la veine au moment où le remede commenceroit à produire son effet.

On a désiré que nous joignissions la maniere

de connoître la vraye rhubarbe, à ce que nous avons déja publié sur son usage: & nous le faisons avec d'autant plus d'empressement, que les habitans de la campagne sont en effet tous les jours trompés, en achetant cette racine des Droguistes ambulans qui la leur vendent.

La tolérance de ces Droguistes est un abus d'où naissent biens des maux; ils vendent presque toujours de vieilles drogues, auxquelles souvent ils en substituent d'autres qui leur ressemblent par la forme, mais qui different essentiellement par la qualité. Voici le moyen de distinguer la vraie rhubarbe des autres racines avec lesquelles on pourroit la confondre.

La bonne rhubarbe est seche, friable, épaisse & compacte; elle ressemble assez, par sa figure à la corne du pied de cheval, du moins en partie. Sa couleur est jaune, tirant sur le rouge; elle est marquée d'un nombre presqu'infini de lignes circulaires. La rhubarbe est très-sujette à la piqure des vers. Le tems la rend plus légere, plus seche, & sa couleur devient plus foncée. Sa saveur est amere, glutineuse & un peu astringente. L'eau dans laquelle on la laisse infuser, prend la couleur de saffran. Toutes les autres racines qu'on lui substitue sont plus fibreuses, moins cassantes, & leur cassure jaunit moins quand on la mouille avec la langue, ou qu'on la trempe dans l'eau. D'ailleurs ces racines ne sont point si amères que la rhubarbe, & causent plus d'astriction sur la langue. Il faut casser la rhubarbe avant de l'acheter, afin de s'assurer si elle n'est pas piquée des vers; car ceux qui la vendent ont soin d'en déguiser la carie extérieure, en la roulant dans une poudre jaune. Nous avons donné le prix de la rhubarbe dans les précédentes Gazettes

Remede contre le panaris, ou mal d'aventure.

Prenez un œuf, coupez en deux sa coquille, & séparez le jaune du blanc. Gardez le jaune dans cette même coquille, saupoudrez-le avec une demie pincée de sel commun, & après l'avoir bien battu avec une cullier à caffé, étendez-le sur un plumaceau, pour l'appliquer tout de suite sur la tumeur, ayant soin de l'y fixer avec un fil bien serré. On garde le topique vingt-quatre heures, au bout desquelles il s'est formé à l'extrémité du doigt près de l'ongle, une vessie remplie de sérosité, dont l'expression amene la guérison du panaris.

Livres Nouveaux.

Histoire naturelle du Thé, avec des observations sur ses qualités médicales, & les effets qui résultent de son usage. Par Jean Coakley, M. D. F. S. A. &c. *in-12°.* A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine, 1773.

Depuis que l'usage du thé est devenu presque général en Europe, cette boisson a eu des partisans & des adversaires nombreux. L'Auteur de cet ouvrage, exposant sans déguisement ses bons & ses mauvais effets, a mis le lecteur en état de prononcer sur les avantages & sur les inconvéniens qui en sont la suite. Il résulte de ses recherches que ces avantages sont minces, & que les inconvéniens sont grands. Le thé sert il est vrai, à corriger l'eau corrompue & mal saine; cette boisson convient encore quelquefois aux personnes épuisées par le travail, & par une marche forcée. Mais son efficacité dans ce cas, n'égale pas celle des restaurans, & des antiputrides connus. Ainsi l'utilité de ce foible secours aisément remplacé par d'autres moyens, ne sçauroit balancer les accidens qu'il cause.

On obtient par la distillation du thé, une eau odorante, dont l'effet est d'assoupir, & de causer la paralysie. Deux grenouilles dans le ventre desquelles cette eau fut injectée, en devinrent paralytiques en très-peu de tems; l'une des deux mourut au bout d'une heure. Les tiraillemens d'estomach, le tremblement des membres, la stupeur, la paralysie, sont encore autant d'effets produits par le thé. M. Coakley en cite plusieurs exemples capables, sinon de faire renoncer entiérement à son usage, du moins de le rendre moins fréquent, & de laisser voir sans regret contre le vœu de quelques Botanophyles, l'arbrisseau qui porte cette feuille, ne croître que dans des Pays éloignés.

Medecine Etrangere.

La maladie vermineuse connue sous le nom de Dragoneau, (*vena medinensis*,) de laquelle M. Bruce, célébre voyageur Anglois, a été attaqué à Marseille, & qu'il avoit contractée en traversant les déserts arides & stériles de l'Arabie, a fixé l'attention des physiciens & des gens de l'art. Cette maladie singuliere se déclare par une fiévre de quelques jours, après laquelle il survient une rougeur un peu élevée à une partie quelconque du corps; au bout de deux jours, cette rougeur forme une pustulle de la grosseur d'un pois, molle, transparente & pleine d'eau, assez souvent de couleur noirâtre. Le lendemain de son ouverture, on apperçoit au centre, la tête d'un ver blanc, pâle rond & long, ressemblant à-peu-près pour la grosseur, à une grosse corde à violon. Ce ver, qui s'agite & fait des efforts pour se dégager, ne sort pourtant qu'au dixieme jour. Quoiqu'on puisse le rencontrer dans toutes les parties du corps, il est plus souvent placé dans le

pli des muscles. L'extraction en est facile dans tous les endroits, excepté aux pieds où elle est longue, & très-douloureuse. Le dragoneau est ordinairement solitaire, mais on en trouve quelquefois deux dans un même sujet. Souvent il reste caché dans le corps pendant une année, sans causer d'autre mal, qu'un leger sentiment de douleur dans la partie qu'il affecte.

Cette maladie qui vient dans les climats chauds, & à laquelle les Arabes sont fort sujets, est attribuée par les naturels du pays, à l'eau mal saine qu'on est obligé d'y boire. On la traite en appliquant sur la tumeur, un topique émollient. Une fois qu'elle a abouti, on fait la ligature du ver, qu'on fixe, afin que cet insecte ne puisse pas se retirer. Deux fois par jour on panse la playe, & chaque fois on tire le ver au dehors, mais doucement, pour ne pas causer de trop grandes douleurs, & de peur de le couper, ce qui forceroit à recommencer l'opération. Le dragoneau une fois arraché, l'ulcere se cicatrise sans peine. On se contente souvent de le laver avec de l'eau froide. On avoit tiré trop fort le dragoneau dans la maladie de M. Bruce, le ver a été coupé, & cet accident a fait craindre quelque tems pour les jours du malade, qui s'est parfaitement retabli depuis.

Une maladie à-peu-près semblable a été observée il y a quelques mois aux environs de la Rochelle. Une fille de campagne eut les bras, la poitrine & le visage couverts de boutons, d'abord rouges, puis suppurans, qui tous aboutirent & de chacun desquels il sortit un ver très-petit semblable à ceux qui viennent dans le fromage. Cette maladie n'a pas eu de suites; & la malade a guéri par l'usage seul des remedes rafraichissans, pris intérieurement, & administrés en topique.

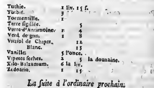
Medecine des Animaux.

Dans le mois d'Avril dernier le troupeau du nommé Jean-Marie Pigeon, fermier de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé aux Granges de Pallaiseau, Généralité de Paris, fut atteint d'une maladie épizootique. On demanda des secours à l'Ecole Royale Vétérinaire; le Sieur Répiton l'un des élèves des Écoles établies à Lyon & à Paris, fut envoyé sur les lieux. La destruction du troupeau entier composé de trois cent dix-huit Bêtes à laine, étoit prochaine. Douze moutons étoient déja morts. Le sieur Repiton entreprit de traiter le reste; deux sont péris entre ses mains il en a guéri deux cens soixante & quatorze & préservé trente. M. des Hayes, Curé de cette Paroisse, M. Bidaut, Procureur Fiscal & Régisseur pour le Prince, le nommé de la Marre Syndic & le nommé Pigeon lui-même ont attesté ces faits, dans un certificat que cet élève déja connu dans l'Isle de Corse par les services qu'il y a rendus, a rapporté à M. le Directeur général desdites Ecoles.

L'ignorance des moyens de remédier aux maladies des bestiaux, est profonde dans les campagnes. L'épidémie dont il s'agit étoit le claveau, dont le traitement n'a rien d'extraordinaire; mais il falloit un homme instruit pour l'administrer, & l'Ecole Royale Vétérinaire l'a fourni.

La maladie épizootique qui regna il y a quelques années dans la campagne de Lille en Flandres, s'y est manifestée de nouveau. Les Officiers municipaux de cette ville ont enjoint aux propriétaires des bestiaux, de déclarer le nombre de bêtes malades, d'avoir soin de les séparer des saines, & de ne les exposer dans les matchés, qu'après que leur santé aura été également constatée. Des visites fréquentes doivent assurer l'exécution de cette ordonnance qu'on auroit été dispensé de rendre, si l'on étoit plus attentif à la maniere de construire les étables, de les entretenir & de faire paître les troupeaux.

Suite du prix courant, à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.



Tuthie.	1 liv.	15 f.	
Turbit.	3		
Tormentille.	1		
Terre sigillée.		5	
Verre d'Antimoine.	1	4	
Verd de gris.	1	8	
Vitriol de Chipre.		12	
Blanc.		13	
Vanille.	5 l'once.		
Viperes seches.	2	5	la douzaine.
Xilo-Balzamum.	6 la liv.		
Zedoaria.	1	15	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1775.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 26 Août 1773.

De Londres le 9 Août.

ON trouve dans des observations nouvellement publiées par un célebre Chirurgien de cette Ville, un fait intéressant qui mérite d'être connu. Jean King, âgé de 35 ans, tomba d'un échaffaud le 8 Mai 1771, & fut porté à l'Hôpital S. George, sans connoissance, ayant deux grandes playes à la tête, & le dos meurtri. On le saigna d'abord, ensuite on lui donna une prise de la poudre sudorifique de Dowar. Le lendemain la connoissance étoit revenue, mais le malade se plaignoit de vertiges & de mal de tête. On lui fit avaler toutes les quatre heures, dix gouttes d'une teinture anodine antimoniale; le soir il prit un lavement & une autre prise de la même poudre sudorifique. Le 10, le vertige avoit cessé; la douleur de tête étoit beaucoup moins vive, & l'esprit entierement libre: on continua la teinture & les lavemens. Le 11, les douleurs cesserent, & la guérison paroissoit prochaine. Les choses demeurerent dans cet état jusqu'au seiziéme jour, auquel le malade se plaignit de nouveau de vertiges, & de douleurs à l'estomach. On eut recours à la saignée & à la purgation. Le 19, le vertige étoit entierement dissipé; mais le 21, le mal de tête l'avoit repris: on revint à la poudre sudorifique. Le 26, tous les accidens étoient disparus, & le 12 Juin le malade fut parfaitement retabli. Ainsi donc les sudorifiques & les calmans peuvent être employés avec succès contre les coups de tête & les commotions du cerveau. On a dû voir dans une de nos Gazettes, un malade plus maltraité d'un pareil coup, guérir par le secours seul de la nature. Ces faits extraordinaires réveilleront sans doute l'attention des gens de l'art, pour perfectionner le traitement de ces sortes d'accidens par eux mêmes très-graves, & qui peuvent le devenir davantage par la complication, ou l'irrégularité du traitement.

Extrait d'une lettre écrite d'Aramon en bas Languedoc le 13 Août 1773, par M. de la Brousse, Médecin & Maire de cette Ville.

» Je vous assure, M. que j'ai donné le sublimé corrosif dans de vieux rhumatismes » des sciatiques, des douleurs anciennes sans » inflammation, & des rhumatismes gourteux. » Ces maladies n'y ont jamais résisté. J'ai re» marqué même, que j'étois plus assuré de » leur guérison quand les rhumatismes étoient » compliqués avec des enflures. Les malades » voyoient à vue d'œil leurs douleurs diminuer » après quelque jours d'usage du sublimé. Je » suis fâché de n'avoir pas connu plutôt ce » remède; bien des malheureux qui ont suc» combé à des enflures considérables, & qui » éprouvoient des douleurs vives, auroient » été guéris par son secours. J'ai vu une infi» nité de gens aller toutes les années aux » eaux minérales sans aucun succès, dépen» ser beaucoup d'argent, essuyer beaucoup » de fatigues, de peines, de sueurs sans aucun » avantage, malgré la persévérance à ces » mêmes eaux, ordonnées souvent sans intelli» genee, & dans la vue de se débarrasser des » malades. Je crois même que l'usage mo» deré du sublimé réussiroit dans les hydro» pisies; peut-être aussi dans les hemiplégies.

La quantité à laquelle l'Auteur de cette lettre a donné le sublimé corrosif, est beaucoup au-dessus de celle qu'on a coutume de prescrire. Jamais on ne doit se servir du mercure sublimé sans le conseil des personnes de l'art, surtout à cette dose. Nous n'avons rapporté cette observation, que pour dissiper enfin les apréhensions que l'ignorance ou l'envie font naître contre ce secours, dangereux dans des mains inexercées, mais très-utile dans bien des maladies, toutes les fois qu'il sera prudemment administré.

De Ville-Dieu-les-Poëles-, le 13 Août.

Un Médecin qui a passé par cette ville, mande que les chaudroniers qui la composent en partie, n'y sont point sujets aux maux attribués au cuivre, comme on l'a vu dans une thèse autrefois soutenue aux Écoles de Médecine de Paris. On n'observe chez eux ni colique, ni tremblement des membres, ni paralysie. Ces ouvriers n'y paroissent pas plus tristes qu'ailleurs; ils se portent bien, & vivent longtems, malgré la fumée épaisse qu'ils y respirent; seulement

leur sourcils prennent la couleur du cuivre, & les excrémens qu'ils rendent sont verdâtres Ces faits attestés autrefois par un autre Médecin, par des notables de Ville-Dieu-les-Poëles & confirmés aujourd'hui, prouvent que le cuivre ne donne point la colique des peintres, comme plusieurs écrivains l'ont prétendu. Il en résulte encore que ce minéral n'est nuisible, que dès qu'il est reçu dans les premieres voies sous forme saline. Ce n'est qu'en le prenant ainsi à haute dose, & quand l'estomac est à jeun, qu'il peut produire des effets pernicieux. L'usage des vaisseaux de cuivre ne doit donc pas être regardé comme dangereux. Quelques accidens arrivés par une extrême négligence, & presque toujours exagérés, ne suffisent pas pour faire bannir des cuisines un demi métal précieux par sa commodité. Nous convenons que les alimens apprêtés dans des casseroles ou des marmites mal étamées pourroient empoisonner, si ces vaisseaux n'avoient pas servi depuis long-tems, qu'on les eut mal essuyés ou qu'ils eussent été placés dans un endroit humide. Mais sans le concours de toutes ces causes qu'il est aisé d'éviter on ne court jamais aucun risque. Si par hazard il se formoit quelqu'atome de verd de gris dans certains points mal étamés des vaisseaux de cuivre, cet infiniment petit de substance corrosive émoussée par l'onctuosité des alimens, seroit incapable de produire aucun mauvais effet. Ramazzini qui a écrit sur les maladies des ouvriers, & qui conseille aux confiseurs d'éviter la fumée de la bassine dans laquelle ils préparent les dragées, remarque que dans l'espace de peu d'années, il se dissipe environ dix à douze livres du cuivre, par le frottement des amendes. On ne voit pourtant pas qu'il résulte aucun accident de ce procedé très-commun, ni de l'usage moderé de cette espèce de sucrerie. Au reste en publiant notre façon de penser sur le cuivre, nous ne prétendons pas détourner de l'usage des casseroles d'argent, ceux à qui les facultés permettent ce luxe. La poterie de terre devient couteuse par sa fragilité, sur-tout dans les campagnes ; il seroit dur d'être forcé de recourir à des ustenciles faits d'un métal supposé veneneux, & c'est pour rassurer les citoyens indigens que nous nous sommes permis ces reflexions. Nous devons pourtant recommander la propreté des vases de cuivre, sans laquelle les maux illusoires dont on accuse ce demi-méral, ne seroient que trop réels. Si par malheur malgré cet avis, des personnes négligentes éprouvoient les pernicieux effets du verd de gris, elles doivent avoir tout de suite recours au lait, qui pris abondamment & pour toute nourriture, suffit pour emousser la causticité de cette substance saline, & remedier aux accidens qu'elle cause.

De Paris le 21 Août.

Il règne depuis quelque tems des petites véroles, des rougeoles, & des fiévres rouges milliaires. Ces dernieres maladies d'abord inquiétantes, par l'intensité des simptômes, n'ont cependant pas de suites facheuses; elles portent toutes un caractère catharreux, & affectent singulierement les yeux & la gorge. La saignée soulage les malades, mais n'est que préparatoire. On les fait ensuite vomir avec un grain d'émétique dissous dans six onces d'eau tiéde, & après les avoir laissés pendant deux ou trois jours à l'usage de l'eau minérale préparée avec le tartre stibié, & des lavemens émolliens on applique à la nuque un emplâtre vésicatoire, qui pour l'ordinaire débarrasse la gorge, & termine l'inflammation des yeux. Cependant la fièvre continue avec plus ou moins de force jusqu'au quatorzieme jour auquel elle a coutume de finir. La langue est chargée d'une mucosité blanchâtre dans le commencement de cette maladie. Les malades ont une toux sèche, les yeux leur cuisent, & il n'est pas rare de les trouver dans une agitation d'esprit tendante au délire. Mais quoique les efforts de la fièvre se portent d'abord vers les parties supérieures, comme dans toutes les eruptions de ce genre, la crise se fait pourtant du onze au quatorze par les selles & par les urines, en la secondant par des purgatifs, tels que la mânne, la rhubarbe & les folicules. Voyez les feuilles précédentes pour la préparation de l'eau minérale, & pour la dose de ces drogues purgatives.

On fait à Paris moyennant quelques recettes puisées dans certains livres obscurs, des vins étrangers qui n'ont jamais été dans les pays d'où on dit les avoir tirés. Tel croit boire du vin de Malaga, d'Alicante &c. qui souvent ne boit qu'un mélange frauduleux dont l'usage est toujours à craindre. Plusieurs particuliers de Paris vendent de ces vins & c'est par eux principalement que la fraude est commise. La plupart de ces mangonisateurs seroient fort embarrassés, si l'on exigeoit d'eux des lettres de voiture. C'est à quoi on ne pense pas, vu la petite quantité qu'ils en vendent; quoiqu'il fut très important d'y penser pour faire cesser cet abus. Il seroit peut-être difficile d'empêcher la fabrication clandestine de ces vins, mais comme rien n'authorise jamais à vendre à haut prix ceux qu'on fabrique à bon compte, & que le plus souvent les fabricateurs ne connoissent pas les qualités des drogues qu'ils font entrer dans leur mélange, il est à desirer que la vente, & l'achat de ces vins étrangers, soit rigoureu-

sement défendue, & qu'on punisse severement ceux qui s'en mêlent, lorsque la distribution n'en sera pas faite par des personnes capables de répondre de leur salubrité, & des effets qu'ils peuvent produire.

Il se glisse encore une inattention, lorsqu'on met le vin en bouteille, laquelle a causé & cause journellement des accidens facheux. Souvent on employe des bouteilles dans le fond desquelles il reste du tabac; le vin qu'on y verse s'impregne des qualités de cette poudre & devient puissamment émétique. Les inconvéniens qui résultent de cette évacuation inattendue, sur-tout dans les personnes délicates, réveilleront sans doute l'attention de celles à qui l'administration des caves est confiée.

Remede Anglois contre les fiévres d'accès.

Prenez demi-once de Kinkina, 24 grains de sel d'absinthe, & 39 grains de racine de serpentaire de Virginie. Pulvérisez séparément chacune de ces drogues, mêlez les ensuite ensemble, & partagez le mélange en quatre parties égales.

Avant d'administrer ce remede, on saigne une fois le malade, & on le purge. La saignée doit se faire dans le fort de l'accès. Il faut purger le jour où il n'y a pas de fièvre, avec une médecine ordinaire; & après la fin de l'accès qui suit la purgation, on commence à prendre une prise de ce spécifique, dans un verre de vin blanc, trempé avec parties égales d'eau commune. On continue ce remede de quatre en quatre heures jusqu'à ce que les quatre prises soient achevées. Pour l'ordinaire l'accès ne revient plus. Si le malade en avoit encore quelque ressentiment, il pourroit prendre une seconde fois le remede, à la même dose, & avec les mêmes précautions. Cette poudre guérit radicalement de la fiévre: nous en avons plusieurs fois observé les bons effets, soit en l'administrant, soit en en conseillant l'administration à d'autres personnes de l'art.

LIVRES NOUVEAUX.

L'Art du Peintre, Doreur Vernisseur, &c. par le Sieur Watin, Peintre, Doreur, Vernisseur & Marchand de couleurs &c. Seconde édition revue, corrigée & considérablement augmentée.

Nos lecteurs ne seront pas plus surpris de trouver ici l'annonce de cet Ouvrage, que nous l'avons été d'y lire une dissertation sur la colique des Peintres, avec les moyens de s'en guérir & de s'en préserver. Nous ne releverons point les erreurs que l'Auteur a commises dans la recherche de la cause de cette maladie. On peut être excellent Vernisseur & mauvais Œtiologiste. Nous lui passerons encore d'avoir négligé sur les préservatifs de la colique de plomb, des détails utiles qu'on auroit pu exiger d'un homme de l'art. Mais une faute de laquelle il nous est impossible de l'excuser, c'est d'avoir conseillé l'usage de l'émétique, des purgatifs violens, & de l'opium A GRANDE DOSE, sans entrer dans aucun détail sur cette même dose, sur le tems d'administrer ces remèdes, *énergiques*, sur les précautions qu'il falloit prendre en les prescrivant, & sur les modifications nécessitées par la diversité des tempéramens. A cela M. Watin répondra peut-être, qu'il n'a pas eu le dessein d'écrire pour les Médecins, & l'on n'aura pas de peine à le croire. Mais s'il n'a écrit que pour des personnes étrangères à la Médecine, c'étoit alors le cas d'entrer dans les plus grands détails, afin d'éviter les erreurs & les méprises. Disons mieux, il falloit que M. Watin s'en tint à la fabrication & à la vente de ses vernis, & laissât l'enseignement de la Médecine à ceux qui en font l'étude de toute leur vie. Comment un Peintre a-t'il pu oublier ces mots d'Apelle, *ne sutor ultrà crepidam.*

MEDECINE ETRANGERE.

On lit dans un voyage litteraire de la Grece, publié par M. Guis membre de l'Académie de Marseille, que l'ail, les liqueurs, le vinaigre, & les parfums, sont les préservatifs que les Grecs employent contre la peste. Les naturels du pays boivent du vin pur plus qu'à l'ordinaire, quand cette contagion fait des ravages, & conseillent le même régime aux étrangers. Le pere du voyageur, qui avoit vu la peste en Egypte, & qui étoit Commissaire à Marseille lorsqu'elle y régnoit, en 1720, buvoit du vin de Chypre avant d'aller faire sa tournée. Un homme qui dans ce même tems n'avoit d'autre occupation que celle d'entetrer les pestiférés, étoit toujours yvre & n'eut jamais la moindre attaque de ce mal. Les femmes Grecques de Constantinople qui soignent les pestiférés, ne demandent que de l'eau de vie pour se préserver de la contagion, & elles en boivent souvent pendant le jour.

On sait que les soldats qui composoient l'armée de César en Thessalie, ne se garentirent de la peste qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant avec excès du vin qu'ils y trouvèrent en abondance. Ces observations curieuses pourront servir dans tous les cas de contagion; nous reviendrons souvent à cet objet intéressant.

Deux traits concernant la peste rapportés par M. le Beau dans son histoire du bas Empire nous ont paru d'autant plus frappans, qu'ils renversent les idées reçues sur la communication de la peste. C'est aux Médecins & aux Chirurgiens des échelles du levant à les vérifier; l'occasion ne doit pas être rare.

En 542 il y eut à Constantinople trois femmes enceintes dont les enfans moururent de la peste en naissant, sans que les meres en fussent atteintes; un autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant sain. Lorsque la peste est dans sa force & à son dernier période, ceux qui l'ont eue anciennement ont coutume de ressentir une douleur à la cicatrice des bubons, qui les avertit de ne pas s'y exposer.

Ces problêmes curieux méritent d'autant plus l'attention des gens de l'art, qu'ils peuvent éclairer sur la nature d'une maladie qu'on n'a presque connue jusqu'aujourd'hui, que par ses redoutables effets.

Medecine des Animaux.

De la propreté des étables.

Nous avons fait connoître la maniere de mener paître les troupeaux, le choix convenable des pâturages, & quelle devoit être la forme & la situation des étables dans lesquelles on a coutume de mettre les bestiaux à couvert des grands froids. Il nous reste à indiquer les moyens d'entretenir la propreté de ces demeures, dont l'infection est la cause principale des épizooties des bestiaux.

Pour obtenir cette propreté si nécessaire, il faut vuider chaque jour le fumier des étables, pratiquer dans le lieu le plus bas de l'écurie, une rigole dans laquelle puissent s'écouler l'humidité des litieres, & les urines dont elles sont sans cesse arrosées, pour de-là les conduire dans un trou à fumier, ou dans un pré voisin. Le trou à fumier doit être pratiqué autant qu'il se peut, du côté du nord, mais toujours à une certaine distance des pottes & des fenêtres de l'étable.

On renouvelle chaque jour la litiere qui ne doit point être mouillée. L'humidité nuit constamment aux troupeaux,& la litiere humide est pernicieuse dans les étables; il faut les tenir aussi seches qu'il est possible. Cette précaution une fois prise, toutes les plantes & les herbes qui sont assez douces pour ne pas blesser les flancs du bétail, sont bonnes pour la litiere, dont on distingue cependant plusieurs especes. Les différentes pailles fournissent les meilleures litieres; viennent ensuite les feuilles d'arbre & les fougeres, pourvu qu'elles soient seches; les plus mauvaises sont celles qu'on tire des bruyeres & des genêts.

Il ne suffit pourtant pas de ce soin pour la propreté des étables; il faut encore en détruire les araignées, & en enlever soigneusement les toiles. Il tombe très-souvent des planches mal jointées du plancher, une poussiere dont il faut prévenir les amas. L'entretien de la peau du bétail est encore un soin à prendre. Il convient d'en enlever chaque jour l'ordure qui s'y attache, & de leur lustrer le poil, (ceci regarde les bœufs & les chevaux) en les frottant chaque jour avec une étrille, ou avec un bouchon de paille, afin de les délivrer des insectes qui s'attachent à leur peau, & d'entretenir par ce moyen utile, la liberté de la transpitation, si nécessaire à la santé des animaux.

On a coutume de laver les moutons; on baigne les chevaux, & ces bains pris d'une maniere ou d'autre sont très-salutaires. On n'a pas la même attention pour les bœufs, vraisemblablement par le même reste de barbarie, qui fait encore renfermer les bestiaux dans les étables.

Nous n'ajouterons rien sur la nécessité d'entretenir un courant d'air dans ces demeures; leur propreté doit beaucoup y contribuer, & l'on a vu dans nos précédentes feuilles, la maniere de les construire à cette fin. Nous ajouterons seulement qu'il faut que le sol de l'étable soit pavé, pour faciliter l'écoulement des urines, qui sans cela s'infiltreroient dans la terre, & rendroient ce séjour humide & mal sain.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Aloes hepatique.	0		
Caballin	0		
Succotrin.	0		
Acacia-vera.	0		
Agaric d'Hollande.	1 liv.	5 s. la liv.	Du levant 3 l. 10 s.
Baume du Perou.	0		
De Copahu.	0		
Bois de Gayac.	0		
Bol fin.	0		
Aristoloches rondes & longues.		8	
Alun de Roma	40		le quintal.
Borax.	0		
Bitume de Judée.	0		
Balaustes.	1	4	la livre.
Benjoin.	2	10.	
Bistortes.	0		
Cinnabre en pierre.	0		
Ceruse.	0		
Camphre.	4	5	
Canelle fine.	16	13 & 15 l.	

Le prix des drogues, marqué par zéro, n'a point varié.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 2 Septembre 1773.

De Londres le 15 Août.

Les Médecins de cette Capitale employent depuis quelque tems, avec succès contre plusieurs maladies, une racine peu connue en Europe, & nommée *raïz calombé* dans l'Inde, d'où elle nous est apportée. On assure qu'elle calme le vomissement, & les évacuations excessives qui caractérisent le cholera morbus ou trousse-galant; qu'elle corrige la disposition putride de la bile, & retablir promptement les forces des malades. M. Jonhson, Chirurgien à Chester, est le premier qui l'ait employée à bord d'un vaisseau qui alloit aux Indes orientales. Le nombre de matelots malades qu'il avoit à traiter, étoit considérable; quelquefois il y en avoit plus de 20 dans un jour, attaqués du cholera. Rarement il a fait précéder l'usage de cette racine par les évacuans, & par les autres remedes préparatoires conseillés en pareil cas. Recourant tout de suite au spécifique, il en a éprouvé promptement l'efficacité. En général il a observé que les vomissemens s'arrêtoient en peu d'heures, & que les autres accidens diminuoient plus rapidement encore. On a sauvé beaucoup plus de malades par ce traitement sur ce vaisseau, que sur les autres navires de la même escadre, dans lesquels regnoit aussi cette terrible maladie, & où ce remede n'a pas été employé. M. Jonhson prescrivoit cette racine en poudre, depuis un demi-gros jusqu'à deux gros toutes les 3 ou 4 heures, suivant l'exigence du cas.

Le *raïz calombé* est encore très-utile dans les diarrhées & dans les dissenteries, & convient dans les vomissemens bilieux. Les Médecins de Londres ont observé que 15 ou 20 grains de cette racine, mêlés avec quantité égale de tartre vitriolé, & donnés toutes les 4, 5 ou 6 heures, produisoient des effets très-salutaires dans les fiévres bilieuses; on peut encore dans ce cas la prescrire infusée; & en rendre l'infusion aigrelette avec l'esprit de vitriol.

On vante aussi les bons effets du *raïz calombé* dans les fiévres jaunes des Indes orientales; on le dit sur-tout avantageux aux enfans attaqués de vomissemens & de dévoyemens qui accompagnent la dentition. C'est un des meilleurs stomachiques, soit qu'on le prenne en substance, soit qu'on le mêle avec quelque poudre aromatique, soit enfin qu'on le fasse infuser dans du vin vieux.

D'Aubusson dans la Haute-Marche, le 18 Août.

La femme d'un Boulanger de cette Ville étoit attaquée d'une maladie violente, dont la cause paroissoit provenir d'une transpiration repercutée. On a coutume dans les campagnes, comme dans bien des villes, de rappeller cette évacuation par l'application du pain chaud, nouvellement sorti du four. Ce topique fut employé par le Boulanger; il en couvrit le corps de sa femme, qui transpira énormément, & fut hors d'affaire en vingt-quatre heures. La même maladie s'étant répandue depuis dans Aubusson, & près de deux cens personnes en étant mortes, on en a attribué le principe au pain imbu de la transpiration de la femme du Boulanger, que cet artisan a, dit-on, vendu, & dont plusieurs personnes se sont nourries. Il est rare qu'une contagion un peu considérable se manifeste, sans que le peuple n'en cherche la cause dans des agens singuliers, & souvent ridicules. On a vu la populace de Marseille attribuer la peste, à l'usage intérieur de l'huile d'olive infectée par des tarantes, (espece de salamandre) qui, dit-on, s'étoient noyées dans des cruches remplies de cette même huile. Quoiqu'il en soit, l'événement malheureux d'Aubusson a jetté les habitans dans la consternation la plus vive, & l'on a cru devoir fermer les portes de la ville: conduite aussi blâmable que celle qu'on tenoit dans Paris, en refusant l'entrée d'un lieu où étoit le feu, à ceux qui accouroient pour l'éteindre, & dont on doit la re-

forme à M. de Sartine, Lieutenant-Général de Police.

L'épidémie d'Aubuffon n'eft pas la feule où l'on ait interdit la communication des habitans, fous des peines rigoureufes. On a vu dans d'autres villes, défendre la fortie des maifons au peuple, & même l'entrée des rues & des quartiers où la contagion faifoit le plus de ravages. Ainfi l'on rendoit cette contagion plus active en en reffetrant le foyer, & l'on difpofoit d'autant plus les habitans à la contracter, qu'on les contraignoit à vivre dans un air renfermé, exagerant en même-tems à leurs yeux le danger, & les intimidant par les menaces & par les peines. On devroit punir ceux qui épouvantent les citoyens, foit par de pareilles difpofitions dans le tems de la contagion, foit en des tems plus tranquilles par des ecrits qui groffiffent le danger, fans indiquer, pour le befoin, de meilleurs remedes. Le premier foin des Magiftrats en pareils cas, eft de raffurer le peuple, de ne jamais le contraindre par des menaces, de veiller à la propreté des maifons, à la falubrité de l'air des rues, de fournir une nourriture faine aux infortunés, de leur difpenfer promptement tous les autres fecours dont ils ont befoin; fur-tout de faire enfevelir promptement les morts, & d'établir avec la même promptitude, des hôpitaux hors des murs de la ville, pour y recevoir tous les malades, riches ou pauvres (a), d'oppofer enfin une vigilance ferme, tranquille & réflechie, aux coups effrayans de la contagion.

De Mont-Mirail le 18 Août.

Il y a quelques mois que M. Pinfon, Chirurgien de cette Ville, a communiqué à l'Academie des fciences une obfervation curieufe. Il y s'agiffoit d'un enfant fans cervelle & fans moelle allongée, qui cependant avoit vécu huit heures. Sa tête reffembloit à celle d'un veau dont on auroit enlevé le crâne. Cette cavité ainfi dépouillée de fa calotte offeufe, renfermoit la pie-mere, & fous cette membrane diverfes cellules contenant une certaine quantité d'eau rouffeâtre, avec quelques petites portions médullaires, & d'autres cellules pleines d'un fang prefque noir. La moelle épiniere étoit en bon état. Cette obfervation finguliere peut figurer à côté de celle de M. Brouillard, Chirurgien à Mont-Dauphin, que nous avons rapportée au fecond N°, de notre Gazette. Si l'amas de fang & d'humeur, formé dans différentes cellules, & quelques portions apparentes de fubftance médullaite pouvoient être confidérées dans le cas préfent, comme faifant fonction de cerveau, ce qui paroît problématique, l'obfervation n'en feroit pas moins intéreffante, puifqu'elle étendroit les connoiffances chirurgicales, fur les différens vices de conformation de ce vifcere, comme les Commiffaires de l'Academie, nommés pout faire le rapport de cette obfervation, l'ont judicieufement temarqué. Ce fait très-rare, prouve encore que la vie ne dépend pas abfolument du cerveau, ni du cervelet, puifque malgré ce délabrement confidérable, qui fe rapproche fi fort de la deftruction, l'enfant a vécu pendant huit heures.

(a) Ceci ne regarde que ceux qui reftent dans la Ville; les perfonnes aifées fe refugient ordinairement dans les maifons de campagne.

De Montpellier le 20 Août.

Un homme âgé de cinquante fix ans, avoit depuis huit jours un accès d'afthme dont rien n'avoit encore pu le foulager & qui faifoit craindre à chaque inftant pour fa vie. M. Fouquet, Médecin de l'Univerfité de cette Ville, appellé pour lui donner fes foins, ordonna un bol compofé de dix grains d'extrait de têtes de coquelicot ou *pavot rouge*, dix grains de fuccin blanc préparé, trois grains de camphre, & huit grains de nître; le tout mêlé avec un peu de firop *d'éryfimum* préparé par diftillation. Ce bol devoit être réitéré matin & foir. La premiere prife procura un calme remarquable. Mais les facultés du malade ne lui permettant pas une certaine dépenfe en drogues, on s'en tint à l'extrait de têtes de coquelicot que ce Médecin charitable fournit lui-même *gratis*. Ce remède continué pendant fix jours confécutifs opéra au bout de ce tems très-court, l'entiere guérifon de l'afthmatique, qui vint bientôt après remercier fon Médecin, fans éprouver la moindre difficulté de refpirer dans une marche affez longue, pendant laquelle il lui fallut monter des rues efcarpées.

M. le Comte de M**, Lieutenant-Général des Armées du Roi, âgé de 73 ans & fujet à des attaques d'afthme humide, auxquelles fe mêloient de tems en tems des fluxions catharreufes, fouffroit depuis 17 jours de cette affreufe complication, fans pouvoir prendre aucun fommeil. Toute efpèce de préparation de pavot, quelque légere & quelque foible qu'elle fût, lui avoit été jufqu'alors très-contraire. Cette contrindication apparente n'empêcha pas M Fouquet, appellé pour voir le malade de lui propofer l'extrait de têtes de coquelicot; le malade n'en prit que fix grains le foir en fe couchant. La nuit fut très-tranquille & M. de M**, dormit du fommeil le plus doux; l'expectoration devint en même tems plus abondante & plus facile

& le bien être continuant ainsi dans la journée, il fut inutile d'administrer une seconde fois l'extrait de têtes de coquelicot. Un des Confrères de M. Fouquet, & un Chirurgien de la même Ville, témoins des effets surprenants de ce même extrait, contre une maladie aussi opiniâtre, n'ont pas manqué depuis, de l'employer dans plusieurs occasions, avec succès. Pour préparer l'extrait de têtes de coquelicot, on doit cueillir ces têtes avant leur parfaite maturité, c'est-à-dire un peu verres, ou avant que les pétales des fleurs ne s'en détachent. La dose de ce remede pour les adultes, est depuis six grains jusqu'à trente, & même quelquefois au-delà.

De Paris le 27 Août.

Un citoyen de cette Ville nous a communiqué les observations suivantes. Une Dame qui demeure au Temple, avoit de la douleur à l'estomach & à la poitrine, elle toussoit & crachoit le sang à pleine bouche. On la saigna inutilement plusieurs fois, on lui fit prendre beaucoup de drogues qui ne réussirent pas mieux. Son état ne faisoit qu'empirer lorsque trois cuillerées d'huile de lin, qu'elle prit dans un après midi à deux heures de distance l'une de l'autre, arrêterent le crachement de sang: elle dormit bien la nuit suivante, & ne toussa plus. Une autre femme du Fauxbourg Saint-Marcel, qui tomboit dans l'ethysie par des crachemens de sang presque continuels, n'a retabli entierement sa santé, que par l'usage de l'huile de lin. Ces cures ne sont pas les seules que l'Auteur ait operées; il ajoute en avoir obtenu plusieurs autres par le même moyen dans les mêmes maladies. C'est à M. Poupar, Chirurgien, ancien Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie à Perpignan, qu'il dit être redevable de la connoissance de ce spécifique. Cette propriété de l'huile de lin étoit connue; mais que de remedes connus & bons, qu'on laisse souvent dans l'oubli! On doit donc sçavoir gré à l'Auteur de ces observations, de les avoir publiées. Ajoutons, en faveur de l'huile de lin, que nous l'avons vue appaiser la douleur de dents provenant de carie, en en instillant quelques gouttes dans la dent cariée, suivant le conseil de *Beaulmer*. Dans tous les cas cette huile doit être récente, sans quoi elle deviendroit forte, & manqueroit son effet.

Les anciens Entrepreneurs de l'eau de Seine filtrée, ont demandé de nouveaux Commissaires à la Faculté de Médecine de Paris, pour examiner la nouvelle filtration qu'ils se proposent de faire de ces mêmes eaux. Cette Compagnie toujours jalouse d'encourager jusqu'aux moindres entreprises qui ont quelque rapport avec la santé publique, a nommé en effet plusieurs de ses Membres pour faire cet examen. On ne sçait si cette seconde tentative aura plus de succès que la premiere, à laquelle le public avoit peu gagné, & où les Entrepreneurs ont beaucoup perdu.

Le quinquina est une écorce d'arbre qui nous est apportée du Perou en morceaux petits & grands, & qui sont roulés sur eux-mêmes. Les premiers viennent des branches de l'arbre, les seconds se détachent du tronc. La substance de cette écorce est grisâtre en dehors, rougeâtre en dedans, d'une saveur fort amere, légerement astringente, & un peu aromatique. Elle est pourtant sans odeur, mais elle laisse dans la bouche un goût assez agréable. Pour en faire un bon choix, il faut prendre l'écorce de grandeur moyenne, rejetter celle qui tient encore au bois, & qui seroit trop épaisse, sur-tout les morceaux vieux, filandreux, vermoulus. Il faut encore que le goût que cette écorce laisse dans la bouche, ne soit pas glutineux. On mêle quelquefois le quinquina avec l'écorce de bouleau, ou celle d'autres arbres, qu'on a eu soin de tremper dans le suc d'aloès mais il est aisé de reconnoître la fraude: ces écorces n'ont ni la couleur ni le goût aromatique & astringent du quinquina.

Nous continuerons, comme on nous l'a demandé, de donner la maniere de connoître les drogues employées dans les formules decrites dans notre Gazette, afin de prévenir la sophistication commise par les Droguistes ambulans dans les campagnes

Livres Nouveaux.

Traité de la goute & de toutes les maladies chroniques, avec une méthode naturelle & raisonnée propre à les guérir. Ouvrage traduit de l'Anglois de William Cadogan. *Membre de la Faculté de Médecine à Londres*; avec cette épigraphe: *Quod petis in te est.*

C'est encore une tentative contre la goute maladie commune, dont la cause & les remédes curatifs sont peu connus. Les préceptes de l'Auteur Anglois, quoique sages, nous ont cependant paru un peu trop vagues; un malade exige plus de détail sur sa maladie. Il faut pourtant convenir qu'il y auroit moins de gouteux, si l'on suivoit le régime de vie conseillé par M. Cadogan.

Medecine Etrangere.

Les principales maladies des Kamtschadales, sont le scorbut, les ulcères, le cancer, la jaunisse. Ces peuples guérissent du scotbut par des boissons ou par l'application de certaines feuilles. Ils prennent des décoctions de plantes d'une espèce de gentiane, ou de bourgeons de cèdre, qu'ils font infuser com-

me du thé ; mais furtout ils mangent de l'ail fauvage. Cependant l'ufage immodéré de cette gouffe peut devenir nuifible. Des Cofaques attaqués du fcorbut en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de puftules qui parurent d'abord vénériennes, mais qui tombèrent enfuite d'elles-mêmes, & difsipèrent tout foupçon. Les ulcères font très-dangereux au Kamtfchatha ; quelquefois ils font percés de quarante ou cinquante trous différens, & ont deux ou trois pouces de diametre. La ficcité de l'ulcère eft mortelle, on applique pour en retablir la fuppuration, la peau fumante d'un liévre ; & l'on en extirpe le fond quand la circonftance le permet. Un remède infaillible chez ces peuples contre la jaunifle, c'eft un lavement d'iris fauvage ou de violette des bois Ou en pile la racine toute fraiche, dans l'eau chaude, & l'on en verfe le fuc qui eft laiteux, dans une veffie, à l'orifice de laquelle eft attachée une canule. On prend ces fortes de remèdes en fe couchant en avant, la tête baiffée & preffant la veffie fous le ventre.

Les ulcères des Kamtfchadales paroiffent être cancereux, la peau de liévre qui les fait fuppurer pourroit peut-être exciter la fuppuration des cancers fi rare & fi defirée. Les anti-fcorbutiques ordinaires, tels que le creffon, le cochléaria, &c. produifent un effet à-peu-près femblable à celui de l'ail fauvage quand on les donne à trop haute dofe. Ils excitent une vive chaleur à la peau, il s'y manifefte des plaques rouges femblables à la fiévre rouge fcarlatine ; & même il y pouffe des boutons accompagnés d'une forte démangeaifon, qui tombent en écailles. L'iris eft un très-bon remède contre la jaunifle. La maniere d'en donner le fuc en lavement eft neuve, peut-être auroit-on plus d'effet des médicamens appropriés contre les maladies du foie, fi on les donnoit fous cette forme.

MEDECINE DES ANIMAUX.

Un Médecin de Baviere a remarqué que l'émetique étoit pernicieux aux beftiaux ruminans, & qu'alors même que ces médicamens ne nuifoient pas, ils devenoient au moins inutiles. Cette remarque eft fondée fur l'expérience & fur la conformation des organes digeftifs de ces animaux. On a conftamment préféré les évacuans purgatifs, fur-tout dans les fiévres putrides du bétail, & on a eu lieu de s'en applaudir. La purgation confeillée dans bien des cas, eft compofée de fel commun, de miel aigre, & de rhubarbe de moines : ces purgatifs doux font préférables aux purgatifs violens. Il réfulte encore une obfervation générale des recherches du Médecin Bavarois, c'eft qu'il ne faut faigner les beftiaux que dans la néceffité la plus urgente, encore doit-on être affuré qu'ils abondent en fang. Il eft à défirer que les bonnes obfervations fe multiplient en ce genre ; on auroit fur-tout grand befoin dans les campagnes, de préceptes généraux bien établis pour fe conduire les premier jours d'une maladie épizootique, dans l'abfence des gens de l'art ; & cet art même s'accroîtra-t-il par le raifonnement ! Nous ofons avancer le contraire. La théorie feroit certaine fi l'on pouvoit pénétrer l'intérieur des animaux, connoître leur intime ftructure, favoir quel eft le principe de leur organifation & de leur vie, parcourir enfin le dédale obfcur des maladies des beftiaux ; mais par malheur il en eft à cet égard, de la médecine Vétérinaire, comme de la médecine des hommes ; la théorie eft le luxe de l'art, & l'art ne s'enrichit véritablement que par une affidue collection de faits de pratique.

Prix courant, à Marfeille, dans le mois de Mai, des drogues fimples les plus ufitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Argent vif.	0	
Acorus verus.	0	
Antimoine.	40 liv	le quintal.
Colle de poiffon.	0	
Cacao de Caraque.	1	13 f. la livre.
Des Ifles.	0	
Calamus aromaticus.	0	
Cevadille.	0	
Caffé.	28	le quintal.
Cachou.	0	
Crême de tartre.	0	
Corail rouge.	0	
Cantharides.	4	10 f. la livre.
Coloquinte.	0	
Caffé du levant.	2	9
Des Ifles.		10 à 13 f.
Chaquerille.	0	
Cumin.	0	
Coralline.	0	
Carabé.	0	
Saffian des meraux	1	

La fuite à l'ordinaire prochain.

Fautes, à corriger dans la précedente Gazette.

Page 38, *ligne* 18, demi métal ; *lifez* metal.

Page 40, *ligne* 33, Mai ; *lifez* Juin.

On foufcrit en tout tems pour la Gazette de fanté, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, eft de 9 livres 12 fols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 9 Septembre 1773.

De Vienne en Autriche, le 10 Août.

LE Docteur Xavier Sauken, Médecin de l'Hôpital S. Marc, a publié depuis peu la description de la fiévre putride qui a désolé cette ville en 1771 & 1772, avec l'histoire d'une maladie maligne qui attaquoit les femmes en couches en 1770, dans son Hôpital. Cet ouvrage intéresse autant par les vues de l'Auteur, que par l'importance de son objet. On y voit le Médecin habile prescrire peu de remedes, écouter la nature, en suivre la marche, en respecter les opérations. Aussi des observations solides font-elles le fruit de cette pratique réflechie. Les éruptions qui se faisoient le septiéme jour de la maladie, étoient presque toujours suivies de la diminution des symptômes. 272 enfans, traités dans l'Hôpital des orphelins, ont eu des saignemens de nez avantageux, & leur guérison s'est terminée par l'éruption d'une croûte lépreuse. L'émétique & les purgatifs ont très-bien réussi. La saignée paroissoit contraire, à moins que l'inflammation ne fût trop forte. Le camphre & le quinquina procuroient un soulagement marqué. M. Sauken a obtenu de très-bons effets du musc contre les soubresaults des tendons, observés fréquemment dans cette espéce d'épidémie. Cette pratique mérite attention. Mead, célebre auteur Anglois, recommandoit le musc comme un remede très-efficace contre les convulsions qui accompagnent les fiévres aigues. Plusieurs autres auteurs non moins célebres, l'ont employé avec succès contre l'hydrophobie, la manie, l'épilepsie, & la passion hysterique. Un auteur moderne, observateur judicieux, conseille le musc, d'après l'expérience, contre les mouvemens convulsifs qui précedent la petite vérole, lorsque les convulsions n'ont point été calmées par la saignée. Dans ce cas, deux heures après avoir ouvert la veine, il dit avoir donné le musc à quelques enfans, à la dose de cinq à six grains dans la journée, combinant chaque prise avec le sucre & le nitre & délayant ce mélange dans une cuillerée d'eau de tilleul, pour en faciliter la déglutition: voici la formule.

Prenez de musc en vessie un grain, de nitre purifié, six grains, de sucre, douze grains; réduisez le tout en poudre dans un mortier, & versez peu-à-peu une once d'eau de tilleul, pour une potion que le malade avalera en une seule prise; on peut réiterer cette potion cinq ou six fois par jour.

De Lectoure, le 18 Août.

Un journalier de cette ville, attaqué d'un point de côté, avec fiévre très aigue, & réduit à l'agonie malgré tous les secours de l'art, touchoit au moment d'expirer lorsqu'il fut pris tout-à-coup d'une phrénesie si violente, qu'il courut les rues, mangea & but comme un forcené, & voulut mettre le feu à sa maison. Inutilement on eut recours à l'immersion dans l'eau froide: cet homme qui a la santé d'un athlete, devint si furieux qu'il fallut l'attacher; encore malgré ce secours violent, employoit-on les forces réunies de plusieurs hommes. On eut recours alors au sinapisme que l'on appliqua sous la plante des pieds. Ce topique étoit composé de levain de moutarde, de vinaigre, de sel & de poivre. L'effet en fut prompt; environ une heure après, la phrénesie disparut, & le malade revint entierement à lui-même, au grand étonnement des assistans, après avoir rendu par bas une quantité prodigieuse de vents. Il est actuellement sans fiévre, & dans une extrême foiblesse, on le regarde comme hors d'affaire. Voilà pourtant de bons effets des épispatiques simples, trop souvent dédaignés pour recourir avec obstination à la saignée. Nous avons vu dans un cas pareil où l'on n'employa aucun topique de cette nature, la phrénesie cesser; mais les matieres qui en étoient la cause, ne quitterent le cerveau, que pour se porter impétueusement sur les pieds, & les gangrener tout-à-fait. Le malade jusqu'alors, épuisé par les saignées & par des purgatifs journellement administrés, fut abandonné à lui-même dans sa phrénesie; la gangrene critique, qui remplaça ce premier symptôme, fut également négligée; elle fit des progrès rapides, & bien-tôt les pieds se détacherent des jambes. Un Chirurgien habile, appellé pour ce fait rare, reconnut avec nous com-

bien il eût été utile de fixer l'humeur à la peau, & d'entretenir par un épispatique ou par un vésicatoire, l'écoulement de la matiere qui avoit causé cette grangrene, par son séjour dans les parties molles, qui en avoient été impregnées.

Extrait d'une lettre écrite de Bourg en Bresse, le 6 Août 1773, par M. Silvan, Maître en Chirurgie.

Un Médecin de cette Ville mourut le 30 Juin dernier, d'un accident d'autant plus fâcheux, qu'on n'a connu sa maladie qu'à l'ouverture de son corps. Cet homme, à la fleur de son âge, paroissoit jouir de la meilleure santé, il étoit seulement sujet depuis environ un an, à des fluxions qu'il attribuoit à des douleurs de dents cruelles. En Décembre dernier, après avoir souffert beaucoup d'une dent de la machoire supérieure, il eut une fluxion qui dégénera en fausse squinancie, mais qui céda aux remedes usités en pareil cas. Il eut encore de tems en tems quelques douleurs & des fluxions dans la tête, qui se dissiperent par de legers remedes. Il lui resta cependant un enchifrenement accompagné d'un peu de pesanteur à la tête, & de tems en tems il mouchoit par la narine gauche un mucus fœtide & purulent, mais en petite quantité. Cet écoulement s'étant supprimé tout-à-coup le 31 Mai, la douleur de dent revint; il se la fit arracher sans soulagement: la machoire de ce même côté qui étoit le gauche, devint douloureuse sans enflure; la paupiere supérieure seule s'enflamma & abcéda. Quoique l'œil restât toujours naturel & très-élevé, le malade n'y voyoit plus de ce côté. Tous les cataplasmes & autres remedes n'ayant point réussi, on fit, au bout de quelques jours, l'ouverture du dépôt de la paupiere; ce fut M. Janin, Oculiste de Lyon, qui se transporta à Bourg pour cette opération. Il ne sortit d'abord que du sang, ce qui intrigua beaucoup les Médecins, qui ne pouvoient découvrir le siége de la maladie de leur Confrere; le malade se plaignant généralement de mal de tête; mais sans douleur plus vive en un point qu'en un autre. Au bout de quelques jours la playe produisit un pus de mauvaise qualité, & de cet instant jusqu'à la mort du malade, elle en fournit environ trois onces par 24 heures. Bains, saignées du bras, du pied, collyre, cataplasmes vesficatoires, tout devint infructueux; le malade tomba dans une affection comateuse, qui dura trois jours, & après laquelle il succomba le trentieme de sa maladie, sans avoir eu presque de fiévre. Ayant ouvert la tête du cadavre, on a trouvé sous la peau dont la couleur n'étoit pas même altérée, ainsi que le muscle frontal, 1°. les deux tables de l'os coronal, cariées & comme criblées au point de pouvoir y enfoncer l'extrêmité du petit doigt, les méninges corrodées, & le déchirement pénétrant dans la substance même du cerveau; 2°. un autre carie qui avoit détruit cette partie inférieure du coronal qui forme la voûte de l'orbite, & par laquelle découloit cette quantité de pus dont on a parlé; 3°. un abcès dans le cerveau qui paroissoit avoir pris naissance dans la substance même medullaire, où le foyer en étoit situé, avec épanchement dans les ventricules supérieurs, qui contenoient au moins six onces d'un pus sereux & grisâtre. Peut-être cette maladie exigeoit le trepan; mais comment en déterminer le lieu, avant les connoissances acquises par l'ouverture de la tête; & quand on l'auroit fixé, qu'auroit-il produit dans un accident aussi extraordinaire?

Comme on n'en connoissoit ni la cause ni l'effet, on avoit d'abord attribué tous ces ravages à un vice vénerien; mais les assurances qu'avoit donné le malade, qu'il étoit à cet égard à l'abri même du doute, ont obligé d'en chercher un autre principe. Ce Médecin chassant en Septembre 1771, à une chasse qu'on appelle ici le tombereau, étoit assis & tiroit la corde qui fait fermer ce filet. Cette corde ayant cassé, le chasseur tomba à la renverse, & donna de l'occipital sur le piquet qui la fixoit derriere lui. Quoiqu'il se fût fait assez de mal, & que pendant l'espace de quinze jours il ressentit une espece d'embarras dans sa tête, il négligea de se faire saigner. On a lieu de croire qu'il se fit un dépôt à la partie antérieure du cerveau, par l'effet du contre-coup trop ordinaire dans ces sortes de cas; & l'on peut également présumer, que par une suite du même accident, cet épanchement, d'abord, peu de chose, n'étant point dissipé, devint plus considérable avec le tems, jusqu'à ce que la putrefaction des matieres stagnantes ait eu produit par degrés, les ravages qui ont été observés. L'explication de cette maladie extraordinaire, paroît bien plus naturelle, que celle qu'on déduiroit d'un vice vénerien qui, s'il avoit existé, se seroit certainement manifesté par d'autres signes & en plusieurs endroits, sans que les accidens eussent été si prompts, & si peu annoncés.

Si une chûte peu rude, puisqu'un Médecin n'a pas cru qu'elle exigeât une saignée, n'a pas laissé d'occasionner tous les accidens qui ont fait périr le malade 21 mois après, c'est bien le cas de recommander l'attention la plus grande à s'en garantir, ou à en prévenir les suites, lorsqu'on n'a pu l'éviter. L'évenement malheureux qui fait la matiere de cette lettre, est une nouvelle confirmation de la vérité de cette maxime,

Principiis obsta, sero medicina paratur.

De Paris le 5 Septembre.

La Faculté de Médecine de Paris fut convoquée Samedi dernier, suivant l'usage, pour le *prima mensis*. Il s'agit dans cette assemblée du premier de chaque mois, des maladies regnantes, observées par les Médecins qui la composent. Plusieurs Docteurs-Régens y décrivirent des maladies catharreuses, semblables à celles dont nous avons déja fait mention dans les précédentes Gazettes. M. Bourru y fit part d'une observation singuliere : la voici. Une femme épileptique depuis plusieurs années, ayant été attaquée de mal vénerien, fut traitée par le sublimé corosif. La maladie céda radicalement au remede, & les accès d'épilepsie furent suspendus. Ainsi le sublimé bien administré, loin d'irriter les nerfs, comme l'ont publié ses Détracteurs, en calme quelquefois les mouvemens convulsifs. Quel contraste entre cette observation, & les déclamations journalieres contre ce remede ! Ceux qui fomentent des préjugés contre son usage, cesseroient bientôt leur odieuse manœuvre, si devenant plus honnêtes, ils consultoient moins leur intérêt personnel que le bien public.

La racine de Calombé que nous avions donnée comme nouvellement découverte, & qui l'est jusqu'à un certain point pour les Européens, se trouve pourtant décrite dans la derniere édition du Dictionnaire des drogues de l'Emery. Il y est dit, que le calombé ou calumbé est la racine d'un arbre des Indes, qu'on nous l'apporte coupée par morceaux, de la grosseur du pouce, de la consistance de la Zedoaire, & qu'elle est jaune, amere au goût, sans avoir presque point d'odeur. M. de Bomare, dans son Dictionnaire, a copié mot pour mot cet article, & l'Éditeur anonyme du nouveau Dictionnaire de matiere médicale, imprimé chez Didot, en quatre volumes in-8°. malgré l'annonce fastueuse de son érudition par une longue table, & l'étendue de sa volumineuse production, a jugé à propos d'oublier ses vertus, ou de les passer sous silence. Depuis que nous avons annoncé les propriétés de cette racine, M. Jussieu, neveu du célebre Botaniste de ce nom, qui marche rapidement sur les traces de son oncle, nous en a donné quelques morceaux. Chacun d'eux excede de beaucoup la grosseur du pouce, & la couleur intérieure est blanche plutôt que jaune. Nous nous proposons d'employer cette racine à la premiere occasion, & nous rendrons compte au public des effets qu'elle aura produits.

Remede éprouvé contre les fiévres d'accès.

Prenez une poignée de camomille fœtide, deux gros de crême de tartre ; faites bouillir le tout pendant demi-heure dans douze onces d'eau de fontaine.

On fait prendre cette décoction chaude au malade, au commencement du frisson. Ce fébrifuge conseillé par un praticien célebre, qui atteste en avoir souvent éprouvé du succès, peut être suppléé dans les campagnes au remede Anglois, composé de sel d'absinthe, de quinquina, & de la racine de serpentaire de Virginie.

Livres Nouveaux.

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, contenant leurs mœurs, leurs caracteres, leurs descriptions anatomiques, la maniere de les nourrir, de les élever, de les gouverner, les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés tant pour la médecine que pour la société civile, auquel on a joint un fauna gallicus. Par M. Buchoz, *tome 4*. chez P. Costard fils, & Compagnie, rue Saint Jean de Beauvais.

Rien n'encourage tant ceux qui achetent des livres publics par parties, que l'exactitude des Auteurs à en continuer la suite : A cet mérite, M. Buchoz a joint dans ce Dictionnaire, celui d'avoir puisé dans de bonnes sources les matériaux qui le composent. Cet ouvrage utile & intéressant, sera d'un grand secours pour les campagnes.

Médecine Étrangère.

Ce que nous avions dit sur le dragoneau d'après le témoignage de quelques Historiens, nous a valu une relation plus récente, plus détaillée & plus certaine, écrite par le célebre voyageur, M. Bruce.

Mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Le ver connu des Médecins Arabes, sous le nom de *vena medina*, & par les Arabes du pays, Faroum, Teit, ou ver de Pharaon, étoit ainsi nommé d'une ville d'Arabie, distante de la mer de trois journées de chemin, où est le tombeau de Mahomet. Ils croyent que cette maladie, la petite vérole & quelques autres, étoient inconnues avant la venue de cet imposteur.

Aga Thareide le Gnidien en a pourtant parlé, plusieurs siecles avant l'ere chrétienne, comme d'une maladie endemique sur les côtes de la mer rouge : aussi est-elle commune dans l'Arabie heureuse, & l'Arabie déserte ; sur les côtes du golphe Persique, & dans la peninsule des Indes : elle regne aussi sur les côtes d'Affrique & dans toute cette lisiere de terre-basse & brûlée, qui entoure cette partie du monde, depuis l'océan jusqu'à la méditerranée ; elle s'étend dans l'intérieur du pays, & même à Darfour, Sallé, Bargina en Nubie, & jusques dans l'Egypte.

La ressemblance que ce ver a avec une veine ou un tendon, lui a fait donner le nom de *veine*; mais cette ressemblance n'est pas toujours exactement la même, quelquefois il est blanc comme le lait, luisant, & semblable aux extrêmités des ligatures des muscles; d'autrefois il est de couleur bleue, transparante, vitrée. De façon ou d'autre, il mérite assez le nom qu'on lui a donné; il paroissoit être de ces deux couleurs dans ma jambe.

Dans tous les pays d'Affrique & d'Asie, que j'ai nommés, on boit de l'eau stagnante. Les pluyes tropicales qui tombent des montagnes, viennent croupir dans les plaines parmi les sables.... Bassora & la côte de Perse, sont à la vérité, en deçà du Tropique; mais les peuples de ces pays n'ont pour boire que des eaux stagnantes qu'ils trouvent parmi les sables.

Les pays montagneux, voisins de ceux que j'ai nommés, ne connoissent pas ce var. L'Abissinie & la partie élevée de l'Arabie heureuse, n'en sont point attaquées; mais les peuples qui en descendent pour vivre quelque-tems au bord de la mer dans ce pays aride & sablonneux, comme en Nubie, en sont infectés.

Je n'ai pas été incommodé de cette maladie en Arabie, quoique j'aye séjourné quelque tems au bord de la mer. En Abissinie on ne la connoît guerre; mais je crois en avoir été attaqué en traversant le désert de Nubie, & le pays des Funges.

La suite à l'ordinaire prochain.

Médecine des Animaux.

Un Chirurgien Anglois ayant ouvert des animaux attaqués de la colique de plomb, & morts de cette maladie, a cru trouver la surface interne de leurs boyaux, incrustée d'une poudre métallique saturnine, à la présence de laquelle l'Observateur a attribué ce singulier accident. Nous avons fait la même observation quant à la maladie; mais les chats malades ayant été guéris, nous n'avons pas poussé nos recherches jusques dans leur viscères. Les chats d'Imprimerie & des Fonderies de plomb, même de celles des caractères où le plomb & l'antimoine sont employés, sont souvent attaqués de la colique métallique. Dans les Fonderies, la vapeur du plomb en est la seule cause; mais dans les Imprimeries, les chats la contractent en léchant les planches d'impression, & buvant l'eau avec laquelle on a coutume de laver les caractères, lorsqu'on n'a pas le soin de vuider les plats. Ils paroissent très-avides de cette boisson. Dès qu'ils sont atteints de cette maladie, ils maigrissent, poussent des miaulemens aigus, ne peuvent se soutenir sur leur pates, font des efforts pour vomir, ne rendent rien ni par les selles, ni par les urines, & ne peuvent prendre aucun aliment ni aucun repos. Ayant pris un chat dans cette situation, nous l'enfermâmes dans une chambre, dans laquelle nous avions laissé du lait avec deux grains d'émétique. Soit efforts de la nature, soit l'effet des remedes, le chat vomit beaucoup après avoir avalé le lait, il fut également purgé, & ne put se soutenir sur ses pates, moins par paralysie que par foiblesse. On lui présenta de la pâtée, dont il mangea dans le courant du jour. Le lendemain il étoit sur ses pates, & paroissoit être mieux. On l'a nourri de lait pendant un mois consécutif, il n'a plus retourné à l'Imprimerie, & s'est très-bien porté depuis. Cette observation a été répétée plusieurs fois sur ces mêmes animaux. Un Fondeur a perdu un très gros chien, de la même colique: cela prouve que cette maladie affecte les hommes comme les animaux, & que dans les uns & dans les autres, l'émétique est le moyen le plus sûr, d'en obtenir la guérison.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Cochenille.	o	
Corne de cerf rappée.	o	
Dattes.	o	8 f. la livre.
D dam de crête.	o	
Bois de Gayac.	o	
D: sassafras.	o	
Enulla Campana.	o	
Euphorbe.	o	
Encens en sorte.	o	
Ellebore.	o	
Squine.	o	
Eponges fines lavées.	o	
Fleurs de souffre.		3 f.
Follicules de sené.	3 l. 1 l. 10 f. 1 l. 5 f.	
Gingembre.	o	
Gentiane.	o	
Graine de Kermès.	6	
Gomme ammoniac.	o	
Gomme arabique.	o	19 f.
Gomme adragant.	1	17
Gutte.	3	15
Elemi.	o	
Bdellium.	o	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols; franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 16 Septembre 1773.

De Stockolm, le 14 Août.

ON avoit publié dans plusieurs Gazettes que quelques Provinces de ce Royaume, étoient attaquées d'une maladie épidémique, dont les progrès rapides & meurtriers tendoient à les dévaster. Nous apprenons aujourd'hui que ces maladies ne sont ni si générales, ni si funestes. On a grossi la liste des malades, on a exageré le nombre des morts, en un mot on a fait dans cette circonstance ce qu'on a coutume de faire dans toutes les contagions. Aussi ne cesserons-nous de répéter qu'il faudroit dans ce cas, qu'une police exacte & rigoureuse recherchât & punit les premiers Auteurs de l'épouvante.

Le remede contre les maux de dents, indiqué dans les mémoires de l'Académie de cette Ville, & inséré dans les papiers publics, loin d'avoir le succès promis, a été plus d'une fois nuisible. Il consistoit à exposer la face & la bouche ouverte, à la vapeur de l'eau bouillante qu'on retenoit, en enveloppant d'un linge la tête & le vase. On devoit exciter ainsi une sueur de toute la tête, & un écoulement abondant de salive d'où résultoit la guérison prompte & radicale du mal de dents. Mais ce moyen toujours insuffisant lorsque la douleur vient d'une dent cariée, ou d'un dépôt dans l'un des sinus maxillaires, a attiré des fluxions plus fortes, desquelles les malades ont beaucoup plus souffert. Plusieurs d'entr'eux n'ont pu soutenir cette épreuve qui leur a causé des vertiges, une suffocation momentanée, des éternumens & des piquotemens insupportables dans les yeux. Témoins nous-même de ces accidens, nous nous félicitons de n'avoir pas annoncé ce prétendu remede, & nous nous hâtons d'en faire connoître les mauvais effets.

Lettre écrite de Marseille, le 6 Septembre 1773.

» Je dois ici faire part des observations que j'ai faites sur la peste pendant mon séjour dans diverses échelles des trois parties du continent, sous la domination du Grand Seigneur. J'ai reconnu que cette maladie est moins dangereuse en Egypte, que dans la Turquie, en Europe, & dans l'Asie mineure, que l'épidémie ne dure pas si long-tems dans les pays méridionaux, qu'il y meurt moins de pestiférés, & que la peste est plus ou moins fréquente, en raison de la gradation des latitudes.

Il est aussi ordinaire de voir en Turquie des personnes qui ont eu plusieurs fois la peste, qu'il est rare d'en rencontrer, quelque part que ce soit, qui ayent été atteints plus d'une fois de la petite vérole.

J'ai été, comme tant d'autres, guéri de la peste par un remede fort simple, il consiste en un topique de fiante humaine sur le bubon, ou sur le charbon, dès l'instant que l'éruption se manifeste. On renouvelle l'emplâtre à mesure que la matiere se dessèche. La guérison est certaine au moment que l'abcès est percé. Trois jours suffisent pour décider du sort du malade, sans quoi la mort est inévitable.

Le seul préservatif de la peste, dans les pays où elle est fréquente, est un cautere à la jambe, qu'il faut tenir ouvert pendant toute la vie. Je m'étonne que l'Auteur des lettres sur la peste n'ait pas remarqué qu'en l'année 1720, lorsque la patrie étoit affligée de la peste, feu M. de Belsunce, Evêque de cette Ville, qui, par un zèle des plus louables, se transportoit aux carrefours où les malades étoient déposés, pour les exhorter & leur rendre jusqu'aux derniers offices, avoit eu la précaution de se faire ouvrir un cautere au même endroit; au moyen de quoi ce digne Prélat fut préservé du mal contagieux, ainsi que d'autres personnes pieuses qui suivirent son exemple. Mon pere qui étoit employé au maintient de la police, en l'absence des Magistrats, étoit de ce nombre; il a vécu longtems après.

A l'égard de la douleur qu'on ressent à la cicatrice du bubon lorsque la peste est dans sa force, voici ce qui m'arrive, quoique je sois éloigné des lieux où cette contagion se manifeste. J'éprouve seulement une petite déman-

geaison sur la cicatrice au dos de la jambe droite ; où j'ai eu un charbon pestilentiel, dont le volume étoit comme la moitié d'un œuf de poule. L'époque de ce prurit commence ordinairement à l'équinoxe du printemps, & finit avec la lune du mois de Juin ; mais je passe quelquefois trois ou quatre ans sans m'en appercevoir ; mes conjectures sont, que j'ai eu la peste en Syrie, où elle n'est pas annuelle, & que si j'en avois été atteint à Constantinople, où elle regne sans cesse, j'aurois continuellement cette démangeaison. Je ne me soulage de cette petite incommodité, qu'en bassinant la cicatrice avec de l'eau & du sel, lorsque je ne suis pas à portée de me procurer de l'eau de la mer.

Hors le tems du retour périodique, ma cicatrice est presque imperceptible ; mais lors de cet événement elle est d'abord de couleur pourprée, puis elle s'éclaircit par gradation, jusqu'à devenir rose pâle ; alors l'épiderme se crispe & devient farineux, ce qui m'annonce la fin de ce phœnomene : dans ce moment, la démangeaison est beaucoup plus sensible.

Je termine cette lettre par une remarque qui mérite attention ; j'ai calculé sur les lieux, qu'il périt beaucoup moins de femmes que d'hommes pendant le cours de la peste, que les proportions sont, à-peu-près, d'un à sept ; ce qu'on attribue à l'avantage des purgations lunaires. Il ne meurt, lors de ce fléau, que celles dont les menstrues surviennent précisément dans le tems de l'éruption, & plusieurs de celles qui ne sont pas nubiles. »

De Niort en Poitou, le 1 Septembre 1773.

La petite vérole naturelle enleve beaucoup d'enfans dans cette Ville depuis un mois. Il seroit à désirer que l'inoculation y fût introduite. Mais il faudroit aussi que la meilleure méthode d'inoculer fût mise à la portée de tout le monde.

Un jeune homme âgé de 20 ans, se baignant il y a quelques jours, se noya. Les Meuniers du voisinage craignant les poursuites de la Justice, refuserent de le recevoir chez eux ; des gens du peuple poussés par la même crainte, déterminerent la mere de cet infortuné à charger son cadavre sur ses épaules. Elle le porta ainsi chez elle, & fit près d'un quart de lieue de chemin sans précaution, le croyant mort. Ce manque d'attention ayant achevé d'étouffer ce malheureux, rendit inutiles les soins qui lui furent administrés par MM. Rous, Médecin, & Montreuil, Négociant charitable. D'ailleurs, ces MM. n'avoient ni instruction, ni boëte, & ne purent le secourir qu'à demi.

Ainsi d'un côté le préjugé, & de l'autre le manque de moyens, s'opposeront sans cesse aux secours que l'on pourroit donner aux noyers ? Il est pourtant si aisé de vaincre ces deux obstacles. La boëte pour les noyers n'a rien d'extraordinaire ; un modele gratuit envoyé par le Gouvernement dans les Capitales des différentes Provinces, pourroit être imité par des artistes adroits. Chaque Ville particuliere déposant d'avance par forme d'abonnement une modique somme, en assureroit le débit ; & cette boëte qu'on est obligé d'envoyer chercher à Paris, & qui s'y vend très-cher, se vendroit alors à bas prix dans toutes les Villes du Royaume. A l'égard de la crainte de la Justice, la voye des affiches & des placards, & les récompenses accordées à ceux qui secourent les noyers, peuvent sans doute un jour la dissiper ; mais quand ce jour arrivera-t il ? Il seroit déja venu, si MM. les Evêques ordonnoient sur ce sujet, qu'on fit dans tous les catechismes une petite instruction, si MM. les Curés, les Vicaires, & tous ceux qui prêchent le peuple, s'imposoient le devoir de combattre ce préjugé à la fin de chaque prône, de chaque prédication, & dans toutes les assemblées publiques des fideles. On ne néglige rien pour le soin & l'éducation des enfans trouvés, lesquels enfans sont entierement à charge à l'Etat, & des hommes qui l'ont déja servi ou qui peuvent le servir encore, ne sont point secourus.

De Paris le 9 Septembre.

Il regne dans Paris un préjugé nuisible à bien des personnes. On a coutume d'y vendre sous le nom de chocolat de santé, du chocolat sans vanille. L'excès de vanille est dangereux, mais il en faut un peu dans le chocolat, sans quoi les estomachs foibles dont cette drogue justement proportionnée, ranime le ressort, se trouveroient surchargés par le poids du beurre de Cacao. Le chocolat, dit de santé, est donc improprement appellé de ce nom ; il faut plutôt l'appeller chocolat de maladie. d'autres gens débitant en cachete & sans aveu, ce même chocolat, y font entrer du sucre grossier, & le composent le plus souvent de fêves brûlées. Cette pâte indigeste qui n'a que la couleur & la forme du véritable chocolat, se vendant à bon marché, circule de maison en maisons, dans les mains de personnes qui croyent faire une bonne acquisition pour leur estomach, & qui en sont souvent incommodées. Le prétendu bon marché proposé par ces contrefacteurs, est toujours de doubler & de tripler leurs avances ; ainsi par ce commerce illicite, ils volent le public, & lui nuisent à la fois. Il est difficile d'arrêter cet abus par l'autorité : c'est aux citoyens une fois prévenus à ne plus s'adresser à des ambulans sans aveu,

pour l'achat de substances alimentaires, du choix desquelles leur santé dépend.

On trouve dans l'*Hortus Malabaricus*, tome 1, pag. 85, tab. 47, la figure de l'arbre qui fournit l'écorce nommée *codaga-pale*. L'Auteur qui en expose les vertus, assure que cette substance mise en poudre, & délayée dans du lait aigre, arrête les différentes especes de cours de ventre, & le flux des hemorroïdes. Sa décoction prise intérieurement, est résolutive. La racine de l'arbre concassée & bouillie dans l'eau, dans laquelle on a lavé du riz, est bonne contre l'esquinancie, soit qu'on l'employe en gargarisme, soit qu'on applique extérieurement sur le cou, des compresses qui en sont imbibées. Le même Auteur assure encore qu'elle a du succès contre les différentes tumeurs du corps, la goute & les douleurs des dents dont elle tue le ver quand il s'y trouve. Il faut pour cet effet en tenir la décoction dans la bouche pendant quelque tems. La décoction des semences de ce même arbre est aussi vantée dans les fiévres chaudes, les chaleurs du foye, & les ardeurs de la goutte inflammatoire. Elle tue les vers lombricaux. Voici ce qu'ajoute M. de Jussieu, neveu, à qui nous sommes redevables de ce détail. « Mon oncle Antoine de Jussieu a em» ployé le codaga-pale avec succès pour les » pertes, & c'étoit sur-tout lorsqu'elles » étoient anciennes, que son effet étoit plus » prompt & plus marqué. Les caractères bota» niques de cette plante sont faciles à recon» noître. Dans sa description, M. Linnœus » la rapporte au genre du nerium, & la nomme » nerium antidy-sentericum sp. plant. ed. 2, » par. 306. Comme les plantes congeneres ont » quelquefois les mêmes vertus, le laurier » rose cultivé dans nos jardins, qui est une » espece de nerium, pourroit peut-être jouir » des mêmes propriétés. Ce seroit une expé» rience à faire, & qui fourniroit à la matiere » médicale un nouveau remede facile à se pro» curer « En attendant le résultat de ces essais tentés avec les précautions nécessaires, M. de Jussieu nous a envoyé un petit paquet de l'écorce de codaga-pale, dont nous ferons usage, ainsi que de la racine de calombé, quand l'occasion s'en présentera.

Livres Nouveaux.

Suite de la guérison de la paralisie par l'électricité, d'après la méthode de M. l'Abbé Sans, *Professeur de physique expérimentale, à Perpignan.* Par M. Marigues, Maître en Chirurgie à Montfort-l'Amaury. A Paris, de l'Imprimerie d'André-Charles Cailleau, rue S. Severin, vis-à-vis l'Eglise. Volume in-12. de 60 pages.

L'avis qu'on trouve à la fin de cet ouvrage, fait connoître l'esprit qui l'a dicté, & nous dispense d'en faire l'analyse. » Les personnes, y est-il dit, qui pourroient être affligées d'une paralysie récente, peuvent s'adresser à M. l'Abbé Sans, chez Madame Morte, premiere Femme de chambre de Madame la Comtesse de Provence, rue de la Chancellerie, à Versailles, qui leur donnera les renseignemens nécessaires: aux conditions d'avoir recours pour la curation de leur maladies, à M. Marigués, Chirurgien à Montfort-l'Amaury. » Ainsi M. l'Abbé Sans est devenu Médecin Consultant, & M. Marigués, son Substitut, opere sous ses ordres par l'effet de la méthode prétendue secrete de son maître. Nous sommes bien éloignés d'improuver l'application de l'électricité aux maladies, nous avons fait voir dans nos recherches, qu'on avoit eu tort d'abandonner ce secours véritablement utile, lorsqu'il étoit administré à propos, & d'une maniere convenable. Avant nous, M. de Haen, fondé sur des succès multipliés, avoit démontré qu'une électrisation douce, long-tems continuée, & sans commotion, étoit plus efficace que l'électrisation tumultueuse, avec laquelle les physiciens avoient d'abord essayé de secourir les paralytiques. Mais en invitant ainsi les curieux & les gens de l'art à recourir plus confidemment à ce moyen, nous ne nous attendions pas qu'on en feroit un jour un mystère, & qu'un seul homme se croiroit capable de le mettre en usage. M. l'Abbé Sans a électrisé dans Paris en présence de Commissaires de la Faculté, du nombre desquels nous étions, & de plusieurs Membres de l'Académie des Sciences. On a suivi ses expériences; on convient qu'il a soulagé quelques malades, on ne sçait pas s'il en a radicalement guéri; mais la méthode qu'il employoit étoit celle de M. de Haen & la nôtre. Son appareil n'avoit rien de mystérieux, rien de nouveau, rien de difficile. Cependant M. l'Abbé Sans fait des éleves, il dit avoir sa méthode, il indique sa demeure, & refuse des éclaircissemens aux paralytiques qui, s'adressant à lui pour en avoir, ne se feront pas transporter auprès de M. Marigués à Montfort-l'Amaury.....

Medecine Etrangere.

Suite du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Le premier d'Avril, cinq mois après être sorti de la Nubie, je sentis une démangeaison au-dessus du gras de ma jambe, & l'ayant grattée un peu, elle me parut s'enfler comme par la piqure d'un cousin; le ver parut alors parfaitement blanc.

Le lendemain cette petite playe avoit très-

peu d'inflammation, mais je ne sentois ni douleur ni démangaison. Le ver ne faisoit aucune tentative pour sortir. . . . . De cette époque jusqu'au deux de Mai, je n'appliquai rien sur ma playe, qui étoit humide par l'épanchement d'une limphe assez abondante.

Je m'embarquai alors pour revenir en Europe. Ayant passé une partie de la nuit sur le pont du navire, en voulant me retirer, je me trouvai le genou si roide, que je ne pouvois marcher. Je me déshabillai, & je vis sur la rotule une tumeur de la grosseur d'un œuf, presque sans inflammation, mais qui me faisoit ressentir une douleur très-forte

Par les conseils de quelques Arabes, je m'appliquai un cataplasme de graine de lin. Après une nuit passée dans de très-grandes douleurs, le ver sortit de la longueur d'un pouce & demi, d'une couleur livide & transparente, mais différente de ce qu'elle m'avoit paru la premiere fois. Pendant les deux jours suivans, le ver continua de sortir environ de la longueur d'un pouce par jour. L'enflure & les douleurs augmenterent à chaque instant, de maniere que, quoique la blessure fut dans la partie extérieure du gras de la jambe, à quatre pouces au-dessous du genou, la cuisse, la jambe & le pied furent enflés & tendus, au point que je ne pouvois supporter le drap de mon lit sans crier. L'inflammation n'étoit pas considérable ailleurs qu'à l'ouverture de la playe, qui étoit d'un rouge foncé, & qui rendoit du pus.

Après quatre jours, le Chirurgien du navire ôtant brusquement le cataplasme de lin, rompit le ver; & cette nuit, toute la jambe depuis la rotule en bas, enfla tellement, que du genou au talon, elle étoit d'une égale grosseur. Je fus dans cet état durant cinquante-huit jours. Après plusieurs remedes & cataplasmes d'herbes émollientes, sans aucun succès, & souffrant beaucoup, je vis une partie de la tumeur plus élevée que le reste; je la pressai avec le doigt, & il en sortit environ trois onces de pus & de sanie. Je continuai à presser de même ma jambe avec les doigts à plusieurs reprises, & le reste du ver sortit. La playe se ferma la même nuit, les douleurs diminuerent, & il ne resta d'enflure qu'au genou. Il parut après, plusieurs tumeurs au-dessous de la rotule; il y avoit apparence qu'il s'y formeroit quelque dépôt, mais elles se sont dissipées. Le genou ne reprend que très-lentement sa force, il est même encore très-foible, quoiqu'il se soit presque écoulé deux mois depuis que la playe s'est fermée.

La suite à l'ordinaire prochain.

Médecine des Animaux.

Topique pour les enclouures, les corps, & les tours de reins aux chevaux.

Prenez un quarteron de cire jaune, autant de poix-resine, de poix blanche, d'huile d'olive, & un quarteron & demi de sain doux sans sel. Lorsque le tout sera fondu, vous y ajouterez deux onces d'huile d'aspic, & la même quantité d'huile petrole, d'huile de therebentine, & d'huile d'hipericum. Vous mêlerez bien le tout ensemble, & le passerez à travers un linge.

Autre pour les enclouures.

Prenez parties égales de vinaigre, de sel, de poivre & de sucre, mêlez le tout ensemble; versez quelques gouttes de ce mélange dans la playe, & ferrez le cheval.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Gerofles.	8 liv.	10	f. la livre.
Hermodates.		0	
Hypocistis.	0		
Huile de muscade.	0	0	
D'aspic.	0	0	
De laurier.		0	
De petreole blanche.	0		
De petreole noire.	0		
Huile de vitriol.		0	
Esprit de vitriol.	0		
Jalap.	6	0	
Jus de réglisse.		12	
Jujubes.		0	
Indigo.	0		
Iris.		0	
Ipecacuana.	6	10	
Litharge.	0	0	
Minium.	0	0	
Myrrhe en sorte.	0	0	
En larmes.	0		
Mirobolans.		0	
Mercure doux.	0		
Noix vomique.	0	0	
Opium.	0	0	
Orpiment en pierre doré.		14	
Broyé.		15	f.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 23 Septembre 1773.

De Londres, le 2 Septembre.

On lit dans un ouvrage Anglois nouvellement publié, par un sçavant Médecin de Londres, des préceptes solides sur la manière de se vêtir, sur les heures où il convient de prendre son sommeil, sur le tems & la proportion auxquels il faut se nourrir, & sur le choix des substances alimentaires. Nous ne répéterons point ici ce qu'on a conseillé si souvent aux hommes pour la conservation de leur santé; ces préceptes généraux sont consignés dans tant de livres! Nous nous arrêterons seulement à une observation concernant certains usages dans la maniere de se vêtir; elle nous a paru digne de remarque. En Angleterre comme par-tout ailleurs, les camisoles de flanelle portées directement sur la peau, n'ont d'abord été employées que pour se tenir plus chaudement en hiver, ou par des personnes valetudinaires, frileuses dans toutes les saisons, ou enfin par d'autres qui, sujettes à des maladies de peau, avoient besoin de l'entrenir dans une espece de rougeur érésipelateuse analogue à l'éruption dont elles portoient intérieurement le foyer. La manie d'imiter en tout nos voisins, a porté quelques François à se servir de ces camisoles, & cette contagion a au point gagné, qu'on voit bien des jeunes gens se servir aujourd'hui dans l'Hiver & dans l'Été, de camisoles de flanelle d'Angleterre. L'Auteur Anglois relevant cet abus, assure qu'il est pernicieux, en ce que la flanelle irrite la peau, affoiblit le corps, l'énerve, & prive les hommes qui s'y assujettissent toute l'année, d'un moyen de se garantir du froid dans l'arriere saison, où la flanelle leur seroit véritablement nécessaire.

De Montpellier le 14 Septembre.

Une fille âgée de 26 ans, d'un tempetament foible & melancolique, assez dérangée d'ailleurs dans les évacuations ordinaires au sexe, éprouve constamment, depuis six années consécutives vers la fin de l'Été, un malaise général avec des sentimens de lassitude & quelquefois des douleurs vagues dans les membres, un dégoût pour toute espece d'aliment, une difficulté de respirer, sur-tout en montant & en marchant, enfin une petite toux seche, & un leger sentiment d'irritation dans la gorge; tous ces symptômes devenant plus considérables, la malade se plaint de douleurs vives au larynx, & ne peut avaler que très-difficilement. Elle s'apperçoit en même-tems d'un commencement de surdité à l'oreille droite, & souffre par intervalles dans la journée, d'une migraine du même côté. Sa voix s'affoiblit de jour en jour, la toux fréquente & convulsive rend un son creux & effrayant, la gêne de la respiration est toujours plus considérable; les insomnies surviennent avec des anxietés, des urines troubles & briquetées, & un pouls enfoncé dur, & convulsif. Dans ces circonstances on reconnoît, en portant les doigts sur la partie laterale droite & supérieure du larinx, une petite tumeur fixe, circonscrite & très-douloureuse, de forme olivaire qui paroît située un peu profondément & obliquement entre les cornes supérieures du cartilage thyroide, & celles de l'os hyoide, environ sous le muscle thyro-pharingien, ou le syndesmo-pharingien. Le fond de la bouche examiné avec attention à la premiere apparition de cette maladie, n'a présenté dans ce tems, que de legeres traces d'inflammation ou de rougeur à la partie postérieure & inférieure du pharinx, qui paroissoit peu intéresser le voile du palais & les amigdales. Cependant les choses se trouvant encore empirées au bout de quinze jours, la tumeur qui a acquis journellement & plus de volume & plus de sensibilité, ne souffre pas actuellement la moindre pression; elle est à son plus haut point de grosseur qui égale à-peu-près celle d'une grosse olive, dont les deux surfaces laterales seroient aplaties, sans aucune élevation sensible, ni la moindre altération sur la peau. Toute deglutition d'alimens solides, est pour lors interdite à la malade qui peut à peine avaler quelques goutes de bouillon ou de

looch. La toux qui a déja amené quelques crachats purulens, se calme notablement, mais la suffocation en paroît augmentée, le visage devient pâle & bouffi, les joues & les levres sont livides ou d'un violet terne, comme on le remarque chez beaucoup de peripneumoniques. D'ailleurs la voix est entierement éteinte, l'oreille droite dans un état de parfaite surdité; & si quelquefois il arrive à cette fille de rester couchée pendant la nuit, sur le côté correspondant, c'est-à-dire, sur le côté droit; cette situation lui cause un engourdissement général, ou une stupeur qui lui permet à peine les mouvemens nécessaires pour prendre une situation différente. Cet état extrême dure encore pendant deux ou trois jours, & la malade presque agonisante semble prête à succomber à tant de maux; lorsqu'enfin sentant quelque chose de dur & d'incommode qui lui monte dans le conduit des alimens, elle crache sans efforts & sans toux, & rend avec les crachats deux pierres de la grosseur d'un poischiche. Ces corps étrangers sont d'un blanc jaunâtre, très-durs, raboteux & de forme irréguliere. Cette excrétion n'est pas plutôt faite, que tous les symptômes disparoissent, excepté un leger mal de gorge, qui dure encore quelques jours avec un peu de toux. Cet exemple curieux, d'une maladie rare, prouve qu'on gagne toujours à ne pas troubler la nature par des remedes superflus, ou par des opérations précipitées; nous le devons au célebre M. Fouquet.

De Soissons le 17 Septembre.

M. Dufot, Médecin recommandable par ses soins & par ses lumieres, vient d'être chargé par M. le Pelletier de Morfontaines, Intendant de cette Province, de faire un cours gratuit sur les accouchemens, en faveur des Sages-Femmes de la campagne. Ce même Médecin avoit auparavant établi à Laon, sa patrie, un dépôt gratuit de remedes destinés aux pauvres paysans. M. Nacher, Docteur en Médecine de la même Ville, doit lui succeder dans l'administration de ce secours véritablement utile, & les infortunés continueront d'être soulagé. Ces exemples ne trouvent point assez d'imitateurs.

Lettre écrite à Paris le 18 Septembre 1773, par M. Leroy, Médecin de Monseigneur le Comte de Provence.

» Vous avez rapporté, Monsieur, dans la Ga- » zette de Santé, feuille N°. 5, page 19, la des- » truction d'un polype uterin. La date de cette » opération m'auroit fait penser qu'elle con- » cernoit une Dame dont j'ai la confiance, » sans la différence des symptômes qui ont » précedé sa guérison. Quoiqu'il en soit, l'ob- » servation présente sera un nouveau témoi- » gnage en faveur de cette opération; elle » rassurera de plus en plus les femmes qui au- » roient besoin d'y recourir: & comme vous » l'observez très-bien, elle engagera les gens » de l'art à redoubler d'attention dans la re- » cherche de la cause cachée de beaucoup d'in- » dispositions du sexe qui en dépendent, & » auxquelles on oppose souvent des remedes » nuisibles, ou du moins infructueux. La » Dame dont il est question, est d'une cons- » titution forte, d'une taille avantageuse & » fort mince, elle a eu plusieurs enfans. Son » premier accouchement fut pénible & labo- » rieux, elle en a souffert plus de deux ans » après; elle accoucha il y a 13 à 14 ans, pour » la derniere fois, sans rien éprouver d'ex- » traordinaire. Cette Dame fit aussi avec succès, » il y a quatre ans, pendant sept à huit mois, » des remedes contre une maladie grave dont » le caractere étoit évident, & le siege ailleurs » qu'à la matrice.

» Ces symptômes qui compliquoient la ma- » ladie dont il s'agit, tels que les douleurs sour- » des dans les reins, l'engourdissement de tout » le côté gauche, des étouffemens fréquens, » des inquiétudes & des agitations aux jambes » & aux cuisses, avoient été dissipés par des » remedes convenables. L'indication majeure » ainsi remplie, je ne crus pas devoir insister » sur des médicamens devenus alors superflus. » Deux ans après cette époque, les acci- » dens mentionnés reparurent, ils acquirent » dans la suite plus d'intensité; les regles cou- » loient difficilement pendant les quatre » premiers jours; le cinquième elles étoient si » abondantes, que cette Dame gardoit le lit. » Les regles cessées, il succédoit un écoule- » ment séreux, inodore, abondant, quelque- » fois d'une couleur brune ou roussâtre qui » duroit quinze jours. La malade maigrissoit, » son estomach se gonfloit souvent après les » repas & assez fréquemment, elle éprouvoit » un sentiment de pesanteur, de serrement » & de douleur poignante à la matrice. » Ces symptômes réunis & bien appréciés, » me firent conjecturer, qu'il y avoit un corps » étranger dans ce viscere, je décidai cette » Dame à se faire toucher. M. Levret, Accou- » cheur de Madame la Dauphine, y reconnut » en effet un polype. Son tact a été si exact, que » dès-lors il détermina le volume de ce corps. » Mais comme le polype étoit encore diffi- » cile à saisir, nous en différâmes la ligature, » qui ne fut faite que trois mois après, un » Vendredi matin; le Mercredi suivant, » la tumeur étoit entierement détachée. » Le volume du polype égaloit celui d'une » moyenne pomme de rembourg; sa consi-

» tance approchoit beaucoup de celle de la » substance des mammelles. Son attache pou- » voit avoir un pouce & demi de diametre, & la » solidité du pédicule étoit la même que celle » de la tumeur que je conserve. Vous concevez, » Monsieur, que la suppuration a dû être abon- » dante. La malade s'est bien portée depuis; » elle a été purgée après la cessation des regles » qui ont paru le cinquiéme jour de la chute » du polype, sans les inconvéniens qui les ac- » compagnoient précédemment. Elles finis- » sent pour la deuxiéme fois, au moment que » je vous écris, & sont rappellées à l'ordre » naturel. Dans le courant de la maladie, » cette Dame n'a point eu d'enflure aux » jambes ni aux mains. Je n'ai remarqué au- » cune menace d'hydropisie, comme dans celle » de votre premiere observation. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

Remede très-simple contre le panaris.

Ce remede doit être employé quand on commence à sentir la douleur du panaris. Il consiste à faire bouillir de l'eau de riviere, & après l'avoir retirée du feu, à y plonger le doigt, huit ou dix fois de suite, en le retirant chaque fois, avec la plus grande célérité. Il est rare qu'on soit obligé de répéter cette opération, mais s'il restoit encore quelque douleur, on la recommenceroit. La personne qui nous a communiqué ce moyen, assure n'avoir jamais vu manquer son effet, & dit en avoir éprouvé l'heureuse efficacité sur elle-même plus d'une fois.

Livres Nouveaux.

Mémoire sur l'usage où l'on est d'enterrer les morts dans les Eglises, & dans l'enceinte des Villes. Par M. Maret, Docteur en Médecine, Sécretaire perpétuel de l'Académie de Dijon, &c. A Dijon, chez Causse, Imprimeur; & à Paris, chez Moustar, Libraire, rue . . . . . Vol. in-8°. de . . pag.

Ce mémoire écrit avec beaucoup de sagesse, mérite l'attention du gouvernement. Il étoit difficile de réunir en si peu d'espace autant de faits & de raisons solides, contre un abus pernicieux. Nous n'insisterons pas sur les maux causés par l'infection cadavereuse; ils sont malheureusement trop connus. Persuadés que l'on ne tardera pas à placer hors des Villes la sépulture des morts; nous nous bornerons à tracer d'après l'Auteur, le plan d'un cimetiere tel qu'il devroit être pour n'avoir aucun inconvénient.

On peut regarder comme certain que les cadavres enterrés pourrissent lentement, que leur putridité complette n'a lieu tout au plus qu'au bout de trois ans, & qu'à raison de l'effet de la pression, elle exige d'autant plus de tems, que le corps est plus profondément enfoui.

Mais il est des corps qui ont plus de disposition que d'autres à la décomposition putride; il est des terreins qui hâtent davantage par leur humidité, cette destruction des corps animaux. Il faut prendre en conséquence un terme moyen, & sans craindre de trop reculer ce terme, le fixer à la révolution de trois ans, lorsqu'on ne donne aux fosses que quatre à cinq pieds de profondeur, & à quatre ans, lorsqu'on leur en donne six à sept. La conséquence à en déduire, est qu'un cimetiere doit être, dans le premier cas, trois fois plus étendu que l'espace nécessaire, pour y déposer les morts qui doivent y être enterrés dans le cours d'une année, & quatre fois dans le second.

C'est donc par la connoissance de l'espace nécessaire pour l'inhumation d'un nombre donné de cadavres, qu'on peut parvenir à déterminer l'étendue que doit avoir un cimetiere; mais cet espace est relatif à la profondeur des fosses. Si elles ont six à sept pieds de profondeur, on pourra les rapprocher de façon à ne laisser entre elles que très-peu d'intervalle; & en le fixant à deux pieds, il s'ensuivra que la fosse d'un adulte, ayant six pieds de long sur deux & demi de large, occupera, en comptant le pied à ajouter tout autour, un espace de trente-un pieds & demi quarrés. Mais si, suivant l'usage le plus commun, les fosses n'étoient profondes que de quatre à cinq pieds, l'espace nécessaire pour un adulte égaleroit une surface de cinquante-deux pieds quarrés; cette surface sera donc augmentée en raison inverse de l'épaisseur de la couche terreuse qui recouvrira les cadavres.

Ainsi lorsque l'année commune des morts donnera le nombre cent, il faudra que le cimetiere ait dans le premier cas, douze mille six cent quatre pieds quarrés de surface; dans le second, quinze mille six cens. Un calcul fort simple donneroit la surface d'un cimetiere, dans les circonstances où les cadavres ne seroient recouverts que de deux ou trois pieds de terre.

Cette étendue cependant ne pourroit prévenir les inconvéniens auxquels la densité des vapeurs pourroit donner lieu, qu'autant que l'air les y absorberoit avec facilité. Pour qu'un cimetiere ne soit pas dangereux, il faut non-seulement que son étendue soit proportionnée au nombre des cadavres qu'on y enterre, mais encore que l'air y circule avec la plus grande aisance, & sur-tout qu'il y soit le plus pur qu'il est possible; qu'ainsi tous les vents y abordent librement.

Un usage assez uniforme paroît autoriser

les plantations d'arbres faites dans les cimetieres, mais il est abusif & dangereux. Les arbres diminuent l'espace destiné aux sépultures. Cela seul suffiroit pour engager à faire cesser cet usage; il est cependant encore un autre motif qui doit y déterminer. Si le mouvement des branches peut agiter l'air qui couvre les cimetieres, les arbres en rompant les courants d'air, s'opposent à l'action des vents sur les vapeurs, & ces vapeurs arrêtées par les feuillages, sont forcées de retomber sur la terre, & y entretiennent une humidité pernicieuse. Qu'aucun édifice, aucun arbre n'interrompent donc les courants d'air, & ne s'opposent à la dispersion des vapeurs qu'ils doivent entraîner.

On a dit qu'il falloit placer les cimetieres en plein air, dans des endroits qui ne soient pas trop humides, mais ouverts à tous les vents, sur-tout à ceux du nord & de l'est. On doit, autant qu'il est possible, les situer au nord & à l'est des Villes, afin qu'en aucun temps les vapeurs infectes n'y puissent être portées avec la densité que l'humidité leur donne. Telles sont les vues lumineuses de l'Auteur, puissent-elles être bientôt suivies!

Médecine Étrangère.

Suite du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Le ver s'étoit logé dans le tissu cellulaire, il n'a jamais pénétré plus profondément. L'inflammation qu'il occasionnoit en se pourrissant, après qu'il eut été rompu, s'étendoit aux ligatures & aux muscles du genou & du jarret, & causoit les douleurs aigues. Ces mêmes muscles ayant été fortement relâchés par l'enflure, & l'application réitérée des cataplasmes émollients, n'ont pas repris leur ancien ton. C'est-là la cause de la foiblesse que je ressens encore.

Ceux qui croyent que le ver de guinée est le même que celui-ci, disent qu'il faut commencer par donner le mercure en petite quantité pour tuer le ver, & après l'extirper avec la lancette. Mais s'il faut avoir recours à la lancette (qui est le meilleur remede en certain cas) le mercure me paroît superflu; car le ver paroissant être sans mouvement, on l'ôtera avec la lancette, tout en vie, tandis qu'au contraire en le tuant avec le mercure, si on ne l'enleve pas au moment même de sa mort, il commencera à se pourrir à l'instant, & il occasionnera des inflammations, des sinus & des ulceres.

La suite à l'ordinaire prochain.

Médecine des Animaux.

Une des causes les plus communes des maladies des chevaux, c'est de leur donner du mauvais foin ou de la mauvaise paille. On met souvent l'un & l'autre dans des rez-de-chaussée, sur-tout dans les Villes. L'air dans ces endroits n'a que très-peu de mouvement, les murs sont continuellement couverts d'une eau croupie, noire, souvent infecte, qui pénétre les alimens destinés à nourrir les chevaux, & passe de-là dans leur corps, où elle fait plus ou moins de ravages. La vapeur qui s'éleve d'un tas de fumier échauffé, mouille aussi le foin & le corrompt, on le fait néanmoins manger aux chevaux par une économie mal-entendue. Aussi en voir-on beaucoup qui ont des fluxions, qui perdent la vue, qui sont souvent dégoûtés, qui ont des démangeaisons, la gale, le farcin, des dartres, & des humeurs sur les jambes qui les engorgent & les pourrissent. *Essais sur l'équitation, par M. de la Balme.*

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Yeux d'Ecrevisses.	o liv.	o f.	la livre.
Orcanette.	o	o	
Percil de Macedoine.	•		
Pignons d'inde.	•		
Pirethre		10	
Poivre en balle.	108		le quintal.
Blanc.	•	•	
Gerofle.		o	
Long.	o	o	
De guinée.	o	o	
Polipode.		•	
Précipité rouge.	o		
Blanc.	o		
Polium montanum.		o	
Quinquina	•	•	
Résine de Gayac.		•	
De jalap.	•		
De scammonée	o		
Rapure de corne de Cerf		•	
De Gayac.		o	
Rhubarbe du levant.	o		
De Moscovie.	8		
De Chine.	2	10	
Rapontic.	2	10 f.	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ; & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 30 Septembre 1773.

De Londres, le 10 Septembre.

LE remede du Docteur Chittik, renommé dans cette Capitale contre la pierre, a exercé long-tems la curiosité des malades & des gens de l'art. M. Alexandre Blackrie, attaqué de cette maladie cruelle, s'est empressé d'en rechercher la nature, & paroît enfin l'avoir découverte. Quelques essais préliminaires lui avoient fait soupçonner la présence d'un alkali fixe dans le spécifique dont il s'agit. Des réflexions le conduisirent ensuite à penser que ce même sel étoit combiné avec la chaux vive. En conséquence il compara ce mélange avec la mixture du Docteur Chittik. Le goût en fut le même, & les deux préparations changerent en verd, la couleur bleue du sirop violat. Poussant plus loin ses essais, M. Blackrie voulut s'assurer si son mélange seroit aussi efficace que celui du Docteur Chittik ; pour dissoudre la pierre ; pour cet effet, il prit deux fragmens égaux d'une même pierre, & jetta l'un dans du bouillon de veau, dans lequel étoit allongé le spécifique du Docteur, & l'autre dans pareille quantité du même bouillon, contenant la substance qu'il avoit lui-même préparée. Ces menstrues furent exposés à un égal degré de chaleur, & les deux calculs se trouverent promptement dissous dans le même espace de tems. D'où M. Blackrie conclud, que le remede de M. Chittik n'est autre chose qu'un véritable savon lixiviel, entierement le même que celui qui résulte de l'union d'un alkali fixe avec la chaux vive. Voici les précautions que le possesseur de ce remede exige de ceux à qui il l'administre. On fait bouillir deux livres du bout faigneux de collet de veau, dans cinq quartes d'eau, (c'est-à-dire environ cinq pintes) jusqu'à ce qu'elles soient réduites à trois. C'est dans cette quantité de liquide qu'il a la précaution de dissoudre chaque jour son spécifique. On prend une pinte de cette eau de veau à petits coups le matin à jeun, & dans une heure de tems. On déjeune deux heures après. A midi on prend la seconde pinte, & la derniere le soir, en observant toujours de boire peu à la fois, de prendre chaque dose en une heure ; & de mettre un intervalle de deux heures entre la drogue & chaque repas. M. Chittik interdit à ses malades toutes viandes salées, & même l'usage du sel avec les viandes simples ; ils doivent s'abstenir des differentes graisses, du beurre, de la crême & du lait, à moins qu'il ne soit bien écrémé. Les fromages, les poissons, les œufs, les ragoûts, les pâtisseries, les fruits, & tous les vegetaux, leur sont défendus excepté les navets, les patates (espece de pommes de terre) & les oignons bouillis sans être assaisonnés. Encore leur prescrit-il d'être très-sobres sur l'article des patates. Quant à la boisson il proscrit tous les acides & même tout ce qui a la moindre tendance à tourner vers l'aigre, comme le vin, la bierre, le cidre, le poiré, en un mot toutes les liqueurs fermentées, & ne leur permet que l'eau seule avec un peu d'eau-de-vie. Du reste ils peuvent se nourrir de viandes de bœuf, de mouton, d'agneau, de veau, de canards, de poulets, de lapin, mais sans autre sauce que leur jus. Il leur recommande un exercice moderé, & les prévient qu'ils ne peuvent éprouver les heureux effets de son remede, que par une persévérance de trois, quatre, & même cinq mois. Si le sujet est attaqué d'une autre maladie conjointement avec la pierre, le Docteur en differe le traitement ; de même il attend que le paroxisme soit devenu moins violent, quand les douleurs de la pierre sont trop aigues. Enfin s'il survient quelque désordre accidentel pendant le cours de ses remedes, il en suspend l'usage jusqu'à ce que le malade soit retabli. D'ailleurs il en regle la quantité sur la constitution du sujet, & sur les symptômes plus ou moins graves qu'il observe. Nous aurions désiré pouvoir indiquer la dose précise de ce remede qui a du succès à Londres ; mais M. Blackrie ne le dit pas : c'est pourquoi nous conseillons de consulter les gens de l'art chaque fois qu'on veut en faire usage, pour la regler relativement aux différences individuelles des tempéramens, & aux divers degrés d'affection des malades.

De Sens, le 18 Septembre.

Dans une lettre écrite de cette Ville, on lit les détails suivans, sur la maniere de corriger la malignité de l'air. » L'eau, y est-il dit, » entretient la propreté de nos rues; il ne s'éleve point de nos demeures des exhalaisons » empestées, qui portent dans le sein des citoyens le germe de toutes les maladies; & » lorsque la contagion a soufflé sur notre Ville » des vapeurs funestes formées en d'autres contrées, on a pout la dissiper, sagement fait » circuler l'eau avec plus d'abondance. En » 1586, la peste désola la ville de Sens. Le Prévôt, son Lieutenant, les Maire-Echevins, » les Capitaines des Gardes & autres citoyens » assemblés le 11 Septembre, s'occupent des » moyens d'éloigner ce fléau, & arrêtent par » l'article 18 du Réglement de Police, que » pour mieux nétoyer ladite Ville, les Maire, » Echevins & Procureur d'icelle, seroient tenus de faire courir l'eau par toutes les rues » de la Ville en grande abondance, tant que » la nuit dureroit, à icelle commencer à l'heure » de sept heures du soir, jusqu'à six heures du » matin; laquelle heure de six heures venue, » seroit ladite eau en partie retenue, laissant » seulement une moindre eau bien plus rare » que celle qui courra de nuit par lesdites rues. » Les mêmes dangers ménacent en 1627, & » le 26 Juillet le même arrêté est signé par le » Lieutenant-Général, les Maire & Echevins, » & les Notables Bourgeois convoqués en » l'Hôtel-de-Ville, ainsi que les gens de l'art «

L'Auteur de la lettre ne dit pas si ces dernieres précautions eurent du succès. On inondoit autrefois les rues de Madrid en Espagne, en différens jours de l'année, pour détacher les matieres infectes qui y croupissoient. On conserve encore à l'Hôtel-Dieu de Paris l'habitude de faire couler chaque matin un torrent d'eau dans les salles basses, qu'on essuye ensuite avec du sablon lorsque l'eau s'est écoulée. L'expérience a prouvé que les cadavres se conservoient long-tems dans l'eau sans pourrir, & l'on peut regarder cet élément comme antiputride à bien des égards. Nous ne disconvenons pas de la nécessité d'entretenir la propreté des rues; faire circuler l'eau en abondance dans une Ville pour les laver, étoit sans doute utile dans les tems de Barbarie, où la boue & les ordures qui s'y trouvoient amoncelées, en couvroient le pavé Mais au lieu de vivre ainsi dans l'eau, & de rendre sans cesse l'air humide par la présence du premier élément, ce qui peut accélerer le développement des matieres contagieuses, ne vaudroit-il pas mieux se borner à balayer les rues une fois chaque matin, comme on le fait actuellement dans Paris? Les anciens préféroient d'employer le feu contre les maladies contagieuses. C'est un usage reçu dans tous les tems, & presque dans toutes les nations; on a bientôt allumé du feu dans les rues, pour corriger l'impureté de l'air par les flammes. Ce moyen plus simple & plus commode paroît préférable à celui de la ville de Sens, qui demande un entretien, des soins, dégrade le pavé, & n'est pas aussi sain qu'on le pense.

De Saint-Clair le Châtel près de Paris, le 20 Septembre.

Il y a quelques mois que le nommé Pierre Tixerand, laboureur & voiturier, fort & robuste, âgé de 40 ans, tomba malade. Il avoit la fiévre tous les trois jours, avec des sueurs abondantes pendant l'accès, & des foiblesses d'estomach. Environ six semaines après il se trouva mieux; l'appétit revenoit, & il n'avoit de fiévre que lorsqu'il vouloit reprendre son travail ordinaire. Au bout de dix-huit jours, à compter de cette derniere époque, le malade eut une fiévre violente avec des nausées qui continuerent deux jours de suite. Le Lundi, les envies de vomir augmenterent; on lui fit boire abondamment d'eau tiede, avec laquelle il rendit par haut beaucoup de bile. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les premiers efforts du vomissement, il rejetta deux chenilles longues chacune d'un pouce & demi, d'environ six lignes de circonférence, noirâtres, sans poil, ayant la tête brillante, & des especes d'ergots sous le ventre, avec lesquels ces chenilles s'accrochoient à des planches, même tournées sans dessus dessous. Les exemples d'insectes rendus par les vomissemens ne sont pas rares: on en a vu sortir de toutes les cavités du corps, dans lesquelles l'air où les alimens avoient pu être introduits. S'il est souvent difficile de reconnoître leur présence, & si l'on peut tout au plus la soupçonner par l'affection des cavités qui les contiennent, & par l'irrégularité des symptômes; du moins des faits pareils serviront à rendre les hommes plus attentifs à la pureté de l'air qu'ils respirent, & à faire un choix des substances dont ils font leur nourriture.

De Paris le 26 Septembre.

On ne sçauroit trop recommander de ne point habiter les maisons nouvellement bâties, & les appartemens peints à neuf. L'histoire de plusieurs accidens arrivés depuis peu à des personnes imprudentes, rendra peut-être le public plus attentif à ce danger qu'il semble braver chaque jour, malgré les représentations des physiciens & des gens de l'art. Un jeune homme ayant couché dans une chambre, dont le mur avoit été blanchi depuis quelques jours avec

de la chaux, a été pris d'un serrement de poitrine, & d'une suffocation considérables. Bientôt sa peau s'est enflée, au point que son visage, les yeux, & toute l'habitude du corps, paroissoient bouffis. A cette bouffisure qui a duré une nuit & un jour, ont succédé un vomissement violent & continu, & un dévoyement abondant de matieres sereuses. On a transporté le malade dans un autre endroit, on lui a donné à boire de l'huile d'amendes douces, & une tisanne faite avec le chiendent, la reglisse, & la graine de lin. Quelques jours de diette & le changement d'habitation, ont dissipé ces symptômes qui, sans cela, feroient peut-être devenus mortels.

Un autre sujet âgé de 40 ans, habitant continuellement une maison neuve, dans laquelle les Peintres & les Barbouilleurs travailloient sans cesse, couchoit dans une chambre également infectée de l'odeur de la peinture; il fut bientôt attaqué d'une colique sourde, qui parut ensuite cesser sans faire aucun remede. Ce calme n'étoit qu'apparent: quelques jours après, il eut de nouvelles douleurs dans le bas ventre, principalement au-dessous du nombril; il éprouvoit des épreintes continuelles sans rendre autre chose que quelques glaires entierement semblables à des blancs d'œufs. Il n'avoit avec cela point de fiévre, point d'altération, & l'on touchoit son bas ventre sans lui causer de douleur, il étoit même assez mou, quoique le malade se plaignît beaucoup de sa colique. L'état du lieu qu'il habitoit, des crampes survenues aux mains & aux pieds, & l'impossibilité d'uriner qui se joignit à tous ces symptômes, sans aucun signe d'inflammation dans la vessie, ne laisserent pas douter de la présence de la colique des Peintres. Comme le malade n'étoit pas bien robuste, on lui fit prendre seulement deux grains d'émétique qui l'évacuerent abondamment par haut & par bas, & le soulagerent. Le lendemain on lui donna des lavemens purgatifs avec une once de catholicon double dans une forte décoction de somnités de camomille, il fut ensuite purgé avec une once & demie de manne, & une once de confection hamec dans un verre d'infusion de feuilles de séné. On le fit vomir quelques jours après à deux différentes reprises, avec huit grains d'ipeeacuana. On avoit soin de lui donner chaque soir un bol fait avec douze grains de thériaque, & quinze gouttes anodines. Enfin on continua d'entretenir la liberté du ventre par l'ipecacuana donné à la dose d'un grain, de quatre en quatre heures, & le malade ne tarda pas à recouvrer entierement sa santé.

Pilules benites de Fuller.

Prenez demi-once d'aloës succotrin, deux gros de séné mondé, un gros d'assa fœtida, & la même quantité de galbanum & de myrrhe, demi-gros de sel de mars, demi-gros de saffran & autant de macis; quarante goutes d'huile de succin, avec suffisante quantité de syrop d'armoise; faites-en une masse de pilules que vous partagerez en cent soixante pilules égales, à prendre en quarante fois, à la dose de quatre chaque fois.

Ces pilules réussissent très-bien contre l'appauvrissement du sang & la lenteur de la circulation; elles divisent & purgent les humeurs visqueuses & stagnantes, débarrassent les vaisseaux de la matrice trop engorgés, & en retablissent les fonctions. Delà vient qu'elles conviennent spécialement au sexe, sur-tout pour retablir les mois depuis long-tems supprimés; elles lâchent le ventre, mais doucement, & comme les antispasmodiques entrent dans leur composition, elles couviennent aux personnes hypocondriaques & vaporeuses, quoiqu'elles soient purgatives. Fuller, de qui nous avons emprunté ces détails, prescrivoit ces pilules à la dose d'un scrupule, ou vingt-quatre grains tous les soirs, ou de deux jours l'un pendant plusieurs semaines. Les bons effets que nous en avons souvent observé après lui, nous ont déterminé à publier cette formule peu connue, & consignée dans un ouvrage écrit en latin. Nous prévïendrons seulement nos lecteurs, que la dose nous a paru quelquefois un peu forte pour le sexe, & qu'alors nous l'avons bornée au poids de huit ou dix grains par jour, ce qui n'a pas moins réussi.

Livres Nouveaux.

Caroli Linné, materia medica, &c. Matiere médicale de Linné, comprenant les remedes tirés des trois régnes, &c. Nouvelle Edition, vol. in-8°. on le vend à Paris, chez Cavellier, Libraire. Cet ouvrage dans lequel les médicamens sont rangés, suivant le systême du célebre Naturaliste Suédois, ne sauroit convenir aux Eleves qui veulent apprendre la matiere médicale, ni à ceux qui ne cherchent que des formules. On peut le regarder comme un plan de matiere médicale bien ordonné, capable de soulager la mémoire des personnes instruites de la propriété des remedes, mais à qui il manque des détails de pratique que quelque Médecin versé dans l'art de guérir, y ajoutera peut-être un jour pour le rendre d'une utilité générale.

Médecine Étrangère.

Suite du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Comme il arrive souvent que le ver se loge aux parties tendineuses du corps, où il est dan-

geteux d'employer la lancette, il me semble qu'il est en quelque façon nécessaire d'en venir aux usages ordinaires du pays où cette maladie règne, c'est-à-dire de l'entortiller sur des brins de soye, peu-à-peu, chaque jour, prenant bien garde de le rompre. Aussi quand on a cette patience & cette adresse, sort-il quelquefois long de trois ou quatre pieds sans inflammation, & avec très-peu de douleur. Celui que j'ai eu pouvoit avoir tout au plus deux pieds de longueur.

Dans les pays où l'on a lieu de craindre cette maladie, je crois qu'il seroit à propos de prendre à la fin de l'hiver quelque espece de remede mercuriel, comme le sublimé corrosif, ainsi qu'il est ordonné par Vanswieten, dissout dans l'esprit de vin. De très-petites doses de ce remede, qui est à bon marché, tueront les œufs avant qu'ils n'éclosent, & ils ne pourront causer alors qu'une ou deux pustules par leur pourriture.

Les Banians aux Indes orientales, sont les seuls qui savent faire sortir le ver promptement & de lui-même. Je les ai vu appliquer des cataplasmes de certaines feuilles aux personnes incommodées de cette maladie en Arabie heureuse, & j'ai vu le lendemain le ver entier sur le cataplasme, sans que la jambe eût rien souffert. Ils disent que ces feuilles ne viennent que sur les côtes de Malabar, & ils sont très-jaloux de leur secret. Il est cependant probable que ces feuilles se trouvent par-tout où cette maladie est endemique. J'ai éprouvé toutes celles qui ressembloient aux feuilles employées par les Banians, mais toujours sans succès.

La suite à l'ordinaire prochain.

Médecine des Animaux.

Nous avons traité des moyens de conserver la santé des animaux en général, & nommément celle des bestiaux. Nous rapporterons d'après M. de la Balme, cité dans la précédente Gazette, les soins principaux que l'on doit prendre des chevaux sains ou malades; les voyageurs nous en sauront gré sans doute, & les gens de la campagne ne pourront que gagner à la lecture de ces détails.

Ces soins consistent, 1°. à lever exactement la litiere tous les matins, à étriller, épousseter, bouchonner, brosser, éponger.

2°. A regler la quantité d'alimens qu'on donne plus ou moins par jour, relative à leur qualité & à la corpulence de l'animal, à sa maigreur & à l'exercice qu'il fait.

3°. A faire relever ou ferrer à neuf, au moins tous les deux mois, en ajustant des fers bien légers, attachés avec des clous dont la lame soit mince, & les têtes petites & égales, pour que les pieds portent bien à plat.

4°. A ne donner du foin nouveau à manger que quand il a jetté son feu, & ne le serrer que lorsqu'il est bien sec, dans un grenier bien aëré, ainsi que la paille & l'avoine qui doivent servir à leur subsistance; & cela pour qu'ils ne se pourrissent pas.

5°. A ne point laisser le fumier dans l'écurie, ou trop près, s'il est en-dehors, parce qu'il corrompt l'air & nuit encore à l'animal.

6°. A ne point augmenter la transpiration insensible dans les vues d'entretenir un beau poil aux chevaux, que l'on affoiblit en les accablant avec de grosses couvertures de laine.

7°. A les faire promener tous les jours quand il fait beau, le matin ou le soir dans l'été & dans l'hivet, depuis midi jusqu'à deux heures.

La suite à l'ordinaire prochain.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Reglisse en bois.	o liv.		le quintal.
Ris du levant.	o		la livre.
Serpentaire de Virginie.	o		
Storax en pain	o		
En larmes.			
Liquide.	o	o f.	
Simarouba.	o	o	
Sang de dragon fin.	oo		
En masse.	o		
Commun.			
Scammonée d'alep.	o		
De smirne.	13		
Salsepareille.	o	o	
	o	o	
	o	o	
	o		
Semen contra fin.	o		

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 7 Octobre 1773.

De Florence, le 10 Septembre.

UN Jurisconsulte de cette Ville ayant imprudemment avalé pendant quelques tems du sel de saturne, pour calmer des ardeurs d'urine auxquelles il étoit fréquemment sujet, fut attaqué d'un violent mal d'estomach qui s'accrut de jour en jour. Cette douleur fut bientôt suivie d'un vomissement considérable, dont l'opiniâtreté mit le malade aux abois. Il étoit extrêmement constipé, & rendoit les matieres fécales par la bouche, sans que rien ne pût appaiser ce redoutable symptôme. Tout ce qu'on connut d'huileux, de butyreux, de mucilagineux, lui a été prodigué; on a eu recours aux émolliens, aux laxatifs, aux calmans, pendant quinze jours consécutifs. Enfin le cas paroissant désespéré, on a proposé au malade d'avaler du mercure coulant; regardant son état comme l'effet d'un étranglement de boyau, qu'on croyoit pouvoir vaincre enfin par le poids de ce mineral. Le malade empressé de se tirer de ce fâcheux état, a avalé tout d'un coup dix-huit onces de mercure Cette quantité de vif-argent n'a pas plutôt été descendue dans son estomach, qu'il a cessé de vomir. Il lui restoit encore une soif ardente compagne inséparable des vomissemens long-tems continués; deux pintes d'eau fraiche bues coup sur coup l'en ont délivré, & tous ces accidens fâcheux ont disparu. Il n'y a pas à douter que cette colique venue à la suite de l'usage intérieur d'une préparation de plomb, n'ait été la même que celle des Peintres dont nous avons déja parlé. Cet exemple prouve encore combien est dangereuse l'administration de ces préparations, conseillée imprudemment dans plusieurs recueils de remedes. Une remarque non moins essentielle à faire, c'est qu'il seroit possible peut-être de guérir constamment de cette maniere la colique des Peintres, sur le traitement de laquelle on a tant disputé. Quelques Médecins l'attaquent par des remedes adoucissans, & c'est le plus souvent sans succès; d'autres plus heureux la combattent avec les vomitifs, & les purgatifs énergiques; mais ces moyens quoiqu'efficaces, paroissent toujours violens. Il seroit heureux de pouvoir la dissiper en faisant avaler du mercure, reste à sçavoir comment ce nouveau remede pourroit produire son effet, & si ce premier succès n'entraîneroit pas des suites fâcheuses. Il seroit peut-être possible de trouver dans la grande froideur du mercure & son étroite affinité avec le plomb, la raison du calme subit qu'a produit la présence du premier de ces mineraux, soit en temperant l'ardeur que causent les molécules saturnines, naturellement siccatives, soit en s'amalgamant avec elles, & en en émoussant ainsi la causticité. Mais sans s'arrêter à des explications toujours hazardées, remarquons seulement le rapport de cette pratique, avec celle du Médecin latin, qui au témoignage de Paul d'Œgine, traitoit avec succès une colique semblable, ou peut-être la même, avec des alimens & des médicamens froids. Quant à la seconde question de savoir si les succès momentanés du mercure cru n'entraîneroient pas des accidens graves, nous ne voyons pas quel est le mal que pourroit faire le mercure coulant pris de cette maniere, lorsqu'il seroit revivifié du cinnabre; & c'est ce qui nous porte à en conseiller l'essai dans ces sortes de cas.

De Nantes, le 18 Septembre.

Le traitement populaire antivenerien que M. l'Intendant de Bretagne a fait administrer depuis peu dans cette Ville, suivant la méthode publiée à Paris par ordre du gouvernement, sera de même employé à Rennes par M M. Blin & Rapatel, Chirurgiens habiles, au zèle & au désintéressement desquels on ne sçauroit trop applaudir. Ajoutons à cette nouvelle que M. de la Corée, Intendant de la Franche-Comté, a fait connoître par une lettre circulaire adressée à MM. les Subdélégués de sa Généralité, le titre, le prix & le lieu de la vente de l'ouvrage, qui indique la maniere de préparer & de se servir des remedes usités dans cette méthode. Ce n'est pas assez

de répandre les moyens de secourir l'humanité ; disons encore un mot du motif qui porte chaque jour les Charlatans à publier des affiches, des placards ou autres imprimés semblables, tendants à augmenter le nombre des dupes, & à multiplier les victimes. Il n'est aucun de ces gens à secret, qui ne prétende posséder à lui seul le spécifique le plus précieux. L'un dit l'avoir trouvé dans un vieux manuscrit, l'autre le doit à un hazard heureux, un troisieme à ses veilles, à ses recherches & à les voyages ; tous se disent Chymistes, Botanistes, Naturalistes ; chacun d'eux promet un jour la publication de sa recette, aucun ne la donne ; en attendant cette troupe mercenaire, traire aisément des malades faciles, & exerce dans l'obscurité les exactions les plus odieuses. Croiroit-on qu'ils osent proposer sérieusement comme peu couteux, des remedes qui, selon eux, coutent au moins 30 ou 40 liv. tandis qu'il est présentement démontré que les remedes simples, connus, faciles, sûrs, approuvés par la Faculté de Médecine de Paris, autorisés par le Gouvernement, & dont l'administration heureuse a passé dans les mains de tout le monde, ne coutent au plus que 9 liv. & souvent beaucoup moins, même dans le mal vénerien le plus invétéré.

Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames.

De Puymeras dans le Comtat, le 26 Septembre.

Un jeune homme fut atteint à la fois, les derniers jours du mois dernier, de peripneumonie & de pleurésie. Le troisieme jour de sa maladie il avoit été saigné deux fois, lorsqu'un Médecin habile, appellé par un gentilhomme de ce village, le visita. Le pouls étoit alors plein, fort, un peu dur, & la respiration très-gênée ; le visage rouge, les yeux enflammés. Le malade crachoit peu, & se plaignoit beaucoup du point de côté. Le Médecin fit ouvrir la veine une troisième fois, & ordonna l'application d'un emplâtre vesicatoire sur la partie affectée. Comme il fallut aller chercher loin cet emplâtre, on ne put l'appliquer qu'à une heure après minuit. Le matin la douleur étoit calmée, les crachats sortoient en abondance, & lorsqu'on leva l'appareil, le topique avoit fait élever des vessies considérables, remplies d'un matiere purulente. Le jeune malade alloit chaque jour de mieux en mieux, & il a guéri depuis presque sans autre secours. C'est après avoir lu le N°. 4 de notre Gazette, que le Médecin, auteur de cette observation, s'est déterminé à employer le vesficatoire, dont l'application sur la partie douloureuse est encore peu usitée dans certaines Provinces. Ce topique fut appliqué à minuit ; peut-être il n'eut plus été tems, si l'on eût attendu jusqu'au matin. Il nous est arrivé plus d'une fois de le prescrire avec succès en pareils cas, précisément pour avoir épié l'instant favorable. Il n'y a pas de moment à perdre dans les maladies aigues, une saignée faite à propos dans la nuit est souvent décisive, il en est de même des vessicatoires. Ajoutons qu'on ne doit jamais appliquer ce topique sans faire attention à l'état de la vessie. Quelquefois il arrive qu'en souffrant moins de la douleur de poitrine, les malades éprouvent de grandes difficultés d'uriner. Ce symptôme ne doit pas effrayer, on l'appaise en prescrivant pour boisson ordinaire, l'émulsion faite avec les quatre semences froides, & le campbre. Nous détaillerons incessamment tous ces objets en faveur des personnes de campagne, éloignées des secours, & qui ne sont point initiées dans l'art de guérir.

Lettre écrite à Paris ce 3 Octobre 1773.

« C'est avec raison, Monsieur, que vous préferez le feu à l'eau, pour prévenir les effets de l'infection de l'air, (Gazette de Santé, Numero 14.) L'humidité inévitable de l'atmosphere par la trop grande abondance d'eau répandue dans une Ville ou dans un Hôpital, ne peut qu'être nuisible, quoiqu'en dise le Citoyen de Sens. Je suis persuadé que l'eau avec laquelle on lave les salles de l'Hôtel-Dieu, contribue beaucoup à entretenir dans cette maison les maladies de peau, qui de-là se répandent parmi le peuple. La situation de l'Hôtel-Dieu au bord d'une riviere, dans un lieu bas, plongé par les maisons & au centre de la Capitale, est un abus contre lequel vous devriez aussi vous élever. On ne s'est jamais plaint de la fumée des parfums que l'on brûle dans les autres Hôpitaux. Ce fut par des feux allumés à propos, qu'Acron autrefois délivra la ville d'Athenes de la peste. Hippocrate a conseillé aussi ce moyen, dont il avoit éprouvé le succès. Le même usage s'est toujours conservé depuis dans tous les pays ; & pour ne pas sortir de notre France, on trouve dans des Ordonnances du Châtelet, rendues dans le seizième siecle, l'injonction expresse à tous Bourgeois, Chefs-d'Hôtel, de fournir du bois deux fois la semaine, pour faire des feux dans les rues, purifier l'air, & en chasser la corruption ; & la même injonction faite dans le même tems en confirmation de la premiere, dans une assemblée générale de Police, tenue en la Chambre de S. Louis au Palais. De pareilles précautions ont été prises depuis, contre les différentes pestes qui ont affligé le Royaume. On prévient encore les mauvais effets de la contagion par

» l'odeur pénétrante de certains aromates.
» Lorsque les Chinois craignent que leur ri-
» zieres ne soient ravagées par des insectes,
» qui s'y manifestent en foule après les vents
» poutrissans du sud, ils en arrosent la terre avec
» la décoction de gingembre, de poivre-long,
» & d'autres plantes dont l'odeur & le goût
» sont forts & acres. On a publié dans plu-
» sieurs ouvrages périodiques, que les habita-
» tions voisines des plantations de genièvre,
» dont les bayes servent de parfums dans les
» Hôpitaux, étoient moins exposées à la petite
» vérole, & aux maladies contagieuses. Tout
» le monde sait que les Hollandois n'eurent
» pas plutôt fait détruire les gerofliers, dont
» l'une des isles moluques étoit couverte, qu'ils
» y furent attaqués de maladies de toute espece.
» Et l'on ne peut douter que la cessation presque
» subite d'une peste qui ravageoit Londres
» dans le 16e. siecle, ne soit l'effet de l'ouver-
» ture subite des fosses de toutes les latrines
» de cette Capitale. Est-ce que l'excès de cor-
» ruption différente de la contagieuse, auroit
» arrêté les progrès de cette derniere? Comme
» on voit les liqueurs fortement acides, s'op-
» poser à la fermentation de ce nom; ou bien
» la quantité d'alkali volatil qui dût s'exaler de
» ces fosses, auroit-elle seule corrigé l'infec-
» tion de l'air? (L'alkali volatil est aujourd'ui
» reconnu pour un puissant antiputride.) Enfin
» ce changement de l'atmosphere seroit-il dû
» à la force & à l'acreté de l'odeur subite des
» excremens long-tems concentrés dans des
» souterreins très étroits? Quoiqu'il en soit,
» Monsieur, vous voyez qu'on ne gagne tien
» à employer l'eau contre l'infection répandue
» par les maladies contagieuses, & que les
» feux & l'acreté de certaines matieres en sont
» le préservatif le plus sûr.

» Cette vérité m'a fait naître une idée par
» laquelle je terminerai ma lettre. On brûle
» les restes du tabac dans les différens pays,
» par ordre de MM. les Fermiers-Généraux;
» M M. les Médecins des Facultés de Paris &
» de Montpellier, ayant observé les effets de
» la fumée de cette plante, n'y ont rien re-
» connu de nuisible. Ne pourroit-on pas dans
» tous les tems, distribuer dans différens quar-
» tiers de Paris & des grandes Villes, sur-tout
» dans les rues les plus étroites & voisines des
» cimetieres, ces restes de tabac destinés à
» être la proye des flammes, & les y brûler dans
» le cours de l'année? Peut-être conviendroit-il
» encore de multiplier ces feux aux approches
» du printemps & de l'automne, pour écarter
» ou diminuer le foyer des maladies épidémi-
» ques, qui trop souvent se manifestent dans
» ces deux saisons. Enfin dès qu'une peste quel-
» conque se déclare dans un canton, même
» une maladie épizootique, (car les animaux
» doivent nous être précieux,) n'est-ce pas à
» la fumée de tabac qu'il faudroit recourir
» pour obtenir une chaleur acre, capable de
» détruire la cause du mal contagieux? Au
» reste, Monsieur, ce sont-là des réflexions
» hazardées & sans prétention; je les ai faites
» en lisant votre derniere feuille, je devois par
» conséquent vous les communiquer; c'est à
» vous à les apprécier & à les rendre publiques,
» si vous croyez qu'elles puissent être utiles. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

On sent bien que nous ne pouvions pas différer de publier cette lettre qui fait honneur aux lumieres & aux sentimens de l'Auteur. Nous observerons en même-temps, qu'il semble que les hommes cherchent d'autant plus à se nuire, qu'on leur fait appercevoir le danger. Croiroit-on que tandis que les papiers publics annoncent des malheurs arrivés par l'imprudence d'enterrer dans les Eglises & dans les Villes, ou de fouiller des terreins infectés par un nombre considérable de cadavres, on entreprit actuellement dans Paris à creuser un caveau dans l'intérieur d'une petite Eglise, S. Benoît, dont le sol servant depuis près d'un siecle à enterrer les morts, est moins terreux que cadavereux? Fasse le Ciel que cette témérité ne soit point payée par la vie des citoyens innocens.

Livres Nouveaux.

La génération ou exposition des phénomenes relatifs à cette fonction naturelle; de leur méchanisme, de leurs causes respectives, & des effets qui en résultent; traduite de la physiologie de M. de Haller, augmentée de quelques notes & d'une dissertation sur l'origine des eaux de l'Amnios. 2 vol. in-8°. A Paris, chez Desventes de la Doué, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le College de Louis le Grand.

Quoique ce soit ici l'ouvrage d'un homme célebre, & qu'il paroisse difficile de le rendre plus intéressant, & de l'avoir traduit avec plus d'exactitude, nous ne l'aurions pas annoncé dans notre feuille uniquement destinée à la Médecine pratique, si M. Haller n'y avoit semé des détails qui ont rapport à cette partie de l'art, de toutes la plus recherchée, & la plus utile. Le Traducteur y a joint des observations essentielles qui peuvent aisément être détachées du corps de l'ouvrage. Nous allons faire connoître les principales dans cette premiere annonce, sans renoncer à l'engagement de rendre compte dans les feuilles suivantes, de ce qui appartient spécialement à M. de Haller.

» On étoit autrefois dans l'usage, dit le Traducteur, quand la tête de l'enfant avoit été déformée, pendant le travail de l'accouchement, de la mouler & de la pétrir, pour ainsi

dire, pour lui rendre sa premiere figure; mais on a senti combien ces manipulations peuvent-être préjudiciables à l'enfant, & d'un autre côté on a observé que la nature se suffisoit à elle-même pour reparer ces petits désordres. C'est pourquoi les Accoucheurs modernes défendent très-expressement d'agir sur la tête de l'enfant, si déformée qu'elle puisse être. Dans l'espace de 24 heures, le plus souvent elle reprend d'elle-même sa forme naturelle. « Ce conseil des Accoucheurs, ou n'est pas connu des Sages-Femmes, ou n'est pas suivi: la plupart, même dans Paris, continuent encore de suivre cet usage pernicieux.

Le Traducteur a connu une femme qui ayant été bien reglée, & ayant eu deux enfans, en fit un troisiéme à 23 ans. Les vuidanges coulerent comme à l'ordinaire, mais les regles ne parurent pas au tems où elles devoient revenir, & ne revinrent plus. On lui administra contre son sentiment, des remedes & des secours de toute espece; saignées, bains, opiates, tout fut prodigué, mais sans fruit. Cette femme a vécu plus de douze ans après ce dernier accouchement, sans avoir des regles, & sans cesser de faire des remedes pour les rappeller, quoique cette suppression ne lui causât pour ainsi dire aucune incommodité. Enfin malgré la bonté de son tempérament, elle est morte de phtisie. L'Auteur de cette observation croit quon' doit moins attribuer cette maladie à la suppression dont cette femme ne se trouvoit pas incommodée, qu'à la quantité prodigieuse de remedes qu'elle avoit opiniâtrement faits pour rappeller ses menstrues. Nous sommes entierement de son avis, & nous conseillons aux personnes du sexe qui se trouvent dans ce cas, de ne point écouter des sollicitations imprudentes. On ne doit faire de remedes que quand on est malade, & les femmes ne sont point malades pour n'être pas reglées, lorsque cette suppression ne dérange point l'exercice des fonctions de la vie.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Fin du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois, sur le ver, nommé vena medina.

Dans tous les pays où cette maladie est commune, on dit qu'elle y vient des œufs d'animaux déposés dans les eaux stagnantes, & que ces œufs avalés engendrent dans l'estomach des vers qui, parvenus enfin à leur grandeur, pénétrent dans différentes parties du corps. C'est le faux systême de quelques Chirurgiens qui ont traité des Negres à la côte de Guinée & aux Colonies, il ne mérite pas d'être réfuté. En effet comment un ver de trois à quatre pieds de longueur perceroit-il l'estomach, & blesseroit-il tant de parties sensibles, pour parvenir à la jambe, & même à la plante des pieds, sans occasionner aucune douleur, aucun dérangement aux parties? Par quel procédé arriveroit-il au tissu cellulaire du bras, après avoir percé toutes les tuniques de l'estomach, sans qu'on s'en apperçut, tandis que logé dans le gras de la jambe, loin des parties sensibles, il n'y peut rester même en repos, sans y causer les douleurs les plus vives? S'il venoit de l'estomach, il lui seroit plus facile de se loger dans la membrane adipeuse, où il trouveroit plus de nourriture, & de même espece que celle qu'il cherche dans le tissu cellulaire de la jambe ou du bras.

Mais quoiqu'il ne vienne pas de l'estomach, il est très-certain qu'il prend son origine dans les eaux croupissantes, puisqu'il n'est pas connu dans les lieux où l'on n'use que d'eau de riviere ou de fontaine. Je crois avoir reconnu l'animal qui le produit, il ressemble à une punaise; les deux pieds de devant sont armés de serres, & il a au museau une sorte de forceps, avec lequel il déchire & blesse. Cet animal se trouve dans l'eau stagnante; il s'attache aux jambes & aux bras, qui, dans les pays chauds, sont les parties les plus constamment nues & lavées le plus fréquemment. Il y dépose ses œufs dans le tissu cellulaire jusqu'au printemps qui les fait éclore.

Suite de la MÉDECINE DES ANIMAUX.

8°. Le soin du cheval consiste encore à le mettre en haleine avant d'entreprendre un long voyage; à faire, en débutant, de petites journées; aller lentement en s'éloignant ou en se rapprochant de l'auberge, & donner peu d'avoine les premiers jours.

9°. A ne le faire manger qu'un instant après l'arrivée, sur-tout, si l'animal est fatigué ou s'il a bien chaud; à éviter dans ce dernier cas, de le faire boire, & de ne lui ôter la selle ni mouiller les jambes, qu'après qu'on aura fait tomber la sueur avec un couteau de chaleur, & qu'il sera bien sec.

10°. A le bouchonner, pour faire tomber la boue du ventre qu'il ne faut jamais mouiller, mais seulement les jambes.

11°. A mettre de la paille fraîche pour litiere, faire laver l'embouchure, sécher la selle & battre quelquefois les panneaux.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 14 Octobre 1773.

De Londres le 29 Septembre.

LE Docteur Brydone, de la Société Royale des Sciences de cette ville, a publié des remarques sur l'électricité, dans lesquelles on trouve des vues utiles sur les moyens de rétablir la santé. Suivant cet Auteur, l'excès ou le défaut de matiere électrique, sont deux causes de maladies, d'où proviennent celles qu'on appelle vaporeuses, & plusieurs dérangemens de santé dont la nature & la guérison sont encore inconnues. On ne peut disconvenir qu'il ne se trouve des cas d'électrisation spontanée. On se rapelle l'exemple de MM. Saussure & Jallabert le jeune, lesquels traversant une des plus hautes montagnes des Alpes, & étant entourés de nuées orageuses, abondoient tellement en feu électrique, qu'ils dardoient des étincelles de la longueur d'un doigt, avec un bruit assez fort, & une sensation pareille à celle qu'occasionne l'électricité artificielle. L'Auteur cite encore en preuve l'exemple d'une Dame vaporeuse, extrêmement sensible à tous les changemens de tems, & spontanément électrisable, sur-tout par les beaux jours, par les tems d'orage, en un mot toutes les fois que l'air étoit plus chargé de matiere électrique. Il en est autrement des sujets valétudinaires, des hypocondriaques, & de ceux qu'on croit malades d'imagination. M. Brydone pense qu'ils doivent leur état désagréable au défaut de fluide électrique. L'observation prouve en effet que ces sentimens pénibles sont augmentés lorsque l'atmosphere est privée d'une partie de ce fluide, & qu'ils diminuent dès qu'il surabonde. Pour remedier à ce défaut, l'Auteur veut que les malades portent sur leur peau un gilet de flanelle très-fine, qu'il conseille de tenir propre & très-sec, afin que la moiteur animale ne détruise pas l'action électrique. Il exige encore qu'on couvre ce gilet d'un autre de soye, mais que le premier soit absolument separé du second, afin que le frottement continu de ces deux vêtemens joint à la chaleur animale, entretienne sur la peau une atmosphere électrique sur l'efficacité de laquelle M. Brydone paroit beaucoup compter. Les frictions seches, faites avec des flanelles, attirent souvent des étincelles, & augmentent l'électricité animale. Mais l'on a vu dans une des précédentes Gazettes (N°. 13), que l'usage des camisoles de flanelle n'étoit pas sain. Peut-être est-ce ici le cas de l'exception. Quoique les causes de maladie & le remede, paroissent hypothétiques, cependant on verra, par le compte que nous rendrons bientôt de l'ouvrage de M. Franklin, traduit par M. Dubourg, que le choix des vêtemens n'est pas à négliger. Et en réduisant les remarques du Docteur Brydone à leur juste valeur, il sera prouvé que les hommes ne sont point assez attentifs sur la maniere de se vêtir. Nous reservons pour l'ordinaire prochain, les moyens de remédier aux causes de l'excès d'électrisation spontanée.

Extrait d'une lettre écrite de Lyon, le 2 Octobre.

« J'ai lu avec plaisir, Monsieur, dans le N°. 2 » de votre Gazette, l'exposition des bons effets » de la racine de fraizier des bois contre les fleurs » blanches. Je connoissois cette proprieté, » j'aurois seulement désiré qu'en vous communiquant ces détails, l'Auteur n'eût pas » oublié d'ajouter que la racine de fraizier, » ainsi employée, causoit quelquefois des hemorroïdes, & même le flux de sang dans » les personnes délicates; du moins l'ai-je » observé plusieurs fois. Voici un autre moyen » de secourir l'humanité qui, pour être moins » connu, n'en est pas moins sûr. Il regnoit il » y a quelques temps, une dissenterie épidémique dans plusieurs villages voisins de Lyon. » Inutilement on avoit tenté les remedes » connus dans ces sortes de cas: l'art insuffisant laissoit la douleur de voir les malades » périr chaque jour dans les campagnes. Un » savant Botaniste consulté dans cette détresse, » proposa d'employer la salicaire, *salicaria, vulgaris, purpurea foliis oblongis*, de Tournefort. On la cueillit dans sa plus grande flo-

» raison, on la fit prendre en décoction dans » suffisante quantité d'eau, à la dose de trois » grands verres dans la journée. Ce remede » n'incommoda personne, & fut souverain » contre cette épidémie. La même maladie » regnoit aux environs de l'Abbaye de ***. » Madame l'Abbesse demanda de cette plante » au même Botaniste qui lui en fit passer une » quantité considérable. On préparoit des » chaudronnées de décoction dans les cui- » sines de l'Abbaye, & on les dispensoit aux » malades. Tous ceux qui eurent recours à ce » moyen, furent gueris, tandis qu'il périt un » grand nombre de paysans qui refuserent de » l'employer.» La salicaire est en effet déterfive astringente, vulneraire, rafraîchissante; mais elle étoit si peu usitée, qu'il n'en est pas fait mention dans des traités estimés sur les plantes usuelles. Cependant puisqu'il est vrai que cette plante peut être employée sans danger, on ne sauroit trop la faire connoître dans les campagnes. Elle croit quelquefois jusqu'à la hauteur de quatre à cinq pieds; ses tiges sont roides, anguleuses, rameuses, rougeâtres; ses feuilles oblongues, pointues, étroites, d'un verd foncé, sortant ordinairement deux à deux de chaque nœud des tiges, quelquefois trois à trois, rarement quatre à quatre, & environnant ensemble la tige. Ses fleurs sont petites, verticillées au milieu des branches, représentant des épis, d'une couleur purpurinée, belle & rejouissante. Chacune d'elles est à plusieurs feuilles disposées en rose. La salicaire fleurit en Eté, & croît dans les lieux humides, les saussayes, & aux bords des rivieres.

De Poitiers le 3 Octobre.

On écrit de Chiré, Bourg à trois lieues de cette Ville, que l'on a extirpé depuis peu, à une femme de cette paroisse, une excroissance ayant la forme & la consistance d'une corne, laquelle avoit poussé il y a environ deux ans sur le front, un peu au-dessous de l'œil droit; que cette corne que le Chirurgien du lieu a conservée, étoit longue de 4 à 5 pouces; qu'elle avoit cru extraordinairement depuis six mois, & que non-seulement ce corps étoit difforme par son volume, mais qu'il gênoit beaucoup par son poids, & déchiroit la peau qui tenoit à sa base; qu'enfin la playe résultante de l'opération étoit devenue gangreneuse, au point de mettre la malade dans le plus grand danger, malgré les prompts secours qui lui étoient administrés.

On ajoute que dans un autre endroit, du même canton, une femme ayant été mordue à la cuisse par une vipere, on avoit sur le champ employé l'herbe de plantain recommandée par M. Didault; que l'enflure avoit beaucoup diminué, quoiqu'on n'eût pas exactement suivi la méthode prescrite par ce Citoyen; mais qu'un Chirurgien des environs ayant condamné ce traitement, & levé l'appareil, avoit appliqué un autre topique qui, loin d'être plus efficace, avoit mis la malade dans le plus grand danger. M. Didault est Maître Apoticaire de Montmorillon; voici sa méthode qui n'est ni difficile, ni dispendieuse, & qu'il a eu l'honnêteté de publier. Il fait avec la pointe d'un rasoir, trois incisions de la longueur d'un travers de pouce, sur l'endroit de la morsure, & applique sur la playe, du plantain à sept côtes, herbe très-commune dans les allées des jardins & autres lieux semblables. Il a la précaution de piler le plantain avant de l'appliquer, & en met ainsi l'épaisseur d'un travers de doigt, ayant soin de contenir ce topique par des compresses de vieux linges, & une bande. Aussitôt le pansement fait, il fait prendre à la personne mordue, un demi-gros de poudre de vipere dans un verre de vin. Le premier jour, ce pansement se fait de quatre en quatre heures; le second de six en six, & de huit en huit heures le troisiéme. Rarement on a besoin d'en venir à un quatriéme pansement. Chaque fois on fait prendre la même dose de poudre de vipere. Les guérisons opérées par M. Didault, ne sont pas suspectes, on en compte plusieurs très-remarquables. Différens citoyens ont employé depuis avec succès ce remede dans les pays où les morsures des viperes sont fréquentes. L'application des feuilles de plantain avoit réussi contre la morsure de la vipere, avant que M. Didault les eût mises en usage; Vedel les recommande comme un spécifique contre la morsure des animaux vénimeux; les bons effets connus de l'alkali volatil dans le premier cas, prévenant en faveur de la poudre de vipere, à laquelle avec le topique végétal, cependant, on pourroit le substituer à moindre dose, & dont l'heureuse association formeroit un remede combiné, capable d'operer des effets plus sûrs.

De Paris le 10 Octobre.

Une Sage-Femme ayant reçu une petite fille, s'est trompée sur le sexe, & l'a fait baptiser comme un garçon. Heureusement on avoit choisi la Nourrice au Bureau des Recommandaresses. De retour à ce même Bureau, cette Nourrice, qui croyoit allaiter un enfant mâle, voulant changer les couches du nourrisson, a été étrangement surprise de la différence du sexe. Elle en a rendu compte tout de suite à Madame d'Hannecourt, qui dirige ce Bureau avec autant d'intelligence que de soin; le pere de l'enfant & la Sage-Femme ont été mandés sur le champ, & la

méprise a été heureusement reconnue. Si les Sages-Femmes de Paris peuvent-être inattentives jusqu'à ce point, que ne feront pas celles des Provinces? En général toutes ces Dames sont beaucoup les entendues, & sont la plûpart grossierement ignorantes. Les habitans de Paris doivent une éternelle reconnoissance au Magistrat qui a formé l'établissement du Bureau des Nourrices. Le plus grand ordre regne dans cette administration; les parens certains par le témoignage des gens de l'art préposés à cet effet, de la santé & de la bonté des Nourrices auxquelles ils donnent leur enfans, les livrent avec confiance. Des Inspecteurs de tournée veillent sans cesse dans les campagnes sur cette pépiniere de citoyens, & dans la malheureuse habitude où l'on est de faire nourrir les enfans, il seroit difficile de prendre des moyens plus sûrs d'obvier aux maux qui environnent les nourrissons, pour ainsi dire abandonnés de leur propres meres.

Onguent merveilleux pour la brûlure.

Prenez des feuilles de lierre, des sommités de sauge franche, deux poignées de chacune; de l'écorce moyenne de sureau, une poignée; de fiente de pigeon, demi-poignée. On coupe le tout, & on le fait frire avec du vieux beurre; on le passe ensuite tout chaud en le pressant fortement; on applique cet onguent froid sur l'ulcere que la brûlure a causé, & on la couvre avec le papier brouillard ou le papier gris.

L'épithete de merveilleux a été donné à cet onguent par un Praticien très-connu, qui en faisoit le plus grand cas.

Livres Nouveaux.

La génération ou exposition des phénomenes relatifs à cette fonction naturelle, &c. Deuxiéme annonce.

Nous avons promis d'extraire de cet ouvrage curieux & profond, les détails qui auroient le plus de rapport à la Médecine pratique. Ceux qui concernent l'usage du lait, sont très-intéressans. Le lait est une nourriture naturelle, destinée à l'animal naissant. Nos peres, suivant M. Haller, n'en avoient pas d'autre. (Cette opinion n'est pas généralement reçue.) Le lait ressemble beaucoup au chyle; le *colostrum* même n'en est pas à mépriser, il n'est point nuisible à l'enfant nouveau né, ni aux petits des autres animaux; il lâche le ventre, & il est nécessaire que cela soit pour débarrasser les intestins du meconium. On remarque que les enfans qui ont tété le plus long-tems, sont les plus robustes. Louis XIV. a tété treize mois, & il a vécu de longues années. Un enfant qui avoit tété trois ans, étoit de la meilleure santé, M. de Haller a par devers lui beaucoup d'exemples semblables, & c'est à quoi devroient bien faire attention ceux qui précipitent le sevrage des enfans. Il est aussi fort avantageux à la mere de nourrir son enfant; on évite par-là ce reflux dangereux du lait dans le sang, ces squirres au sein qui sont communs, & qui font courir les plus grands risques; la succion de l'enfant met à l'abri de tous ces accidens. Il y a long-tems que Marchetis a soutenu que les femmes qui nourrissoient ne pouvoient avoir des cancers; on a observé aussi que le reflux du lait vers les parties génitales, les relâchoit, diminuoit de leur sensibilité, & donnoit lieu à des fleurs blanches. Que de réflexions à faire sur ces observations de M. de Haller! Et combien sont coupables ceux qui entretiennent les meres dans le funeste préjugé de ne pas nourrir leurs enfans! Nous avons cité des exemples de morts subites, causées par des dépôts laiteux, nous pourrions en citer de plus récentes encore, qui ont excité de justes regrets. De grands hommes, poursuit M. de Haller, objectent que les meres & les nourrices transmettent par la lactation, leur vices à leurs enfans, & ils aiment mieux les nourrir avec du lait de vache; mais outre que ce lait s'aigrit facilement, c'est qu'il est beaucoup plus épais que le lair de femme, & qu'il contient plus de crême & de parties caseuses. Cette disproportion est nuisible, & la crainte éloignée des vices moraux ne doit jamais faire oublier la certitude présente des maux physiques qui en résultent. Cependant si l'on ne pouvoit nourrir l'enfant avec le lait de la mere ou d'une nourrice, le lait de vache lui conviendroit mieux que tout autre aliment.

Un adulte, poursuit M. de Haller, à moins qu'il n'ait trop accoutumé son estomach à des liqueurs fermentées, peut aussi vivre de lait, comme il n'est pas rare de voir des gouteux & des phthisiques être au lait pour toute nourriture; on peut même vivre de lait coupé. Une femme n'a eu d'autre nourriture pendant six ans; Athenée dit que Philinus a vécu longtems de lait. Toutes les nations même, excépté les lapons, font usage du lait, & il y en a plusieurs dont c'est le seul aliment.

Le lait modere le mouvement du sang, & est très-salutaire dans les catharres. Ces effets sont plus marqués quand il est leger, ou qu'on a la précaution de le couper avec une eau minerale. Autrefois les phthisiques alloient à Stabie, ancienne ville de la Campanie, pour y prendre le lait. Sydenham fait consister toute la cure de cette maladie dans l'usage du lait & de l'équitation; on le conseille aussi depuis long-tems pour moderer la violence de la dissenterie, & pour préparer le corps

toutes les fois qu'on est obligé de faire usage du mercure. Enfin le lait convient dans les ulceres intérieurs, même le cancer de la matrice, & dans toutes les intempéries putrides. M. de Haller a vu une phtisie & des douleurs qui avoient résisté à tous les remedes, céder à l'usage du lait. En exposant ainsi d'après un grand Maître, les avantages que l'on peut retirer de cette nourriture, n'oublions pas de remarquer qu'il importe de s'abstenir ou de boire sobrement du vin & d'autres liqueurs fermentées, & que leur abus conduit à la goute, contre laquelle on n'a de meilleur remede que le lait, auquel cependant l'estomach ne peut s'accoutumer quand elle vient de cette cause.

Médecine Étrangère.

On attribue à la grande abondance de neige qui tombe dans le Kamtchatka, & qui dans quelques endroits s'y entasse à douze pieds de hauteur, le teint basané des peuples qui habitent ce pays, & l'affoiblissement de la vue auquel ils sont sujets de très-bonne heure. La neige condensée par le froid & par les vents, réfléchit les rayons du soleil aussi vivement qu'un miroir, & son éclat éblouissant fatigue les yeux, dont il enflamme les paupieres & la conjonctive. De-là vient que les Kamkchadales portent tous des gardes-vue formés de réseaux de crin noir, ou d'écorces de bouleau criblées de petits trous. Ces bandeaux n'empêchent pourtant pas ceux qui s'en servent, d'avoir fréquemment mal aux yeux. Le remede suivant, indiqué à ces peuples par un Voyageur, a dissipé en six heures de tems la rougeur, la douleur & l'inflammation. Il consiste à appliquer sur les yeux un espece de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du camphre & du sucre. Comme l'Auteur duquel nous avons emprunté ce remede n'indique ni les doses ni la maniere de le préparer, nous croyons devoir ajouter, qu'on peut employer quinze grains de camphre sur un blanc d'œuf, mais qu'avant de les mêler ensemble, il faut préalablement triturer le camphre, avec le double de son poids, de sucre brut. La plûpart des peuples du nord sont sujets aux ophtalmies, par la même cause; nous avons vu à Paris un malade perdre insensiblement un de ses yeux pour les avoir lavés chaque jour pendant un hiver, avec de l'eau de neige. Ce qui prouveroit encore que le grand froid entre pour beaucoup dans la cause du mal d'yeux des Kamkchadales. Le topique indiqué n'est pas absolument neuf, mais il est simple, sûr & peu connu dans les campagnes, & c'est ce qui nous a déterminé à le publier. Notre but étant moins de recueillir des nouveautés souvent hazardées, que de dispenser aux citoyens éloignés des gens de l'art, des moyens assés pour se préserver ou se guérir eux-mêmes des maladies.

Médecine des Animaux.

Les soins mal entendus ou inutiles dont on a déja parlé, sont 1°. de faire mettre le mastigadour, qui produit sur les chevaux un effet à-peu-près semblable à celui de la pipe pour nous, qui n'est qu'une habitude souvent nuisible, parce qu'elle nous fait cracher une salive essentiellement nécessaire à la digestion.

2°. De les confier, dès qu'ils ont la moindre indisposition, aux maréchaux qui employent tout de suite des cordiaux pour traitement, au lieu de les rafraîchir par des lavemens émolliens, & en leur faisant boire de l'eau où l'on aura mis une poignée de farine d'orge.

3°. D'agir suivant la fausse prévention de beaucoup de personnes, qui croyent que les eaux d'une marre corrompue par l'écoulement d'un tas de fumier qui se trouve auprès, & quantité de choses qui s'y putréfient, ne font jamais de mal aux animaux qui en boivent.

4°. Enfin de tenir l'écurie hermétiquement fermée, pour que l'air un peu condensé en hiver n'y pénétre pas; parce que, dit-on, cela feroit maigrir les chevaux, & leur donneroit un mauvais poil. Il est vrai qu'ils maigrissent un peu, quand ils ont été accoutumés à une écurie qui n'est point froide : mais si l'on n'a pas pris ce soin dangereux pour la vue, & qui cause tant d'autres especes de maladies, ils ne maigriront point. On en a la preuve dans ceux qui sont toute l'année dans les prairies, dans les champs ou dans les bois, & qui sont très-gras.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 21 Octobre 1773.

De Londres le 29 Septembre.

ON a vu dans la derniere Gazette, le Docteur Brydone, reconnoître deux sortes de maladies, l'une dépendant de l'excès, & l'autre du défaut de matiere électrique. D'après cet Auteur, nous avons indiqué les moyens capables de remedier à la derniere de ces deux causes. Voici ceux qu'il propose pour détourner la premiere. Revenant à la maladie *électrique* de la Dame déja citée, il croit devoir l'attribuer à la maniere de se coeffer & de se vêtir, & il en conseille la réforme. Une femme dont la tête est entourée d'une carcasse de fil d'archal, dont les cheveux sont remplis d'épingles, & qui d'ailleurs est posée sur de la soye seche, lui paroît à tous égards un conducteur électrique isolé, & disposé à rassembler le feu de l'atmosphere. La quantité de ce feu devient d'autant plus considérable, que les femmes sont vétues de soye, & que la soye est le plus grand repercussif de la matiere électrique, laquelle une fois introduite par les carcasses & les épingles, ne sauroit alors s'échapper par aucun endroit. De cette disposition il déduit les étincelles lancées par la malade, & l'apparition des autres phénomènes électriques dans le tems où l'air est chargé de ce fluide, & que le ciel est orageux. Cette opinion semble confirmée par l'isolement des électrometres souvent obtenu, en les plaçant sur des morceaux d'étoffes de soye. Pour donner la preuve de ce qu'il avance, l'Auteur a recours à l'observation. Une Dame de sa connoissance ayant sur sa tête un bonnet monté en carcasse, étoit contre une fenêtre ouverte pendant l'orage; l'éclair fut attiré par le fil d'archal, & le bonnet réduit en cendres. Heureusement, ajoute M. Brydone, ses cheveux n'étoient ni poudrés ni pommadés, ni arrangés avec des épingles, sans cela le feu électrique se communiquant à la tête, l'auroit infailliblement fait mourir. Une tête chargée de cheveux propres, secs, sans poudre & sans pommade, est le meilleur préservatif contre cet accident. Si ces remarques sont fondées, il faudra que le beau sexe n'emprunte plus ces longues épingles qui fixent l'arrangement de leur cheveux, & qui souvent par les diamans qu'elles portent, servent d'ornement à leur coeffure. Nous doutons fort que les conseils du Docteur Brydone soient suivis; au reste voici ce qu'il propose à celles qui ne voudroient renoncer ni aux épingles, ni aux carcasses. Chacune d'elles devroit se pourvoir d'une petite chaîne ou d'un fil d'archal qu'elle attacheroit dans des tems orageux, & qu'elle détache à volonté. Cette chaîne pendroit à la carcasse, & descendroit sur le chignon jusqu'à terre; c'est une espece de *paratonerre*. Mais en permettant ainsi les épingles & les carcasses, on ne peut s'empêcher de tolerer la poudre & la pommade, & le Docteur Brydone oublie qu'il a regardé ces deux substances étrangeres, comme capables de communiquer le feu électrique attiré par le conducteur. S'il faut convenir que tout cela tient beaucoup à la conjecture, il est aussi vrai de dire, comme nous l'avons déja remarqué à ce même sujet, que nous ne consultons pas assez notre santé dans nos ajustemens. Terminons ce que nous avions à dire des remarques de M. Brydone, par un fait qui, pour n'être pas absolument neuf, n'en est pas moins intéressant. Une autre Dame lui avoit dit qu'en se peignant par un temps fort froid, & dans l'obscurité, elle avoit vu des étincelles sortir de ses cheveux; pour s'en convaincre, il plaça une jeune femme sur un gâteau de cire, & lui fit peigner sa soeur qui étoit assise devant elle. Cette femme n'eut pas plutôt commencé à peigner, que tout son corps s'électrisa, au point qu'il en sortit des étincelles de tous les côtés, aussitôt qu'on en approchoit un corps quelconque. Les cheveux étoient extrêmement électrisés; M. Brydone chargea facilement de ce feu, un conducteur metallique, & en avoit rassemblé assez en peu de minutes, pour enflammer l'eau-de-vie, & pour exciter de vives commotions au moyen d'une petite fiole. Cette expérience fut faite par un froid très-rigoureux, & sur des cheveux privés depuis long-tems de poudre & de pommade.

De Mezieres 10 le Octobre.

Un Frippier de cette ville disputant dans un cabaret, fut poussé avec violence par son adversaire, & donna de la tête contre la muraille. Le lendemain il sentit de la douleur & de la pésanteur en cette partie, avec fiévre & accablement universel. Il fut soulagé par la saignée & la tisanne commune, & reprit bientôt ses occupations ordinaires. Dix-huit jours après il retomba subitement malade, & périt en peu de tems, d'une mort inopinée.... Un autre homme, Boucher de profession, sortant d'un cabaret & rentrant chez lui en chancelant, se heurta le front contre la porte, & ne sentit pas de mal dans le moment. Le lendemain il parut à l'endroit contus une tumeur; le blessé s'étant fait saigner, continua, sans se plaindre, ses affaires accoutumées. Un mois au moins après cet accident, il tomba malade; la tumeur du front reparut avec une inflammation vive & gangreneuse; l'enflure s'étendit par toute la tête, le col, la poitrine. Le Médecin, ignorant la cause de ces phénomènes, a regardé la maladie comme contagieuse & pestilentielle, le Chirurgien a pris avec lui cette tumeur pour un charbon, & le malade est mort comme l'autre, pour n'avoir pas pris à tems les précautions nécessaires.

Toutes les fois que l'Auteur de cette observation est appellé, ou qu'il se trouve dans le moment d'une chute ou d'un coup reçu avec contusion ou commotion considérable, si le malade est dans une plénitude d'estomach ou d'entrailles, il en aide l'évacuation par le vomissement ou par les selles. Il suffit souvent de faire boire de l'eau chaude, & d'en injecter en lavement. Il tient ensuite le blessé vingt-quatre heures au lit, ou dans une assiette commode & tranquille. Pendant ce tems on ne lui donne que du bouillon, ou mieux encore une tisanne nourrissante faite avec l'orge ou autre farineux de cette nature, & par intervalle un verre d'eau de goudron, ou une infusion de plantes vulnéraires. On applique sur les contusions des compresses toujours mouillées de la même eau ou infusion, mais bien plus forte; & s'il y a playe, on y employe l'huile balsamique qui surnage l'eau de goudron, ou un autre baume équivalent avec de la charpie. On continue ce traitement, tant que la fiévre dure, en supposant qu'elle se manifeste: & de cette maniere la fiévre cesse, & les accidens causés par la chute, se dissipent souvent sans retour. Nous ajouterons que rien ne prévient mieux les suites fâcheuses des coups de tête que la saignée du pied, répétée plusieurs fois, sur-tout lorsque la violence du coup a jetté le malade dans l'assoupissement.

De Paris le 16 Octobre.

Il parut ici, il y a quelque tems, de jeunes Chinois, que des Missionnaires conduisoient à Naples pour les y instruire dans les sciences des Européens. Le bruit s'étant répandu qu'un de ces jeunes étrangers étoit Médecin, il fut visité par plusieurs Docteurs de cette ville, curieux de vérifier ce que les Voyageurs rapportent, de la maniere dont les Chinois excellent dans la connoissance du pouls. Lui ayant donné le leur à tâter, ils virent que ce jeune Chinois tâtoit le pouls avec trois doigts, avec lesquels il suivoit attentivement les différens mouvemens de l'artere, tantôt les plongeant, & puis les retirant par gradation, tantôt les laissant reposer légérement sur le vaisseau arteriel. Il reconnut qu'un des Médecins qui le consultoient, avoit un rhumatisme à la hanche droite; il devina qu'un autre souffroit de l'estomach; il apperçut qu'un troisiéme étoit atteint d'une affection hémorrhoïdale, ce que celui-ci avoua. Ce Médecin Chinois fut conduit quelques jours après chez deux Dames; il annonça à l'une qu'elle souffroit du côté gauche de la poitrine, & en effet elle avoit une douleur & une tension habituelle à la mamelle gauche. Enfin le Chinois dit à l'autre Dame qu'elle avoit le sang *pourri.* La vérité est qu'elle est attaquée d'un scorbut décidé. Tous ces faits sont vrais; mais il faut aussi convenir que ses décisions n'ont pas toujours été justes. Néanmoins celles qui se sont trouvées vraies, justifient l'attention que quelques Médecins modernes ont donnée à la doctrine du pouls. Il y en a parmi eux qui sont aussi avancés que les Chinois à cet égard. Ceux qui veulent tout expliquer, & qui dogmatisent sur toutes choses, n'aimeront point sans doute ces observations; mais ceux qui savent que l'art de guérir est moins un art absolu & despotique, que la maniere d'écouter paisiblement la nature, d'en suivre la marche, & d'en étudier les effets, verront avec plaisir comment, par des phénomènes inconnus aux praticiens turbulens, cette prudente conductrice, guide ceux qui l'écoutent d'une maniere attentive, & qui respectant ses opérations, permettent tout au plus de les modérer, ou de les animer dans certaines circonstances. A ces seuls Maîtres de l'art est réservée la satisfaction de guérir véritablement les malades; les routiniers ne doivent rien à eux-mêmes, leur succès ne dépend que quand ils leur arrive d'en obtenir.

Remede contre les fleurs blanches.

Prenez le blanc d'un œuf frais nouvellement pondu; battez-le & aromatisez-le avec une cuillerée à caffé d'eau de canelle simple, ou

prend ce remede matin & soir ; il fortifie l'estomach & la matrice, appaise les douleurs des reins, & arrête insensiblement les fleurs blanches. On doit le continuer pendant quelques mois, observant de le suspendre à l'approche des regles, & de ne le reprendre qu'un ou deux jours après qu'elles sont passées.

Livres Nouveaux.

La génération ou exposition des phénomenes, relatifs à cette fonction naturelle. Par M. de Haller, &c. Troisiéme & derniere annonce.

Le lait dont nous avons fait connoître les avantages, a cependant ses inconvéniens ; M. de Haller a cru devoir aussi les exposer. Ce fluide affoiblit l'homme adulte, comme ont coutume de le faire les nourritures végétales ; il émousse l'action de l'estomach ; quelquefois il lâche le ventre en humectant les intestins, quelquefois il constipe. En général il est moins propre, non-seulement à ceux qui sont accoutumés au vin, mais même à ceux dont la fibre est foible & lâche. Le lait peut aussi séjourner dans les premieres voyes s'y cailler, & former des concretions pierreuses, telles qu'il s'en forme assez fréquemment dans le chile. M. de Haller a vu dans les mammelles une pierre laiteuse, courbée, & de la figure d'un conduit laiteux. Il dépose sur les parois des vaisseaux de bois dans lesquels on le met, une pierre laiteuse qui lui est propre ; le *colostrum* même endurci & engorgé dans le pylore, a occasionné de funestes convulsions.

Pour éviter ces accidens, les Médecins ont substitué au lait de vache, celui d'anesse comme un peu plus leger ; mais cependant pour cette même raison, il donne souvent la diarrhée. D'autres ont substitué au lait, le petit-lait comme plus leger, & contenant moins d'huile, & de partie caseuse, assez cependant pour pouvoir nourrir. Boerrhaave s'est nourri de petit-lait seul pendant plusieurs mois, & Fergusson dix-huit ans, en le coupant avec une décoction d'orge. On engraisse les cochons dans les Alpes, après l'avoir dépouillé deux fois de sa partie caseuse. Les Arabes surtout, ont fait grand cas du petit-lait, même dans les fiévres aigues, les petites véroles & d'autres fiévres, avec éruption qui sont communes dans leur pays, & qui sont fort dangereuses. M. de Haller seroit porté à croire qu'il est bon en Irlande pour le scorbut ; car les habitans de ce pays boivent le petit-lait aigre du lait de brebis.

Les autres parties du lait n'ont pas tant de propriétés. Ceux qui sont en bonne santé, & qui se donnent de l'exercice, mangent du beurre sans en être incommodés ; mais ceux qui n'ont pas le poumon bien libre, ressentent, des qu'ils en ont mangé, une difficulté dans la trachée-artere, & sont obligés de cracher souvent ; les cathareux en sont encore plus incommodés. C'est pourquoi M. de Haller dit qu'il ne peut comprendre comment il a été possible qu'on ait ordonné dans les maladies de poitrine, cette détestable graisse qu'on nomme blanc de baleine, & en Italie l'huile d'amandes douces dans la pleurésie. Dans toutes les maladies aigues, le beurre est comme un poison ; il se change facilement dans les estomachs foibles, en une humeur nidoreuse, & qui ne s'évacue qu'en donnant la diarrhée, après avoir beaucoup incommodé.

Le fromage reste fort long-tems dans l'estomach, il donne sa mauvaise odeur à l'haleine de ceux qui en ont mangé. Les habitans des Alpes la supportent plus facilement, parce qu'ils boivent en même-temps beaucoup de lait & de petit-lait, & cette boisson, par son acide, contrebalance les qualités putrides du fromage. Il nuit moins aussi aux habitans de la campagne, parce que les fatigues de l'agriculture le font mieux digerer ; il peut même quelquefois servir de médicament. M. de Haller ne nie pas qu'il ne soit fort nourrissant, puisqu'il contient beaucoup de parties glutineuses, & glaireuses ; il n'est pas possible qu'il ne nuise pas à ceux qui menent une vie sedentaire. Galien assure que le fromage donna la fiévre à Antonin ; M. de Haller croit avoir apperçu que les hommes qui mangent beaucoup de fromage, de moutarde, de viande, & autres substances disposées à la pourriture, avec une apparence de force d'athlete, ont beaucoup de peine à échapper, s'il leur survient une fiévre aigue ; & qu'au contraire les gens sobres & qui vivent de végétaux, en guérissent bien plus aisément. Il est certain aussi, ajoute cet Auteur, & on l'a éprouvé depuis peu dans une peripneumonie épidémique, que les habitans des Alpes qui mangent beaucoup de fromages, sont très-difficiles à purger, & qu'une once de crême de tartre ne suffit même pas pour les relâcher. Enfin la partie grasse, & la qualité putride du fromage, diminuent le mouvement des intestins. Ces détails qui, pour n'être pas neufs n'en sont pas moins curieux, exigeroient des réflexions ; que la longueur de cet extrait nous force de renvoyer à la prochaine feuille.

Médecine Étrangère.

Les Groenlandois sont sujets à-peu-près au même mal des yeux que les Kamtchadales. Aux mois de Mai & de Juin, ils ont les yeux rouges & larmoyans, ce qui vient des grands vents & de la reverberation des rayons du soleil, refléchis par les neiges & les glaces qui

fondent Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant, avec une espece de garde-vue; c'est un morceau de bois mince & large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fair l'effet des bonnets de Courtier à l'Angloise. D'autres portent devant les yeux une piece de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enleve avec un couteau si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais depuis que les Groenlandois ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux, ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins & de dépenses. Les Groenlandois saignent fréquemment du nez par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse & la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les succer à la nuque du cou, ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires, ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, & le saignement cesse.

Leur maniere de guérir la fracture dun bras ou d'une jambe, est digne de remarque; ils tiennent le membre fracturé étendu jusqu'à ce qu'il se replace comme de lui-même après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle fort épais. On est étonné de voir en combien peu de tems les os rompus se rejoignent, quand même il y auroit eu des esquilles dans la fracture. Osons dire ici ce que nous pensons sur la maniere de réduire les fractures. Plusieurs Auteurs ont improuvé la fréquence des opérations, la reduction des fractures ne pourroit-elle pas quelquefois être du nombre? Un chat angola se précipita par la fenêtre, & se cassa une cuisse, furieux dans sa douleur, il ne pût être approché de personne, à peine fut-il possible de le placer sur un coussin; on lui présentoit chaque jour à manger, il le refusa constamment, & ne but que de l'eau pendant quelques jours; surtout il eut grand soin de ne pas remuer. Le chat guérit de sa fracture, & jouit aujourd'hui de ses cuisses & de ses jambes aussi bien qu'auparavanr. Un homme se cassa l'os de la jambe; des gens de l'art très-habiles d'ailleurs, essayerent d'en réduire la fracture; un esquille assez forte fixa leur attention; ils la détacherent, puis voyant un vuide trop considérable entre les deux tronçons, qui tendoient à glisser l'un sur l'autre, ils essayerent de les fixer en les perforant, & les liant ensuite avec un fil d'or. Le malheureux souffrit beaucoup, l'inflammation fut violente, & l'emporta en vingt-quatre heures. Témoins de ces deux exemples, nous les citons sans nous permettre aucune réflexion. Laissant à nos lecteurs le soin de les apprécier, & prévenant sur-tout qu'ils sont l'un & l'autre plus communs qu'on ne pense.

Médecine des Animaux.

Plus il fait froid, plus le poil des chevaux est épais, parce que les tégumens & tout le corps se condensent; ce qui fait que le poil est plus près; outre qu'il se hérisse & se replie pour opposer plus de résistance à l'air. C'est ainsi que la sage nature pourvoit aux besoins, & amene tout à ses fins merveilleuses. En voulant y ajouter, nous l'appauvrissons souvent, de quelque maniere ingénieuse que nous nous y prenions. Concluons donc que la plûpart de nos soins sont mal entendus, & qu'après avoir privé les chevaux des parties essentielles à la génération, qui les rendoient si forts & si courageux, nous avons tort de les tenir trop long-tems dans les liens & dans les plus affreuses prisons, où l'air abondamment chargé de particules alcalines & corrosives, joint au très-grand repos, les rend sujets à une multitude de maladies, change leur caractere, leur constitution, enfin énerve leur courage. Rapprochons-nous au contraire le plus que nous pourrons de l'état où la liberté jouit de tous ses droits; laissons les animaux tant qu'il sera possible dans un air libre; exerçons-les souvent sans les excéder de fatigue, sur-tout pendant la canicule, & que ce soit avant l'heure de leur repas. Leur digestion sera plus parfaite, le sang coulera avec plus de liberté dans leurs vaisseaux artériels & veineux, les secrétions & les excrétions se feront dans de justes proportions, il n'y aura pas amas de graisse; enfin toutes leurs fonctions vitales s'exécuteront avec facilité.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume, Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter; & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 28 Octobre 1773.

De Londres le 12 Octobre.

On apprend du Devonshire, qu'un Berger qui n'avoit aucune connoissance de l'art de guérir, avoit inoculé cinq cens personnes depuis le mois de Mai dernier; que toutes ces personnes ont eu la petite vérole, & que chacune d'elles jouit d'une bonne santé. Cet exemple ne laisse aucun doute sur la benignité de la petite verole inoculée. Un ouvrage nouvellement publié sous le titre d'Histoire de la ville de Londres, présente une observation non moins favorable à l'insertion de la petite vérole. L'Auteur y assure que la population a augmenté dans cette Capitale depuis que l'art d'inoculer y a été introduit. Malgré tous ces témoignages donnés par les Anglois mêmes, en faveur de cette pratique, on vient de publier en France des listes extraites des regîtres mortuaires de Londres, par lesquelles on prétend que le nombre des morts est beaucoup plus considérable depuis que la petite vérole artificielle regne dans cette Capitale. En les publiant, il semble qu'on auroit dû ne pas oublier, que depuis la paix Londres est beaucoup plus peuplé qu'il ne l'a été pendant la derniere guerre, conséquemment, que le nombre des morts a dû augmenter en raison de cette accroissement de population. On s'est encore dissimulé que l'inoculation prévenant les coups de la petite vérole naturelle, a dû contribuer beaucoup à cet accroissement, or le nombre des citoyens augmentant, la masse des malades augmente, & là où il y a beaucoup plus de malades, il doit y avoir nécessairement plus de morts, par des causes étrangeres à la petite vérole. Il faut donc faire peu de cas de ces apprehensions dictées sans doute par le zele, mais établies sur des fondemens peu solides. Occupons-nous plutôt d'apprendre aux habitans des villes & aux gens de la campagne, que l'inoculation n'est pas difficile, que tous les préparatifs sont superflus, & qu'elle n'a aucunes suites quand elle est sagement pratiquée. Voici comme il faut s'y prendre pour réussir.

Quoiqu'on puisse inoculer dans tous les tems de la vie, il convient pourtant de choisir l'âge intermédiaire entre les deux dentitions. La préparation est simple; on met les petits enfans à l'usage de l'eau de rhubarbe legere, faite avec un demi-gros de rhubarbe concassée, & infusée dans pinte d'eau bouillante, après l'avoir préalablement enfermée dans un nouet. On leur donne le moins de viande qu'on peut, il feroit même mieux de ne les nourrir que de végétaux & de bouillon gras. Toute la préparation consiste à passer huit jours dans ce régime; après lesquels on l'inocule. Mais avant de procéder à cette opération, il convient de faire un bon choix du pus varioleux. Le plus récent est toujours le meilleur; celui qu'on prend des boutons, qui commencent à suppurer, est également préférable au pus de boutons suppurans, ou qui approchent de leur dessication. Il faut que l'enfant duquel on prend la matiere, soit sain, ainsi que ses parens, & que sa petite vérole soit benigne & discrete. Nous disons l'enfant, & non l'adulte, parce qu'il vaut mieux encore prendre cette matiere d'un jeune sujet. Après avoir choisi sur l'un des deux bras les boutons les plus apparens, on en perce transversalement un ou deux avec une lancette ordinaire que l'on passe à travers, & que l'on retire chargée d'une ou deux goutes de pus. Lorsqu'il n'y a pas d'épidémie dans l'endroit, on transporte l'enfant auprès de la maison de celui qui a la petite verole, pour l'inoculer en plein air. Sans cela on laisse sécher le pus sur la lancette, on la plie ensuite, & on la conserve de cette maniere dans un étui, jusqu'au moment marqué pour l'inoculation. La maison des inoculés doit être située en bon air; l'exposition méridionale est la meilleure. Il faut autant qu'il est possible, les éloigner du sein des villes, si quelque maladie survenoit dans le tems de la préparation, il conviendroit d'attendre un ou deux mois après la guérison pour inoculer. Toutes les saisons sont bonnes, mais le printems est de toutes, celle qu'on doit préférer.

La suite à l'ordinaire prochain.

De Clamecy dans le Nivernois, le 15 Octobre.

Un jeune homme de dix-huit ans, d'un temperamment sanguin, fut atteint dans le mois de Janvier, d'un spasme approchant du *tetanos*, (convulsion générale de tout le corps;) cet accident dura douze heures, paroissant se renforcer par l'usage même de tous les antispasmodiques que l'expérience a pu faire connoître comme efficaces. L'opium, le camphre, le musc, &c. ne faisoient qu'augmenter la rigidité des membres; les machoires étoient appliquées l'une contre l'autre par une des plus fortes contractions. Les organes qui servent à la déglutition, étoient aussi dans un état convulsif, & la respiration gênée. La tension universelle dans laquelle étoient toutes les parties, rendoit le pouls petit & irrégulier. L'Auteur de cette observation proposa la saignée comme le remede le plus propre à procurer une detente, & à calmer ces symptômes violens. Son avis essuya des contradictons qui prévalurent. On se rabattit sur les bains émolliens, & les lavemens relâchans qui sembloient aggraver l'état du malade, au lieu de le soulager. Ayant été le lendemain faire une visite de curiosité au malade prêt à expirer, l'homme de l'art dit à ses parens, que le moyen qu'il avoit proposé étoit le seul qui pût le tiret de ce danger imminent On se rendit enfin à ses remontrances; la saignée fut faite, & le succès en fut marqué dans le moment même de l'opération. En effet le malade se trouvoit plus soulagé à mesure que le sang ceuloit. Il fut saigné cinq fois dans l'espace de deux jours. Ce secours ainsi réiteré, dissipa tellement ses souffrances, que le troisiéme jour il étoit en état de reprendre ses travaux ordinaires. Les maladies les plus extraordinaires dépendent donc souvent de causes très-simples; & les secours malheureusement les plus prodigués, peuvent donc aussi être quelquefois utilement mis en usage. Cela prouve qu'en se tenant en garde contre l'abus de certains moyens, il faut pourtant ne jamais donner dans aucun extrême, & que la saignée qu'on multiplie si souvent aux depens des jours des malades, peut l'être avec succès dans certains cas.

Extrait d'une lettre écrite du Bois-les-Baronies. le 18 Octobre 1773.

« Les Provinces fourmillent de soi-disans Opérateurs-Charlatans privilégiés, connus dans quelques pays, sous le nom de *Méges*. Plus de quarante de ces Coureurs, sont fixés dans le Dauphiné seul. Ils paroissent avec impudence, & bravent même les Médecins & les Chirurgiens qui sont témoins chaque jour, de leurs manœuvres meurtrieres. Selon ces fourbes, la moindre playe est un ulcere malin; la plus foible contusion, une fracture; & la plus legere hernie, le sujet d'une opération dont la conséquence ordinaire est de ravir à l'État, une postérité qui naîtroit du citoyen opéré: *Ils sont friands*, disoit le bon Ambroise Paré, premier Chirurgien de Charles IX. Roi de France, *pour le lucre qu'ils en reçoivent, & abusent ainsi les peres & meres, leur faisant accroire que jamais leur enfans ne peuvent guerir, depuis que le boyau est tombé en la bourse, qui est une chose fausse & mensongere.*

» Ces hommes dangereux existent depuis long-tems; leur espece se multiplie, & ils vivent parmi ceux dont ils cherchent à devenir les meurtriers. La plûpart ont été Bergers ou Domestiques. La faineantise & la paresse les ont arrachés à l'agriculture, & à la société dont ils sont le fléau, soit par les maux que cause leur ignorance, soit par la misere qu'ils perpétuent. Le paysan crédule reste quelquefois sans pain, après avoir été dupé par ces imposteurs. Les exemples de cette nature ne sont pas rares dans nos Provinces.

» Quelques précautions que le Ministère ait prises, pour faire instruire des Accoucheuses, les leçons de la Dame D*** n'ont pas tout l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre. Les Sages-Femmes qui ont dépensé l'argent de leurs Communautés respectives, n'en sont gueres plus instruites; le moindre cas les embarrasse; & comme le voyage de Grenoble les a enorgueillies, l'amour propre les empêche de recourir à des gens éclairés, & la mort de l'accouchée est souvent une suite de cet entêtement. On arracha dernierement par lambeaux, un enfant qui présentoit la main: cet accouchement est, à la vérité, difficile, mais un homme versé dans l'art, le conduit toujours à l'accouchement naturel, lorsqu'on l'appelle à tems.

» Les Baronies sont riches en sources d'eaux minerales, & la plûpart sont ou négligées, ou inconnues; souvent le paysan en boit dans des cas où elles sont contre indiquées, & ces imprudences ont les suites les plus fâcheuses. Il en est une à Molan que l'on ne connoît que depuis peu, & à laquelle on a couru imprudemment l'Été dernier: ce qui a nui à beaucoup de personnes. Le village de Merindol en possede une autre, connue de plus ancienne date. M. de Soissons m'a dit en avoir une dans sa Terre de S. Sauveur. Il y en a à Montbrun, & en plusieurs autres endroits. Il seroit à désirer que ces sources fussent plus authentiquement connues par des analyses faites par des Médecins. » Les voeux de l'Auteur de cette lettre ne feront pas infructueux; nous apprenons de Grenoble, que M. de Marcheval, Intendant de cette

Province, je propose de faire faire des recherches particulieres, sur-tout ce qui a quelque rapport avec la santé de ses habitans. Que de reconnoissance ne devront pas les Dauphinois, à des soins si patriotiques!

De Paris le 25 Octobre.

Le sieur Maget, Chirurgien établi dans cette Capitale, ayant demandé à M. le Lieutenant-Général de Police, des pauvres de Bicêtre, attaqués de hernie inguinale, pour les operer suivant sa méthode, sous les yeux de M. Gauthier, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, en a fait l'essai sur trois de ces pauvres; dont un n'a pu continuer le traitement à cause d'une fiévre accidentellement survenue; les deux autres ont paru guéris. Nous rendrons incessamment un compte plus détaillé de ces expériences.

Nous avons promis des réflexions sur l'usage du lait, & du petit-lait. M. de Haller a judicieusement remarqué que ceux qui ne boivent que de l'eau ou très-peu de vin, s'accommodoient plus facilement du laitage. L'observation prouve encore que le lait passe mieux en le prenant froid, & en se nourrissant de végétaux, principalement de fruit frais. On a vu des personnes qui avoient vainement essayé de tous les moyens connus, pour y accoutumer leur estomach, le digerer enfin avec succès en faisant usage d'une limonade legere. Une Dame menacée de la poitrine, & dans le second degré de marasme, ne vouloit point prendre du lait, parce qu'on lui défendoit de manger en même-tems des raisins & des pêches. On ne peut blâmer l'intention de l'homme de l'art; un de ses Confreres fut moins difficile. La malade prit du lait en mangeant du fruit, s'accoutuma à cette nourriture, & s'en trouva bien. Il n'est pas douteux que certains estomachs ne soient très-chauds. Le plaisir qu'on éprouve en buvant à la glace, ou en buvant de l'eau pure après avoir mangé des alimens salés & épicés, peut donner une idée de cet état très-commun dans la plûpart des éthiques, & dans tous les sujets attaqués de mélancolie. La chaleur excessive de ce viscere, caille promptement le lait & en fait rancir la partie butyreuse. De cette fermentation rapide, viennent des vents qui gonflent le ventre, & dont l'éruption par la bouche laisse au fond du gozier une âcreté brulante, produite par quelques gouttes de l'acide du lait tourné. On perd beaucoup à faire tiédirle lait, il s'en évapore un esprit animal & nourricier, qu'on trouve en entier dans le lait froid; frappé par le feu, ce fluide a plus de tendance à s'aigrir, & cette chaleur artificielle l'empêche d'exercer sur l'estomach, la qualité refrigerante qu'il possede à un grand degré sans cette précaution. De-là viennent sans doute les pernicieux effets du caffé au lait, dont tant de personnes font usage, & dont beaucoup se trouvent incommodées. Le lait que vendent les Laitieres de Paris, mérite aussi notre attention. La plûpart le préparent aux barrieres de cette Ville; on y mêle avec le lait de l'eau, de la farine de riz & du blanc d'œuf; de cette maniere on multiplie le volume de ce fluide, qui ne contient alors qu'une très-petite portion de ses parties véritablement laiteuses. L'établissement des vacheries Suisses, semble obvier à cet inconvénient.

Le petit lait dont on a fait tant de cas, n'est pas à beaucoup près aussi salutaire qu'on le pense, il faut en user sobrement & avec précaution; sur-tout il faut le bannir des maladies putrides & de toutes les fiévres, avec embarras d'estomach & des premieres voyes. Le petit-lait nourrit, il tourne vers l'aigre, & rien ne donne plus de renvois, rien ne gonfle plus le bas-ventre que ce fluide. Après ce que nous venons de dire de cette partie du lait, de toutes la plus legere, on sent combien il faut user moderément du beurre & du fromage, sur-tout quand on a l'estomach foible & délicat.

Livres Nouveaux.

Anatomie des parties de la génération de l'homme & de la femme, représentées avec leur couleurs naturelles, selon le nouvel art, jointe à l'angeologie de tout le corps humain, & à ce qui concerne la grossesse & les accouchemens. Par M. Gauthier Dagoty, pere, Anatomiste pensionné du Roi, avec cette epigraphe: *Imperfectus adhuc infans genitricis ab alvo.* Ovid. A Paris, chez J. B. Brunet, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise; & Demonville, Libraire, rue Saint Severin, vis-à-vis celle Zacharie, aux Armes de Dombes. Vol. in-fol.

Le public doit beaucoup à M. Gauthier, d'avoir mis sous ses yeux, la connoissance de l'Anatomie, par des planches autrefois très-rares, qu'il a rendues très-communes. Cet habile Artiste étudia sous le fameux Duverney, avec qui il entreprit ensuite son premier cours d'anatomie. La mort de M. Duverney ne l'empêcha pas de poursuivre & de soutenir tout seul le poids de cette entreprise; il suivit le plan & les intentions de son maître, & les augmentations que M. Dagoty donne aujourd'hui dans ce nouvel ouvrage, tiennent à ce plan général, proposé par un Anatomiste célebre. En publiant cette production, l'Auteur a eu pour but la santé des hommes, bien précieux dont ils paroissent si jaloux, & qu'ils conservent avec si peu de soin. Nous croyons

que son travail pourra être utile dans les campagnes, soit pour rappeller aux gens de l'art, l'Anatomie qu'on oublie aisément, quand on n'est pas à portée d'en cultiver l'étude, soit pour apprendre aux personnes étrangeres à ce même art, à connoître au moins la forme des visceres, leur position & leur principaux usages.

Médecine Étrangère.

La principale science des Lapons est leur médecine, encore n'a-t-elle pas fait chez eux de grands progrès. Le climat du pays froid & sain, la nourriture simple & grossiere, le genre de vie actif & laborieux de ce peuple, sa pauvreté même, semblent l'exempter de la plûpart de nos maladies. La fiévre est inconnue en Laponie, les épidémies y sont rares; à peine trouveroit-on dans certains endroits quatre ou cinq hommes qui ayent eu la petite verole. L'incommodité la plus ordinaire dans la Laponie, est le mal aux yeux. La neige des Zones glaciales & le soleil de la Zone torride, sont également nuisibles à la vue qui aime un jour doux & temperé, des couleurs heureusement variées & fondues, un émail où toutes les nuances viennent jouer & se confondre sur des fonds verds, ou parmi les ombres. Les Lapons perdent les yeux à courir au milieu des neiges, & à se chauffer dans la fumée épaisse de leurs tentes. Leur remede est de l'huile de genievre, du fiel de cygne & d'aigle, dont ils humectent la paupiere ou la prunelle. Quelquefois ils se font des incisions dans les paupieres, & les degorgent par des saignées.

La graisse du coq de bruyere est un remede universel pour les Lapons. « Une jeune fille se » fractura le bras droit un peu au-dessus du » poignet. On oignit de cette graisse pendant » quatorze jours, le membre fracturé, & elle » porta la main à la bouche: cette onction fut » continuée, & le bras guéri dans un mois. » Dans les fractures des jambes, les Lapons appliquent une peau de chien toute chaude, & la laissent sur la fracture jusqu'à ce que cette peau soit corrompue; ils l'ôtent alors, en mettent une autre, & continuent ainsi jusqu'à l'entiere guérison. Un Ministre qui s'étoit cassé la jambe, a été guéri de cette maniere, en très-peu de tems.

Les Lapons employent contre la galle, un bain fait avec une décoction d'écorce d'osier. Ils baignent leurs enfans au sortir du sein de leur mere, dans une décoction d'écorce d'aulne. Mais voici un remede singulier qu'ils appliquent à toute sorte de douleurs. Ce sont des petits cônes gros comme des féves, faits de mêche ou de vieux bois sec; ils les allument sur la partie où la douleur est la plus vive. Si l'un de ces cônes brûle sur le même endroit, sans qu'il faille le contenir avec la pointe d'un couteau, la guérison est désesperée . . . s'il saute vivement quelquefois jusqu'à une toise loin du malade, on cesse, dans l'espérance que les douleurs vont s'appaiser; s'il étincelle en brûlant, si la cicatrice devient blanche & dure, ce sont des signes excellens . . . . J'ignore, dit l'Auteur de cette relation, ce que nos Médecins penseront de ce remede; mais on en a tant éprouvé la bonté dans la Laponie, que les Suédois même y ont recours. J'ai vu, poursuit-il, une femme fort âgée, qui l'ayant souvent employé sans succès contre de violens maux de tête, imagina de l'appliquer au milieu du front, vers la naissance des cheveux, il y survint une sueur abondante qui la délivra de ses douleurs. Enfin ce remede a tant de vogue parmi les Lapons, qu'il seroit difficile d'en trouver un seul qui n'en eût pas plusieurs cicatrices.

Médecine des Animaux.

En nous bâtissant des maisons commodes, & en nous couvrant avec tant de soin avec des habillemens que la mollesse a inventés, nous nous sommes ravis la plus grande partie de nos forces & de nos plaisirs. Tous les animaux domestiques que nous avons autour de nous, perdent aussi beaucoup du côté du bien être attaché à leur existence: s'ils étoient libres, ils gagneroient du côté des maladies, qu'ils ne connoîtroient pas. Le serin meurt de vieillesse presque sans souffrir, lorsqu'il est dans les champs: avec nous il est souvent malade & meurt d'abord. Les chevaux sauvages vivent long-tems, courent comme un cerf poursuivi d'une meute, sont forts, vigoureux, & franchissent les haies & les fossés. Aucune maladie ne les atteint; ils ont le plus beau poil possible, ils ne sont enfin soumis qu'à la succession du tems; près de nous, par nos grands & lumineux soins, ils ont une quantité prodigieuse de maux de toute espece, sous lesquels ils ne tardent pas de succomber.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter; & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 4 Novembre 1773.

De Londres le 10 Octobre.

Lorsqu'une fois le sujet est disposé, suivant la maniere indiquée dans la précédente Gazette, on découvre son bras gauche, & après avoir préparé les lancettes, dont la pointe doit être chargée de pus, on fait trois piqures superficielles à la peau du bras, à l'endroit où on a coutume de placer le [?]ain bois ou le cautere, c'est-à-dire à l'extrémité du tendon du deltoïde, dans cette partie moyenne & antérieure du bras, qui est dépourvue de muscles, & qui laisse un vuide sous le doigt quand on la presse. Il faut bien se garder de trop enfoncer la lancette; le simple soulevement de l'épiderme suffit. L'inattention de l'Inoculateur ou la pésanteur de sa main, donnent quelquefois lieu à des incisions plus profondes, mais l'expérience a prouvé que la violence de la fiévre, la confluence de l'éruption, l'inflammation vive des plaies, les engorgemens glanduleux, & mille autres accidens qui, pour n'être pas mortels, n'en ont pas moins fait autant de titres contre l'inoculation, provenoient uniquement de cette imprudence. De cette précaution de ne soulever que l'épiderme sans piquer jusqu'au sang, ont dépendu les succès de MM. Gatty & Suton, auxquels l'un a nui pour avoir voulu affoiblir le pus variolique, par des lixiviations ridicules, & que l'autre (M. Suton) auroit obtenu avec plus d'honnêteté, s'il mettant plus de franchise dans les procédés, il n'eût pas attribué à des bols particuliers vendus fort cher, ce qu'il ne devoit qu'à la simplicité de l'opération. On ne doit jamais recourir à la méthode d'inoculer par les vessicatoires; il n'en est pas de plus compliquée & de moins réfléchie. On introduit deux venins à la fois, celui de la petite vérole, & celui des mouches cantharides; d'ailleurs on irrite le malade; l'on n'est pas sûr de la quantité de la matiere qui pénétre, & cette matiere est employée sous forme seche, ce qui n'est pas sans inconvénient. On doit encore éviter les incisions profondes toujours douloureuses, toujours suivies d'une longue suppuration, & qui introduisent directement dans le sang, le pus variolique. Il importe que ce pus n'y arrive que par la médiation des vaisseaux limphatiques cutanés. La plus grande analogie regne entre cette matiere & celle de la transpiration. Le miasme varioleux ne s'introduit naturellement dans le corps que par cette voye; il faut donc que l'art imite la nature. L'avantage consiste à n'introduire que la plus petite quantité possible de virus, ce qu'on n'est pas le maître d'obtenir, quand on se laisse prévenir par la contagion, qui pénétre par la peau, par les poulmons, par le nez, & par les premieres voyes. Décidez pour les piqures, il est inutile de faire choix d'une lancette particuliere, la lancette à grain d'orge suffit. Si sa pointe est chargée d'un pus récent & fluide, on s'en sert tout de suite; si au contraire la contagion forçant d'éloigner le sujet à inoculer, le pus est desseché, on trempe dans l'eau la pointe à laquelle la croûte est attachée, & quand cette croûte est humectée & fluide on inocule. On ne met ni emplâtre ni compresse sur les piqures, elles sont si superficielles, qu'elles en deviennent imperceptibles; seulement on passe le doit par-dessus à mesure qu'on les fait, afin que la matiere varioleuse pénétre plus vite; ensuite on livre à lui-même l'inoculé, qui ne sentant aucune douleur, & ne s'appercevant de rien, reprend avec gaieté, les amusemens de son âge.

La suite à l'ordinaire prochain.

*Extrait d'une lettre écrite de Niort, le 15 Octobre 1773, par M. *** Chirurgien.*

« Parmi les moyens qu'on a coutume d'employer contre les douleurs rhumatismales, il en est un qui m'a si bien réussi, que je serois en droit de lui donner le titre de *spécifique*. Il consiste à frotter fortement la partie affectée,

en l'échauffant auprès d'un feu de farment, avec un morceau de bois bien uni, d'un pied & demi de long, & d'un pouce & demi de diametre. On continue cette opération jufqu'à ce que la partie foit devenue extrêmement rouge, alors on l'enveloppe avec une peau de lapin préparée, & on fait coucher le malade dans un lit bien chaud. On répéte cette manœuvre autant de fois qu'il eft néceffaire, mais pour l'ordinaire les douleurs ceffent à la troifiéme fois. Cette maniere de frotter la partie malade avec un corps liffe & poli, ne permet point de craindre de déchirer & d'enlever la peau, comme fait la broffe ou tout autre corps dont la furface eft rude & hériffée, & dont l'impreffion produit fouvent des éréfipeles. J'éprouvai l'effet de ce remede dans le mois de Septembre 1769, fur une Blanchiffeufe qui fentoit une douleur fixe à la hanche gauche, & dans toute l'étendue de la cuiffe & de la jambe du même côté. Je lui ordonnai de fe faire frotter la partie affectée avec le rouleau de bois décrit, & de l'envelopper enfuite avec des linges bien chauds. Elle exécuta cette ordonnance avant de fe coucher, & dormit paifiblement pendant la nuit. Le lendemain après qu'elle fe fut levée, fa douleur fe reveilla, & dura environ une heure. Le foir elle eut recours au même remede, elle dormit très-bien pendant la nuit, & le lendemain fa cuiffe & fa jambe furent plus libres, & moins douloureufes que la veille. Enfin ayant mis en ufage pour la troifiéme fois ce même moyen, fes douleurs difparurent fans retour. Depuis ce tems elle a joui d'une parfaite fanté.

La femme d'un nommé Meunier, Cordonnier, fouffroit nuit & jour de douleurs de rhumatifme; rien n'avoit pu la foulager, elle eut recours à moi, & me demanda un remede contre fes fouffrances. Je lui prefcrivis celui qu'avoit employé la femme de l'obfervation précédente; elle en reçut le même foulagement. J'en fis l'épreuve auffi fur moi dans le mois de Juin 1772. Ayant été cinq ou fix fois me baigner dans la riviere, je fentis auffitôt des douleurs vives dans tous les membres, & fur-tout aux articulations; ces douleurs étoient fi fortes, que j'étois obligé de me faire habiller. Comme le principal fiége de la douleur étoit aux orteils, mon rouleau de bois ne pouvoit pas être facilement employé. Je fus donc en proye aux plus vives fouffrances pendant quatre femaines entieres; alors le mal s'étant déplacé, & jetté fur la plante des pieds, il me permit de faire ufage de ma machine qui me guérit parfaitement. »

De Paris le 31 Octobre.

Nous avons annoncé des détails fur les expériences du fieur Maget, Chirurgien, & nous devons tenir notre promeffe. Les hernies mettent fouvent les hommes dans l'impoffibilité de travailler, & dans le danger de périr à la fuite de l'étranglement qui s'y forme. Souvent encore on n'oppofe à cet accident, que des moyens tardifs ou inefficaces. C'eft fans doute ce qui a déterminé le fieur Maget, Chirurgien, à renouveller l'opération par le cauftique, & à la perfectionner. En conféquence après avoir obtenu plufieurs fuccès particuliers avec cette méthode, il s'eft adreffé à M. le Lieutenant-Général de Police, pour pouvoir choifir à Bicêtre, des fujets attaqués de hernie, & les opérer à fa maniere, dans une maifon appartenante à ce Chirurgien. Pour cet effet trois pauvres font fortis de cet Hôpital, par ordre du Magiftrat; *l'un âgé de 20 à 30 ans, l'autre de 30 à 40, & le troifiéme de 50 à 60.* Ils avoient chacun une hernie complette, mais fans adhérence. On les a remis tous les trois au fieur Maget qui les a traités fous les yeux de M. Gauthier, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, ami de ce Chirurgien, & qui avoit déja vanté les fuccès de fa méthode dans plufieurs papiers publics. Après quelques jours, le fieur Maget commença fon traitement par une incifion à la peau, qu'il fit aux trois malades le 4 Juin. Cette incifion n'étoit que préparatoire. Le lendemain de la levée de l'appareil, l'un d'eux nommé Ancelin avoit la fiévre. Cet accident furprit M. Gauthier, qui *n'avoit jamais en aucun tems remarqué de fiévre dans les malades du fieur Maget qu'il a fuivis.* Les deux autres n'en avoient point. Tandis qu'on traitoit Ancelin de ce fymptôme étranger à l'opération, le fieur Maget complettoit la guérifon des deux autres, par l'application du cauftique. Tout a été fini à la fin de Juin, *& pour plus grande affurance, le procès verbal n'a été dreffé que le 31 Juillet fuivant,* en préfence de M. Viellard, Adminiftrateur de l'Hôpital général, par MM. Brun & Boufquet, Chirurgiens des Hôpitaux. Il eft dit dans ce verbal, que les hernies des deux malades dont il s'agit, n'exiftent plus, malgré les épreuves ordinaires qui fervent à faire reparoître les defcentes qui ne feroient que rentrées. Il eft encore reconnu par ce même verbal, que le cordon des vaiffeaux fpermatiques du côté de la hernie, eft fain dans ces deux hommes; ce qu'il étoit très-important de remarquer. Mais, ajoutent les prudens Vérificateurs, malgré le fuccès apparent de ce traitement, on a cru devoir prendre du tems pour porter avec certitude un jugement définitif fur l'efficacité & la durée de leurs cures. Tout ceci eft extrait du rapport fait au Magiftrat, par M. Gauthier, au zèle duquel on ne peut refufer des éloges. Peut-être auroit-on vu avec plaifir, que ce Médecin eût été accompagné de quelques-uns de fes

Confreres députés par la Faculté, des Chirurgiens des Hôpitaux, & de quelques Maîtres en Chirurgie de Paris, pour suivre ensemble ce traitement dans la maison particuliere du sieur Maget. Peut-être encore ayant déja publié sa façon de penser sur la méthode de ce Chirurgien, M. Gauthier auroit-il pu supplier le Magistrat de confier à d'autres le soin de suivre ces essais, & de les prôner. Ce n'est pas que nous doutions jamais de la bonne-foi & des lumieres de M. Gauthier, mais le public exigeant, semble demander ces égards. On a lieu de croire que la composition du caustique, & les circonstances de l'opération, seront bientôt publiques. Autrement M. Gauthier se seroit exposé à donner des certificats pour des remedes secrets, ce qu'à la rigueur tout Médecin peut faire, mais ce qui est contre le voeu de la Faculté, à laquelle M. Gauthier qui en est membre, a donné dans tous les tems des marques d'atachement & de zèle.

Remede contre les dartres.

Prenez tous les matins à jeun deux tasses à thé, d'une legere infusion de feuilles scabieuse des bois. On prépare cette infusion en employant une pincée de scabieuse quand elle est fraiche, sur trois demi-septiers d'eau, & une demi-pincée quand elle est seche. Il faut continuer l'usage de cette infusion jusqu'à parfaite guérison, & même un ou deux mois après être guéri. Mais il convient de la couper avec un tiers de lait de vache, & de bannir du régime tous les alimens âcres, salés & épicés. Nous publions ce remede non-seulement parce qu'il est efficace, mais encore parce qu'il a été annoncé dans d'autres papiers publics, de maniere à nuire à beaucoup de gens qui en auroient pu faire usage. Il ne convient point dans les dartres vives; les femmes doivent le suspendre pendant le tems de leurs mois, & tous ceux qui ont la fibre irritable, & dont le tempéramment est chaud & bilieux, feront bien d'en user avec prudence.

LIVRES NOUVEAUX.

Exposition anatomique des maux vénériens, sur les parties de l'homme & de la femme, & les remedes les plus usités dans ces sortes de maladies. Par M. Gauthier Dagoty, pere, Anatomiste pensionné du Roi, avec cette epigraphe: *Vermes & tineas scortatores pro mercede reportare.* Scrip. Sacr. A Paris, chez J. B. Brunet, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise; & Demonville, Libraire, rue S. Severin, vis-à-vis celle Zacharie, aux Armes de Dombes.

Cet ouvrage est la continuation de celui que nous avons annoncé dans notre précédente Gazette. Après avoir dessiné les parties de la génération dans l'état sain, M. Dagoty a decrit leur état de maladie. Mais cette entreprise ne nous paroît pas aussi utile que la premiere. Il sera difficile de le bien traiter, en suivant l'imprimé, que M. Gauthier a joint à ses planches, & les gens de l'art n'y trouveront rien de neuf. Ces mêmes planches ne nous ont point paru donner une idée bien nette des symptômes de la contagion vénérienne. Il faudroit, ce semble, couvrir d'un voile épais, ces images obcènes & dégoûtantes; ou si la nécessité exige d'en parler & d'en écrire, du moins devroit-on se rendre instructif en écrivant, & peindre si fidelement la nature, que sa représentation pût être un guide sûr pour ceux à qui il importe de la connoître. Au reste ces réflexions ne sauroient diminuer l'estime que nous avons conçue pour M. Dagoty, ni le cas que nous faisons en général de ses planches. Nous paroîtrons d'autant moins suspects à ses yeux, & à ceux du public, que cet Auteur a fait l'éloge de nos recherches sur les maladies vénériennes. Mais en lui payant en particulier un tribut de reconnoissance, nous devions à nos lecteurs l'aveu sincere de notre maniere d'apprécier cette nouvelle production.

MÉDECINE ÉTRANGERE.

Les Lapons de la médecine desquels il a déja été question, ne connoissent d'autre remede contre la pulmonie, que le vomissement de l'abcès, ou de ce qu'ils appellent la cause du mal, lorsque par un mouvement violent & rapide, ils ont vomi beaucoup de sang caillé, ils se croyent guéris de cette maladie. Plusieurs habitans de la Province d'Oume, ont éprouvé le bon effet de ce remede forcé. L'un d'entr'eux attaqué d'une pulmonie, artacha une corde à deux arbres, & se balança sur cette corde jusqu'au vomissement. Il est mort long-tems après, à quatre-vingt ans. Les Lapons se guérissent eux-mêmes des maladies qu'ils connoissent; mais quand il leur en arrive d'inconnues, ils ont recours à des sorciers qui font mille grimaces, pour les tenir entre la crainte & l'espérance, jusqu'à ce que la nature ait tué ou guéri les malades. S'ils en meurent, c'est toujours leur faute; quand ils sont guéris, c'est par l'habileté des sorciers. Les femmes Lapones sont robustes; elles enfantent avec peu de douleurs; quatre ou cinq jours après l'accouchement elles se relevent, & font plusieurs milles à pied, pour aller à l'Eglise porter leurs enfans au Baptême. Elles les enveloppent dans des peaux de jeunes rennes, les lavent souvent, & les enfoncent

jusqu'au col dans des bassins d'eau froide, où ils paroissent moins souffrir que nos enfans dans le maillot. Leurs berceaux sont si commodes, qu'en Été l'on peut les porter sur le dos, on les attacher sur des rennes, & qu'en Hiver on peut les mettre sans crainte sur des traîneaux. On les suspend aux perches qui soutiennent les tentes, ce qui fait qu'on peut à son gré les incliner, & donner à l'enfant la situation que l'on veut. Les enfans sont toujours nourris par leur propres meres ; elles leur donnent au besoin, du lait de renne.

Que de réflexions à faire sur la médecine de ces peuples du nord! Leur maniere de traiter les fractures, quoiqu'exagérée, prouve du moins que la nature emprunte peu de l'art dans ces circonstances. Ils employent une sorte de caustique semblable au moxa des Chinois, & à nos ventouses seches, pour se guérir de différentes douleurs, sur-tout des fluxions, des catharres, & des douleurs rhumatisantes. Ils scarifient leur paupieres, & les font saigner dans les violentes inflammations des yeux; & cette saignée locale que nous imitions autrefois par les ventouses, leur réussit. L'écorce d'osier est bonne contre la galle, c'est une épreuve à faire dans nos climats, & sur-tout dans nos campagnes. La maniere violente avec laquelle ils cherchent à faire sortir le sang, & le pus extravasé dans les poulmons, mérite beaucoup d'attention ; nous sommes excessivement timides dans le traitement des maladies de poitrine. L'émérique qui réussit quelquefois dans ces circonstances, seroit peut-être d'une grande ressource s'il étoit plus fréquemment administré dans ces cas, où une secousse est quelquefois décisive. Enfin les meres Lapones marchent après l'accouchement, elles nourrissent leurs enfans, & les accoutument aux intemperies d'un climat froid. Femmes élevées dans la molesse, & qui ne devez des couches fâcheuses qu'à l'indolence & au repos, un peuple sauvage vous apprend à vous conduire. Exercez-vous, nourrissez vos enfans, vous préviendrez bien des maux ; & vous peuplerez votre patrie d'hommes forts & vigoureux. Ajoutons une réflexion pour les campagnes ; les sorciers de Laponie sont les Charlatans qui courent nos bourgs & nos hameaux : ces hommes ignorans & hardis, qui ne doutent de rien, & qui sont le fléau de la société.

Prix des Eaux Minérales, à Paris.

Le sieur Arnaud, seul Privilégié, fait le transport, vente & distribution de toutes les Eaux Minérales de France & Etrangeres, à Paris, rue des Prouvaires, en entrant par la rue S. Honoré ; à Versailles, rue du Chenil, à l'ancien Hôtel de Girardain ; & seulement pendant *les voyages du Roi* à Compiegne, chez M. Savouré le jeune, Orfévre-Joaillier, vis-à-vis S. Clement ; & à Fontainebleau, chez M. Blaison, Maître de Pension, rue du Cimetiere. Comme beaucoup de personnes ignorent souvent ces Bureaux, nous avons cru devoir les faire connoitre.

Les prix des Eaux Minérales ont été considérablement diminués par ordre de Sa Majesté. Elles sont divisées par bouteilles de quatre pintes, & de pinte pour la commodité publique.

Différentes especes d'Eaux Minérales.

Bouteilles de quatre pintes ou environ.

	liv.		liv.
Balaruc,	9	La Motte,	8
Vals,	9	Vichy,	4
Cransac,	9	Mestange,	3

Bouteilles de trois chopines.

Sedlitz, en Boheme. 5 l. 5 f. Sevdschutz, en Boheme 5 l. 10 f.

Bouteilles de pinte.

	liv.	f.		liv.	f.
Bonne,	2	8	Bussang,	3	10
Baredge,	2	8	Bourbonne,	2	10
Cauterets,	2	8	Vichy,	1	
Balaruc,	2	8	Forges,		15
Vals,	2	8	Sainte-Reine,		15
Cransac,	2	8	Pougues,		
La Motte,	2	3	Luchon,		
Seltz,	2		Castra,		
Spa,	2		Aumale,		
Plombieres,	2		Contrexeville,		

Et les anciennes Eaux de Passy, 6 sols.

Défenses sont faites à toutes personnes de s'immiscer de faire le commerce desdites Eaux Minérales à Paris & à la suite de la Cour, dans les Provinces entieres de Normandie, de Picardie, & par-tout ailleurs, jusqu'à la distance de quarante lieues de la Ville de Paris, à peine de 1500 liv d'amende, confiscation des Eaux Minérales, & de tous dépens, dommages & intérêts. Puissent ces sages précautions, arrêter la fraude commise jusqu'à présent dans la vente de ces Eaux, & dont tant de citoyens ont été dupes.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 11 Novembre 1773.

De Londres le 12 Octobre.

Nous continuons de placer sous cet article ce qui nous reste à dire sur l'inoculation de la petite vérole. Cette opération une fois faite, suivant la maniere indiquée au N°. précédent, l'art n'est plus d'aucun secours. La nature reprend ses droits, & acheve seule l'ouvrage que l'Inoculateur avoit commencé. Quelques jours après l'insertion de la petite vérole, les piqures qui ne se laissoient pas appercevoir, deviennent sensibles. Peu à peu les bords de chaque piqure rougissent, & tous les trois points incisés s'élevent en boutons d'un rouge pâle L'action du virus sur le corps est alors plus remarquable. Le pouls devient plus fréquent, une legere anxiété s'empare du sujet, qui pendant un ou deux jours, a la tête pesante, & de fausses envies de vomir. Les trois pustules s'élevent de jour en jour, & se réunissent tellement en se gonflant, qu'elles ne paroissent plus former qu'une seule tumeur à trois ouvertures, dont les bords sont relevés, & d'où il suinte une matiere sereuse purulente. Autour de cette tumeur poussent des petits boutons varioleux. L'éruption se manifeste ensuite au visage, de-là elle gagne la poitrine, les bras, le bas-ventre, & enfin tout le reste du corps. La marche de ces boutons est telle, qu'ils font éruption lorsque les piqures suppurent, & qu'ils sont en pleine suppuration quand la dessication des pustules arrive. Rarement ou jamais, la petite vérole artificielle est confluente lorsqu'on a pris les précautions prescrites. Mais elle peut le devenir si se laissant effrayer par le mouvement de fiévre qui précede l'éruption, & par l'anxiété que cause au petit malade le développement des pustules, on a la foibesse de céder à son penchant pour le repos, de le mettre dans le lit & de l'échauffer. Au contraire, telle abondante que soit l'éruption, & tel tems qu'il fasse, à moins qu'il ne pleuve ou que le vent & la poussiere n'offensent la vue de l'inoculé, il faut le promener pendant le jour en plein air. On ne dissipe jamais mieux le mal de tête des inoculés que par ce moyen très-facile. Le régime ne varie point pendant tout ce tems; on se contente d'étuver les yeux du malade avec de l'eau de plantain & de fenouil, lorsque la présence des boutons les irrite. La fraicheur de l'air est d'ailleurs le topique le plus propre contre la chaleur de l'éruption, & l'ardeur des boutons. S'il arrivoit que l'éruption fût considérable, & que la peau du jeune sujet s'opposant au développement des pustules, rendit ce travail douloureux, on pourroit donner au petit malade, le soir en le couchant, une potion calmante, composée d'une ou deux onces d'eau distillée de laitue, avec un gros de sirop diacode ou de pavot blanc. Cette potion peut coûter 5 à 6 sols; la dessication des pustules & la chute des croutes, n'exige ordinairement aucune purgation. On se contente de rendre l'infusion de rhubarbe un peu plus forte. Cette boisson dévoye le petit malade, & on la suspend, ou on la modere toutes les fois que le dévoyement est poussé trop loin.

Les habitans de la campagne adopteront d'autant plus volontiers cette maniere de conduire les inoculés, qu'ils la suivent presque tous dans le traitement des petites véroles naturelles, au régime près Il n'est pas rare de rencontrer des enfans varioleux dans les champs, ou sur le seuil des portes des chaumieres. Les grands, plus instruits que le peuple, & plus amateurs de la nouveauté, la suivent aussi. Mais ce peuple s'y conformera-t-il? Cette classe de citoyens profitera difficilement de nos instructions. Accablée sous le poids des préjugés qui l'entourent, la portion la plus nombreuse de l'humanité, aura peine à se persuader qu'il faille exposer en plein air les variolés, qu'elle a coutume d'emmailloter dans de la flanelle rouge; qu'elle accable sous le poids des couvertures; qu'elle enferme dans des appartemens très-chauds, & qu'elle abreuve de potions échauffantes, seules capables d'ac-

célerer les symptômes mortels de la petite vérole? Dans le cas contraire, auroit-elle les facultés de transporter les enfans hors des Villes pour les faire inoculer? Que si surmontant les premiers obstacles, elle expose les inoculés à l'air des rues, cet air, infect & rarement renouvellé, loin de favoriser l'inoculation, ne deviendra-t-il pas un foyer d'infection d'autant plus redoutable, qu'il sera plus contagieux? Il faudroit donc prendre le parti de construire des Hôpitaux hors des Villes, de les situer dans une exposition septentrionale, d'y former de vastes enclos pour laisser promener les inoculés, & d'y suivre la méthode simple & sûre qui vient d'être décrite, afin de rendre à la société cette pépiniere de citoyens, exempte alors de tout danger pour elle-même, & pour ceux avec qui ces enfans doivent vivre. *O fortunati, sua si bona norint!*

De Toulouse, le 26 Octobre.

La Faculté de Médecine de cette Ville, informée du traitement populaire antivénerien établi dans Paris par M. le Lieutenant-Général de Police, & prenant en considération un objet aussi important, délibera dans l'assemblée du *prima mensis* du mois de Juillet dernier, non-seulement de donner des consultations *gratis*, mais encore, par une générosité peu commune, de fournir à ses depens, les remedes antivénériens, en suivant la méthode du traitement mixte publiée par M. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, d'après l'avis des Commissaires qui auroient été nommés à cet effet; avec les modifications, toutefois, que les circonstances exigent, & qui ont été indiquées par ce même Médecin.

Depuis cette délibération, dès qu'un malade atteint du mal vénerien se présente au Bureau des consultations gratuites (*), il y est examiné avec beaucoup d'attention, & l'on y détermine le traitement. L'Apoticaire nommé par la Faculté, délivre les remedes sur le mandement du Doyen, & un des jeunes Docteurs se charge de visiter chaque jour le malade. Il a soin que les remedes soient faits à propos: il tient un journal exact de tout ce qui se passe; il le communique au Bureau le Jeudi suivant: jour auquel le malade s'y présente aussi jusqu'à la fin du traitement.

(*) Ce Bureau se tient régulierement tous les Jeudis, dans une salle des Ecoles de Médecine; il est composé du Doyen de la Faculte, & de quatre Docteurs qui s'y rendent à dix heures du matin, & y restent jusqu'à midi, donnant des consultations *gratis* à tous les malades qui se présentent. Les jeunes Docteurs & les Licenciés, assistent à ces consultations, & écrivent les ordonnances.

Il résulte un grand bien de cette conduite: les malades sont soulagés & guéris, & les jeunes Docteurs s'instruisent. On ne peut qu'applaudir au zèle & à la générosité de tous les membres de la Faculté de Toulouse, dont l'approbation jointe à celle de la Faculté de Médecine de Paris, confirme de plus en plus l'utilité de l'établissement formé par M. le Lieutenant-Général de Police, & justifie tous les établissemens qui ont été faits depuis dans les Généralités, par MM. les Intendans de Province, à l'exemple de ce respectable Magistrat.

De Rethel-Mazarin, le 30 Octobre.

Les hernies aussi communes que maltraitées dans les campagnes, affligent encore plus les pauvres, que les gens à leur aise, & sont ordinairement l'effet des efforts excessifs auxquels leurs travaux les exposent, & une cause qui les met hors d'état de les continuer. Les Chirurgiens n'entendent pas toujours à faire des bandages, & les malades aiment quelquefois mieux s'abandonner à la nature & au hazard de la maladie. Il en est qui portent ainsi cette infirmité jusqu'à la mort, & qui en font un secret à leurs Médecins même, malgré les tourmens cruels que cause l'adhérence & l'étranglement. La plûpart des brayers que l'on fait en ce pays sont inutiles, parce qu'ils contiennent mal les hernies, ou dangereux parce qu'ils font sur le corps une compression trop forte. Tel étoit celui d'un Religieux auquel son bandage avoit fait venir des cloux & des abcès au haut des cuisses & des fesses. Les vaisseaux cruraux en étoient tellement comprimés, que les parties inférieures tumefiées, enflées, livides & pleines de varices & de vergetures, annonçoient une gangrene prochaine. Ce ne fut qu'après lui avoir fait venir de Paris un bandage convenable qu'on parvint à le guérir ... Un autre étant à table, allarma fort ses freres en la présence de M. le Fevre, Médecin, Auteur de ces réflexions, par la sortie subite d'une hernie considérable, qu'un bandage pesant dont il étoit accablé, ne pouvoit retenir. Comme il avoit les entrailles garnies, le sang âcre, & disposé à l'effervescence, l'étranglement survint presqu'aussitôt; & ce ne fut qu'après trente-six heures de jeûne & d'autres soins usités, que ce Médecin en obtint la réduction. Plusieurs personnes de sa connoissance ont péri en pareil cas; les uns par négligence ou faute d'opération; les autres par des traitemens ou des incisions téméraires & mal entendues. M. le Fevre n'a encore employé que le *taxis*, pour ceux qu'il a eu occasion de soigner lui-même. Hippocrate n'admet les opérations qu'autant qu'on ne peut mieux

faire, & qu'elles n'augmentent ni le dommage ni les dangers. Aph. 82, sect. 7.

Il y a trois mois que ce Médecin passant le soir à Bertoncourt, près de Rethel, une pauvre femme le pria d'entrer chez elle pour secourir son mari. Cet homme d'un âge déja avancé, étoit couché dans son lit, sans pouvoir se remuer, & souffrant cruellement d'une *enterocèle* (chute de l'intestin dans les bourses) avec étranglement. L'intestin étoit sorti dès le matin par le défaut de bandage, & formoit dans le *scrotum* une tumeur grosse comme un œuf d'oye, très-dure, douloureuse, enflammée & rénitente, avec fiévre & syncope. Sa femme voulant le ranimer, l'avoit pressé de prendre des alimens solides un moment avant l'arrivée de ce Médecin. Après avoir reconnu l'impossibilité de la réduction, il tâcha d'y disposer les choses pour le jour suivant. Le malade ayant la tête & les épaules soutenues d'un oreillet, M. le Fevre fit passer un traversin sous ses jambes, & lui donna un grain de *laudanum* pour le faire dormir, ou demeurer au moins en repos dans cette position jusqu'au lendemain; lui défendant de ne rien prendre que de la décoction de son, dont on appliqua le marc en cataplasme sur la tumeur. Le lendemain dans la matinée il revint visiter son malade, & le trouva levé, bien portant, venant de pousser une selle copieuse, & prêt à manger la soupe. Le malade lui raconta, ainsi que la femme & son fils qui avoient couché dans un lit à côté du sien, qu'ayant passé la nuit assez tranquilement, il avoit ressenti tout à coup, au point du jour, des tranchées excessives & une telle rétraction de l'intestin hernié, en dedans, que ne pouvant demeurer dans la position où il l'avoit mis, il étoit sorti de son lit, & avoit été nud dans son écurie: où s'étant accroupi comme pour aller du ventre, cet intestin étoit rentré de lui-même, & qu'alors il s'étoit senti délivré de ses maux. Le tems étoit doux; humide, pluvieux & favorable à la résolution. M. le Fevre assure encore avoir vu, l'année précédente, dans la même saison, & par un tems chaud & sec, un sujet beaucoup plus jeune & plus vigoureux, dans le même danger. On lui fit des incisions auxquelles succéda une inflammation terrible du bas-ventre, & une maladie aussi longue que périlleuse, dont heureusement il échappa par des soins généreux & intelligens. Mais l'observation précédente & plusieurs autres, prouvent que lorsqu'on est appellé à tems, qu'on n'ajoute point par le traitement de nouveaux obstacles, qu'on ne manque à rien, & qu'on facilite en tout la nature, qui dans les cas de l'étranglement, fait les mêmes efforts pour le rétablissement, que dans les autres maladies aigues; on est rarement dans la nécessité d'en venir à des incisions dangereuses & difficiles, qui, lorsqu'elles n'ont pas été bien faites, laissent après la guérison même, des infirmes dans un état plus triste qu'auparavant.

De Paris le 8 Novembre.

Les maladies qui ont regné dans le courant du mois dernier, n'ont point été dangereuses. La petite vérole & les autres fiévres éruptives ont continué de paroître; mais elles étoient toutes benignes. On a observé des fiévres putrides, bilieuses, accompagnées de maux de tête violens, contre lesquels la saignée & l'émétique en lavage ont eu du succès. Un autre genre de fiévre intermittente irréguliere qui regnoit en même-tems, a pris enfin celui de fiévre tierce & de double tierce. Une Dame attaquée de fiévre bilieuse, s'est purgée avec les poudres d'Aillaud; une superpurgation violente, l'augmentation de la fiévre, l'irritation de l'estomach, des mouvemens convulsifs & la syncope, ont été l'effet successif de l'usage imprudent de ce remede beaucoup trop actif. L'eau de poulet, les lavemens d'eau de fraize de veau, les bouillons avec le veau, & les herbes rafraîchissantes, & quelques verres de limonade, ont heureusement calmé ces symptômes fâcheux, dont les exemples se multiplieront tant qu'on employera cette poudre indistinctement dans tous les cas, & pour tous les tempéramens. Nous ne disconvenons pas de l'utilité des poudres purgatives d'Aillaud, nous disons seulement qu'il faut en user avec prudence, & qu'en les employant sans choix ni connoissance de cause, on court risque de s'empoisonner, quoiqu'en puissent attester leurs partisans aveugles, & leurs enthousiastes distributeurs.

Recette contre les fleurs blanches.

L'opiniâtreté de cette maladie nous engage à y revenir souvent. Nous avons conseillé l'usage du blanc d'œuf frais, légerement aromatisé avec l'eau de canelle simple: & cette recette n'étoit point hazardée. Nous l'avions tirée de la pharmacopée de Fuller, ouvrage aussi estimé que peu connu. Nous conseillâmes encore sur le témoignage d'un particulier, la décoction de racine de fraizier des bois, dont nous avons eu depuis la satisfaction de constater nous-même les bons effets. Un autre particulier qui ne veut pas être nommé, desire fort que nous apprenions au public un nouveau moyen de guérir les fleurs blanches. Tout l'art consiste à brûler du riz, à le faire bouillir dans l'eau comme du caffé, dans les mêmes proportions, & à le prendre de la même maniere deux fois par jour. Il assure que ce secret (car c'est

ainsi qu'il l'appelle) est excellent contre toute sorte d'écoulemens muqueux des parties génitales, tant de l'homme que de la femme. Il dit l'avoir conseillé avec fruit sur la fin des gonhorrées, lorsque l'écoulement n'étoit plus vénérien. Si l'honnêteté d'un citoyen, l'air de bonne-foi & l'empressement de publier ce remede suffisent pour en garantir le succès, nous osons le promettre d'avance à ceux qui y auront recours. Au reste, la poudre de riz brûlé ne peut pas être nuisible, & s'il est vrai qu'elle soit spécifique contre les fleurs blanches, ce sera une ressource de plus pour les femmes qui ont inutilement employé toutes les ressources de l'art.

Médecine Étrangère.

Les habitans du Dinsk en Siberie, sont sujets à une maladie appellée *Smejowitsch*, & connue sous le même nom en Russie. Il leur vient au bout des doigts une tumeur accompagnée de douleurs fort cuisantes. Cette tumeur s'ouvre enfin, mais la cure en est longue & difficile, à moins qu'on ne fasse usage du remede suivant. On prend une once de sain doux, une livre de resine de sapin ou de pin, deux dragmes de verd de gris & de vitriol de Chypre, une demi-once d'alun, deux scrupules de sublimé. On fait du tout un onguent qu'on applique sur le doigt, quand l'ulcere n'est pas encore formé, pour le faire murir. Lorsque l'ulcere est déja formé, l'effet de cet onguent est très-prompt; en deux jours l'ulcere est nétoyé, & la playe se ferme aussitôt.

Les Jakutes dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés, de fiente de vache ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble. Ce remede dissipe peu à peu la mortification du membre gelé, & lui rend la vie; il est encore regardé comme un bon préservatif. La plûpart des Jakutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long, par un grand froid, enduisent de cette espece d'onguent, toutes les parties dont on craint la congelation, & tous assurent que, s'ils n'en sont pas entierement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt.

Médecine des Animaux.

On doit comprendre, sans être grand physicien, qu'au moment où l'on sort un cheval d'une écurie rechauffée par l'haleine de plusieurs bestiaux, qui étoit bien fermée, l'action d'un froid subtil occasionne sur le champ un mouvement de constriction dans les vaisseaux, fait épaissir la lymphe, qui, ne trouvant plus d'issue, reflue dans le sang, & y occasionne des maladies; mais ce n'est point l'explication des causes qu'on doit donner ici pour exemple. il ne peut tout au plus y être question que de l'énumération des maladies, & d'un seul genre, pour ne pas embrasser un sujet déja traité par des gens habiles. Voici celles qui n'affectent presque point les chevaux sauvages: ce sont les maladies de la peau & celles des yeux, l'hydropisie, la pléthore, l'anasargue, l'excès de graisse produit par un long repos, les tuméfactions des tégumens, l'emphisème, la bouffissure, la dyssenterie, le marasme, la consomption nerveuse, les vers contenus dans les organes de la digestion, le fluide accumulé dans des cavités membraneuses, l'emflure des jambes, l'hydropisie du scrotum, l'hydrocele, l'anévrisme, la météorisme, la tympanite, la tuméfaction de l'estomach, le météorisme des intestins, l'ischurie, le gonflement des articulations, les loupes, les abcès, la taupe, les javarts, les éparvins, les varices, les courbes, les vessigons, les molctes, la matiere soufflée au poil, l'encastelure, les pieds desséchés, les excroissances, l'onglée, les verrues, le crapaud, les grappes, le fic, les cérises, les fésime, l'exostose, les suros, les fusées, l'anchylose, les luxations, les entorses, le déplacement des parties, le ptérygion, le polype, le lampas, les barbillons, la callosité; les cirons, le sarcocèle, les hernies, les taches, l'avant-cœur, les avives, la gourme, les plaies, l'hémorrhagie, les ulcères, les aphtes, la fistule, le chancre, les fiévres malignes & autres, le charbon, le feu, le mal de tête, le mal d'Espagne, le vertige, le tournoiement, la péripneumonie, la toux, la fourbure, le rhumatisme, la goutte, la crampe, le priapisme, le mal caduc, les palpitations, les tics, les rots, la léthargie, l'apoplexie, l'assoupissement, la transpiration suspendue, le flux de ventre, le ténesme, la grasfondure, l'hémoptisie, le pissement de sang, les évacuations purulentes, la rage, la maladie pédiculaire; voilà ce que l'esclavage où nous tenons les chevaux & les soins mal entendus leur procurent.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 18 *Novembre* 1773.

De Berne en Suisse, le 1 *Novembre.*

L'Histoire des grossesses présente souvent des phénomenes d'autant plus curieux, qu'ils sont observés par des physiciens éclairés & dignes de foi. Une femme dont la premiere grossesse avoit été heureuse, & qui ensuite avoit fait deux fausses couches, se trouva enceinte pour la quatriéme fois à la fin de Juin de l'année 1763. En Novembre, même année, au cinquiéme mois de sa grossesse, son ventre avoit proportionnellement enflé & grossi : il désenfloit quelquefois, sans qu'elle eut rendu de vents ou des urines copieuses, & sans indice d'affection hysterique. En Novembre & Décembre, elle eut des coliques, & fit des efforts inutiles pour vomir. En Janvier 1764, tourmentée de douleurs violentes, elle s'attendit à une fausse couche qui n'eut pas lieu. En Février, il s'écoula de sa matrice une humeur muqueuse & fétide en petite quantité. Sur la fin de Mars, elle sentit de fréquentes envies d'uriner, & d'aller à la garde-robe, accompagnées de douleurs semblables à celles de l'enfantement. Trois jours après, la fiévre suivint, son sein ensla, durcit, & il en sortit du lait pendant plusieurs jours. Peu à peu ces signes disparurent, & le ventre diminua de volume. M. de Haller, consulté par la malade, apprit qu'elle avoit de la répugnance pour toute nourriture, qu'elle étoit sujette à des insomnies, de fréquens évanouissemens, des maux de tête, & qu'elle maigrissoit beaucoup. Ce Médecin célebre, trouva son ventre plus gonflé dans la région hypogastrique (partie inférieure du bas-ventre); en le touchant il y sentit des inégalités dont les unes sembloient plus dures, & les autres plus molles. Ces parties changeoient de place, & passoient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, lorsqu'on les poussoit. Après un mur examen du bas-ventre, M. de Haller n'hésita point d'affirmer la présence d'un fœtus mort; il conseilla à la malade de ne faire usage que de remedes émolliens, joints à une nourriture legere & restaurante, & proposa une saignée du pied pour calmer les maux de tête. Des convulsions hysteriques survinrent à la suite de ces remedes, & furent suivies du rétablissement, que l'air de la campagne & un mouvement moderé achevérent : en effet, le ventre s'abaissa & les regles reparurent. En Août de l'année 1765, M. de Haller revit cette femme, il la trouva forte, leste, & si bien portante, qu'elle ne voulut point entendre parler d'opération Chirurgicale. Elle avoit même renoncé à l'idée d'un fœtus renfermé dans son sein.

M. de Haller apprit en Juillet de l'année 1772, de M. Brusi, Médecin ordinaire de cette Dame, que ses regles avoient devancé de dix jours, le tems périodique de leur apparition; qu'elles avoient été accompagnées de douleurs dans le bas ventre, & que le sang contre l'ordinaire étoit épais & en caillots. Il en fut de même à la seconde periode : cette fois les douleurs s'étendirent à la région lombaire droite. Le 19 Août, il se joignit à ces symptômes une fiévre si violente, qu'on fut obligé de la saigner au pied. Les douleurs & la fiévre continuerent; mais ni les saignées répétées, ni les autres remedes administrés, ne parvinrent à diminuer la violence de la maladie. Le cinquiéme jour, la fiévre parut se calmer; le sixiéme, elle redoubla, & fut suivie de violentes tranchées. Le matin du septiéme jour, la fiévre avoit cessé. Vers le midi il survint un redoublement accompagné de frissons, & de douleurs très-aigues. Tous les remedes furent inutiles, le pouls devint petit, la malade eut des sueurs froides, & elle expira le soir du septiéme jour. M. de Haller ayant demandé l'ouverture du cadavre, porta uniquement son attention sur le bas-ventre. En touchant la region hypogastrique, il apperçut une tumeur qui s'étendoit depuis l'ombilic jusqu'à l'os pubis. Détachant ensuite cette tumeur des parties adhérentes, il vit que c'étoit un sac ouvert en trois différens endroits, par lesquels étoit sortie cette matiere purulente & fétide que la malade avoit répandue. L'uterus étoit étroitement uni à ce sac par la partie postérieure, & par la partie laterale droite, sans paroître dans un état de grossesse. Mais la trompe & l'ovaire droit étoient renfermés dans la tumeur. Ayant ouvert cette tumeur depuis sa base jusqu'à son extrémité supé-

r'eure, M. de Haller trouva dans sa cavité un fœtus corrompu & pourri, qu'il jugea par sa grandeur être de sept mois.

Cette observation fournira sans doute matiere à penser à ceux qui cherchent à pénétrer le mystère de la génération; peut-être les fauteurs du systême des œufs, & les défenseurs des naissances tardives, pourront-ils en tirer avantage. Pour nous, dont la médecine pratique est l'unique objet, nous ne l'avons rapportée que pour apprendre à ceux qui ont mis leur confiance en quelqu'habile Médecin à s'en rapporter à ses sages avis, plutôt que d'en croire un mieux passager, qui souvent est suivi d'un plus grand mal.

Lettre écrite de Lectoure, le 4 Novembre 1773, par M. Goulard de S. Michel, Lieutenant principal du Sénéchal d'Armagnac.

« C'est, Monsieur, avec une satisfaction inexprimable, que je vous vois réclamer de tems en tems, avec autant de raison que de force, pour la cause du genre humain, contre cette coutume barbare, qui convertit en charniers funestes, l'auguste enceinte de nos temples. Les vivans y viennent en foule respirer tous les jours un souffle de mort, qui se propage bien au-delà de cette enceinte. Depuis des siécles, au mépris des Canons des Conciles (1), l'avarice & l'orgueil entassent à l'envi, dans le lieu saint, les corps morts de ceux qui y venoient à peine pendant leur vie, & qui deviennent par-là après leur mort, des vampires trop réels. Par le contraste le plus horrible, l'encens offert au Dieu des vivans dans nos Eglises, se mêle à ces vapeurs putrides qui sortent du débris des cadavres infects, ou plutôt leur puanteur se remet sans cesse à la place des parfums de nos autels. Dans les plus beaux jours de la religion, on n'inhumoit dans l'Eglise, que des personnes d'une sainteté éminente; on n'y recevoit que les précieux restes des Martyrs, ou des oingts du Seigneur. Les richesses sont devenues aujourd'hui, un titre assuré & légitime, pour renverser des loix aussi respectables, que sagement établies pour la salubrité de l'air. Nous avons vu cependant de nos jours, un des plus grands hommes de la France (2), choisir humblement pour sa sépulture, le cimetiere d'Auteuil, dans un coin où le citoyen le plus vil par sa conduite, ose peut-être aspirer aux honneurs du mausolée, pour le malheur de ses semblables.

» Les nations les plus sauvages ont toujours sçu éloigner de leurs habitations, les lieux où elles déposent leurs morts. Les anciens enterroient ou brûloient les cadavres hors des villes, ou bien ils les embaumoient pour les préserver de la corruption. Ils ont connu, la poussiere, le danger: seroit-il moins grand parmi nous, que chez ces barbares? Les exhalaisons cadavereuse des morts dont nos Eglises sont jonchées, perpétuellement suspendues dans l'atmosphère de l'air chaud qui y est renfermé, contribuent à chaque instant à nous précépiter avec eux, dans leurs tombeaux. La fermentation putride qui décompose les corps morts dans le sein de la terre, en fait exhaler des miasmes gras & sulphureux, vrais phlogistiques, ou matieres inflammables (comme il paroît par ces feux errans qui s'élevent pendant la nuit sur les cimetieres.) Ces phlogistiques du regne animal, combinés avec leurs sels alcalis volatils, sont exaltés dans nos Eglises, par l'air chaud & humide qu'y entretiennent la transpiration & la respiration des personnes qui y sont réunies. Ces miasmes putrides, avalés, respirés ou repompés par les pores inhalans des corps vivans, portent le poison le plus mortel dans toute l'économie animale des personnes qui y sont souvent exposées; leur virulence altere les principes vitaux, suivant la disposition spontanée des sujets qui les ont reçus. Cette économie est détruite; l'harmonie des solides est dérangée par la crispation, ou par l'atonie; la dissolution entiere des fluides qui perdent leur mouvement, leur équilibre naturel, se termine par le sphacèle, & la mort: suite ordinaire de ces maladies épidémiques inflammatoires & gangreneuses, qu'occasionne la putréfaction locale des cadavres. Si l'air humide des marais & des brouillards, produit au dehors des maladies dangereuses, que sera-ce, lorsque l'air sera renfermé dans les lieux où il se trouve chargé des vapeurs caustiques, & volatiles des cadavres, toujours accompagnées d'un humide chaud favorable à la putréfaction, & propre à leur donner une viscosité si adhérente, qu'il est souvent bien difficile de la détruire? Ces vapeurs sont d'ailleurs tellement grasses, & alcalines, qu'elles absorbent l'acide de l'air, nécessaire à la vie: elles sont si destructives du ressort de cet air, qu'elles éteignent dans les caveaux les flambeaux allumés, ou étouffent souvent ceux qui y descendent sans précaution; elles sont si subtiles, qu'elles pénétrent à travers le marbre où la brique qui les couvrent; si fétides, qu'elles causent l'évanouissement; si caustiques, qu'elles crispent les vaisseaux & les nerfs; si septi-

[1] *Causa* 1?, *quæst.* 2?, *can.* 12, 13, 14, 15, 18, *in secunda parte decreti & tit. de sepult.* 20, *cap.* 13?. *libri* 3, *decretalium.* Les permissions de S. Gregoire, pour la construction des Eglises: *Si nullum corpus ibi constat inhumatum.*

[2] M. le Chancelier d'Aguesseau.

» ques, qu'en pénétrant dans le sang, il en est » bientôt dissous; si visqueuses enfin, que les » Eglises conservent long-tems cette impres- » sion cadavereuse; & les tombeaux, cette » puanteur insoutenable dont la catastrophe » recente de Saulieu & de Dijon, fournit un » exemple terrible.

La suite à l'ordinaire prochain.

De Paris le 13 Novembre.

La méthode la plus salutaire n'est pas toujours sans inconvénient; l'inoculation qui a sauvé tant de sujets à l'Angleterre, à la France, & aux différentes parties du monde, a causé depuis peu la mort du fils de M. M*** Architecte de cette Ville. Cet enfant avoit subi cette opération avec ses deux sœurs, qui sont parfaitement retablies. Leur mere en communiquant avec ces trois inoculés, à contracté la petite vérole; elle étoit enceinte, & a manqué de mourir de cette maladie & des suites d'une fausse couche, occasionnée par la douleur d'avoir ainsi perdu son fils. Après un évenement si fâcheux, on se demande d'où peut provenir cette mort, & s'il faut absolument bannir l'inoculation qui paroît l'avoir préparée. Nous répondons à la premiere question, qu'en conseillant aux parens d'inoculer leurs enfans, on ne leur a jamais dissimulé le danger de mort que couroient les inoculés; qu'on leur a seulement dit qu'il étoit rare d'en voir mourir, & l'exemple présent en fournit une preuve, puisqu'il fait époque assez, pour fixer l'attention publique. Un savant Académicien, fondé sur des calculs exacts, a publié que la petite vérole naturelle décimoit l'espece humaine, tandis que l'inoculation à peine la millesimoit. L'exemple présent ne détruit pas cette proportion. D'ailleurs, il seroit encore bon de savoir de la part de l'Inoculateur même, comment la chose s'est passée Nous l'invitons à publier le plutôt possible, les détails qui ont précédé cette mort. Quant à la seconde question, la réponse seroit pour l'exclusion absolue de la petite vérole artificielle, si l'on en croyoit des enthousiastes anti-Inoculateurs. Mais en même-tems que ceux qui n'embrassent aucun parti, ne se dissimulant point les accidens réels qui peuvent résulter; ne cessons de repousser les sophismes des ennemis de l'inoculation, par les observations tant de fois faites, & jamais combattues. Faut-il renoncer à la purgation souvent salutaire, parce qu'elle ait nui dans certaines occasions, où on la croyoit indiquée? Faut-il défendre la saignée, parce que plusieurs malades qui sembloient en avoir besoin, s'en sont trouvés mal? Enfin, parce que des gloutons ou des personnes délicates meurent d'indigestion, faut-il renoncer à l'usage des alimens? Sans doute il convient de séparer les inoculés depuis qu'il est prouvé que la petite vérole inoculée est contagieuse; il importe encore de s'en tenir aux simples piqures, & d'abandonner les incisions: (voyez le N°.) méthode avec laquelle le fils de M. Moreau a été inoculé, & dont nous avons démontré le danger. Mais si l'on simplifie l'opération, si l'on n'y prepare point les sujets, & qu'on ait soin de les séparer du reste des hommes, & en les plaçant au-delà des Villes, alors ces accidens ne seront point à craindre, l'inoculation sera toujours utile, & nous n'aurons pas perdu notre tems, en décrivant la meilleure maniere d'y procéder.

Topique éprouvé contre le rhumatisme & la goutte, les douleurs de côté & l'engorgement laiteux des mammelles.

Faites cuire un chou rouge jusqu'à pourriture, & presque à sec, jettez-y alors un bon demi-septier d'eau-de-vie, pour réduire le tout en une espece de marmelade, dont vous ferez un cataplasme pour l'appliquer chaudement sur la partie souffrante. Les feuilles de chou rouge, cuites dans le vin blanc, & étendues sur les tumeurs des gouteux, préalablement bassinées avec le vin, sont un excellent remede pour les ramolir, & calmer la douleur & l'inflammation. Hartmann propose pour la douleur de côté, des feuilles de chou rouge, frottées de beurre, & saupoudrées de poudre de cumin. On applique utilement les feuilles de chou rouge sur les mammelles des femmes nouvellement accouchées, pour prévenir la trop grande quantité de lait, & pour l'empêcher de se coaguler. On les employe encore dans les abcès des mammelles pour prévenir l'inflammation, & pour consolidet les ulcères.

Livres Nouveaux.

Le cri de l'humanité en faveur des personnes noyées, ou moyens faciles pour les rappeller à la vie Ouvrage très-intéressant, qui a remporté le prix des arts à l'Académie des Sciences de Besançon. Par M. Isnard, avec cette épigraphe:

Son secours me fit sortir,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Cet ouvrage vendu autrefois chez Laurent Prault, Libraire, se vend aujourd'hui chez la veuve Duchesne, rue S. Jacques. On y trouve des recherches curieuses & des réflexions solides. Il n'est que trop commun, dit l'Auteur, de voir les choses les plus utiles & les plus nécessaires à la vie de l'homme, tourner à sa perte, soit par son imprudence, soit par des accidens imprévus & inévitables. Les flots de la mer, des lacs, des rivieres, des torrens engloutissent tous les jours de malheureuses victimes que l'on pourroit sauver, & dont on accelere souvent la mort, au lieu de les rappeller

à la vie. Les moyens indiqués par l'Auteur, sont à-peu-près ceux que nous avons annoncés dans le N°. de notre Gazette. *Le cri de l'humanité* s'est enfin fait entendre. Plusieurs Seigneurs & plusieurs particuliers, des Villes, des Provinces entieres, se sont munies de la boëte avec laquelle on rappelle à la vie les noyés; des Colonels en ont fait présent aux quartiers que leurs Régimens occupoient: le préjugé du peuple contre ces malheureux, n'est plus si considérable; il le sera moins encore à l'avenir, & les noyés seront secourus. La méthode publiée dans Paris, vient d'être adoptée à Florence, où elle a eu le plus grand succès.

*Catalogues des livres de la bibliotheque de M. de *** dont la vente se fera, rue de laHarpe, maison du Fayancier, près la rue de la Parcheminerie, le Lundi 22 Novembre 1773.* A Paris, chez Gogué, Libraire, quai des Augustins.

Outre un très grand nombre d'elzevirs précieux, annoncés dans ce catalogue on y trouve un nombre plus considérable de livres rares de médecine, & sur tout de médecine pratique; C'est le motif pour lequel nous l'annonçons.

Médecine Étrangère.

Les Negres de la côte des Esclaves sont accoutumés à recevoir les rayons du soleil tête nue, mais l'effet en est si dangereux pour les Européens, qu'ils tombent dans des fiévres malignes avec de furieux délires qui deviennent mortels en trois jours. Un Capitaine qui veut conserver ses gens, ne sauroit veiller avec trop de soin sur leur conduite. Ces fiévres funestes causent les plus grands désordres dans les mois de Juin, de Juillet & d'Aout; elles se déclarent par de grandes douleurs de tête, de reins, par des maux de cœur, des saignemens de nez, & des secheresses de langue qui vont jusqu'à la rendre tout-à-fait noire. Desmarchais nous donne les remedes dont il fit l'heureuse expérience. Il commençoit par purger le malade avec une infusion de séné, six grains de tartre stib é, & une once de syrop rosat. Ensuite il lui faisoit prendre des lavemens rafraîchissans qu'il continuoit jusqu'à ce que la fiévre fût diminuée. Dans l'intervalle, il ordonnoit la saignée du pied pour prévenir le délire qui arrive ordinairement le troisiéme jour. Quelquefois il étoit nécessaire d'appliquer les ventouses. La diete du malade étoit constamment de l'eau d'orge, avec un peu de nitre purifié. Lorsque le danger paroissoit fini, il purgeoit avec la manne & le syrop de roses, en deux verres qu'il faisoit prendre d'heure en heure. Ces fiévres sont toujours intermitentes.

Suivant le même Auteur, on reconnoît la malignité de l'air, à la rosée qui tombe sur le tillac d'un vaisseau avant le lever du soleil. Elle y produit une grande quantité de petits insectes qui ressemblent aux lezards, aux crapauds & aux serpens. A la vérité, dit-il, l'ardeur du soleil les seche & les dissipe presqu'aussitôt. Cependant une si mauvaise disposition de l'air doit produire des effets très-pernicieux sur les Européens qui ont l'imprudence de s'y exposer, en cherchant le frais pendant la nuit sur le tillac. Le plus sûr préservatif est de se tenir soigneusement renfermé, de se bien couvrir la tête & la poitrine, de mener une vie sobre, d'éviter les travaux pénibles pendant la grande chaleur du jour, & sur-tout de s'abstenir des liqueurs fortes, des femmes, & des fruits du pays.

Médecine des Animaux.

Les brebis sont sujettes à une maladie qui s'annonce par le baissement de la tête, la perte d'appetit, & le tournoyement ou vertige. Pour les en guérir, on a recouts à une plante nommée par les anciens Consiligo, par Linné, Helleborus-Fœtidus, & connue dans les campagnes sous le nom d'herbe aux vaches, alpic, herbe des picons, ou des chaançons, parce qu'en la mettant au tems de la moisson entre des gerbes, elle en chasse ces insectes. Cette plante croît communément le long des chemins. Voici la maniere de l'employer. Prenez une tige d'herbe aux vaches avant sa floraison, coupez-en un morceau de la longueur de trois pouces, enlevez-en la premiere écorce, percez les oreilles de l'animal malade, inserez-y ce morceau, arrêtez-le de chaque côté de l'oreille avec un peu de chanvre ou du fil, afin que l'animal qui ne manque pas de secouer les oreilles, ne le fasse pas tomber. Il sortira de l'eau par l'ouverture des oreilles, & la brebis soulagée par cette évacuation, reprendra l'appétit, & sera bientôt guérie. On met l'herbe le soir, & on a soin de l'ôter le matin: de cette maniere on prévient l'amas de sérosités qui menaçoit la tête, & où souvent les vers ont coutume de pulluler.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 25 Novembre 1773.

De Vienne en Autriche, le 2 Novembre.

On a beaucoup disputé sur les proprietés de la cigue. Plusieurs Médecins en ont regardé l'extrait comme le fondant le plus sûr des tumeurs cancereuses, & de tous les engorgemens lymphatiques, tandis que d'autres se récrioient avec chaleur contre son insuffisance, & ses pernicieux effets Il est pourtant certain qu'on a obtenu la résolution de plusieurs tumeurs indolentes, par l'extrait de cette plante. M. Renard, Médecin à la Fere, a publié il y a quelques années, une formule contre les écrouelles, composée d'un sel mercuriel & de l'extrait de cigue, & l'observation suivante publiée par un Médecin de Vienne, en confirmant les succès de M. Stork, prouve qu'il ne faut jamais se rebuter dans l'administration de certains remedes, dont l'énergie dépend souvent, autant de la maniere de les modifier, & du choix des circonstances, que de la nature même des parties qui les constituent.

Une femme d'une constitution robuste, & qui avoit toujours été saine, mais dont le mari avoit eu dans sa jeunesse une gonorrhée virulente, fut atteinte d'un ulcere canceteux à la levre inférieure, qui parut ceder à l'usage du mercure. Mais trois ans après, il survint au gosier des excoriations accompagnées de douleurs de tête & des membres, particulierement pendant la nuit. Cette femme fut purgée avec des pilules mercurielles; elle fit ensuite usage de la liqueur anti-vénerienne que M. Richard de Hautesierck, premier Médecin des Armées du Roi, a donné dans son ouvrage intitulé: *Formulæ medicamentorum nosodochiis militaribus adoptatæ. Ienæ & Lipsiæ 1763, in-8°.* (C'est la solution du sublimé corrosif dans l'eau distilée) La malade prenoit en même-tems une grande quantité de décoction émolliente, faite avec la racine de guimauve, de teglisse, de graine de lin, mêlée avec le lait. On avoit soin de laver les ulceres avec une infusion de boutons de peuplier, le miel de chelydoine, l'essence de myrrhe & le nître. Malgré ces remedes, le mal empiroit toujours, & les ulceres devenoient plus douloureux. La malade avaloit avec plus de difficulté, & rejettoit les boissons par le nez. Inutilement on eut recours au remede détersif indiqué par M. Storck. Dans son *annus medicus*, c'est-à-dire à la décoction des bois sudorifiques, jointe au sublimé corrosif, dont on frotte doucement les parties, & dont on se sert aussi en injection. Le mal faisoit toujours des progrès rapides, marqués par l'abbatement du malade, & par un ulcere phagédenique qui rongeoit l'intérieur de la bouche. Tout étoit désespeté, lorsqu'on s'avisa de prescrire à la malade l'infusion théiforme de cigue, sur ce que M. Storck avoit dit, que la cigue avoit souvent réussi dans les cas où le mercure étoit sans effet. Pour étancher sa soif, on donnoit une infusion legere de la même plante, mêlée avec une partie de lait de chevre On detergeoit les ulceres avec la mixture suivante. Prenez extrait de cigue, deux gros; eau de chaux vive, deux onces; miel rosat, demi-once; mêlez le tout ensemble.

On n'eut pas plutôt employé cette méthode pendant quatre jours, que les ulceres se detergetent, & tous les autres symptômes diminuerent sensiblement. Au bout de huit jours les ulceres furent si mondifiés, qu'ils ne rendoient que très-peu de pus le matin. Enfin après avoir continué pendant trois semaines l'usage de ce remede, la malade délivrée entierement de ses douleurs, ayant la déglutition & la parole libres, recouvra parfaitement sa santé.

Suite de la lettre écrite de Lectoure, le 4 Novembre 1773, par M. Goulard de S Michel, Lieutenant principal du Sénéchal d'Armagnac:

« Les cimetieres placés dans les Villes, ne » sont pas moins dangereux; ces vapeurs raréfiées par la chaleur du soleil, sont réunies » par la fraîcheur à l'entrée de la nuit, & retombent sur nous, avec une rapidité proportionnée à leur densité, à leur masse & à » la hauteur de leur chute. C'est-là une des » principales causes du danger qu'il y a de » s'exposer au serein dans les Villes qui con- » tiennent leurs cimetieres. Si ce n'est point le

» ferein qui les répand réunies ensemble, & » les introduit par les pores cutanés, ce sera le » vent qui les pressera, qui les poussera dans » les rues, sans qu'elles ayent fait dans l'air » un trajet suffisant propre à les corriger. Car » il porte avec lui un acide nitreux qui change » la nature des alcalis volatils qui s'exhalent » des substances animales pourries, mais qui » ne sauroit les détruire tous, lorsqu'il ne suffit » pas pour les neutraliser. Le calme peut être » aussi nuisible, si l'on considere la raréfaction » de l'air, qui est immense par la chaleur, & » qui s'étendant du foyer putride aux envi- » rons, dardera également ces miasmes des- » tructeurs. Il faudroit donc placer les cime- » tieres hors des Villes, & à quelque distance, » afin que les vapeurs poussées dans la Ville » par le vent, trouvassent dans l'espace par- » couru, un correctif dans l'air, capable de » diminuer leur virulence. Si le vent soufloit » à l'opposé, alors ces exhalaisons se per- » droient au loin, & seroient moins nuisibles » à ceux qui les recevroient, parce qu'elles » passeroient à travers une plus grande masse » d'air. On voit par-là qu'il seroit bien prudent » de placer les cimetieres sous la direction du » vent le plus sain, & de ne jamais les expo- » ser sous le vent du midi, toujours plus chaud, » & moins propre à disperser ces vapeurs, » parce que rasant la terre, il en entraîne d'au- » tres; mais de choisir des lieux élevés sous » le vent du nord, qui souffle de plus haut. Il » n'y auroit alors qu'un vent qui ameneroit » les vapeurs dans la Ville, mais entierement » dépouillées de leur causticité, au lieu que » les cimetieres dans l'intérieur des Villes, & » les Eglises qui en servent, répandent par le » moyen de ces vents qui soufflent de tous les » points du compas, les exhalaisons dans les » rues: leur courant enfile à tous moments les » portes & les fenêtres des maisons qu'on ha- » bite.

» J'ai sous mes yeux une petite Eglise, si- » tuée au milieu d'une place publique, qui » n'a pas plus de vingt toises de longueur, sur » dix de largeur, & dont le sol est cadavereux, » ou sans en connoître le danger, on ne refu- » seroit pas d'ensevelir en payant, deux mille » personnes, s'il s'en présentoit successivement » jusqu'à ce nombre. Quel est donc notre » aveuglement! Ces fiévres malignes si ef- » frayantes, si multipliées de nos jours, si dan- » gereuses, & dont on ignore souvent la na- » ture & les causes; que l'art traite à tâtons, » & qu'un heureux hazard guérit le plus sou- » vent, ne sont produites que par les torrens » d'un air empesté, ou d'une lave invisible qui » sortent à grands flots, des caveaux, des tom- » beaux des Eglises, ou des cimetieres ren- » fermés dans les Villes.

» J'ai observé, Monsieur, qu'en 1745, il » regna dans cette Ville, pendant un an en- » tier, une fievre pourprée, inflammatoire & » gangreneuse qui emporta près des deux tiers » des habitans, les plus jeunes & les plus vigou- » reux, & qui ne ceda que lorsque les mala- » des s'aviserent d'eux-mêmes de recourir à la » boisson la plus abondante d'eau froide, & » les Médecins aux anti-septiques les plus ra- » fraîchissans. Je fus le seul de toute la jeu- » nesse qui en rechappai par cette voye, au » lieu des cordiaux incendiaires qu'on avoit » administré aux autres. L'attraction pour » l'eau étoit si forte, que plusieurs se noyerent » dans des puits, & que d'autres ne durent » leur salut qu'à leur immersion spontanée » dans la riviere, où ils cherchoient à se déli- » vrer du feu dévorant qui les consumoit: » j'en vis périr, dont la maladie ne duraque » vingt-quatre heures. La fouille d'un terrein » plein de sepulchres de pierre, aux environs de » la Ville, occasionnée par les travaux des » chemins publics, fut pour nous la cause de » cette affreuse maladie pestilentielle, qui fit » tant de victimes alors parmi nous, & qui a » jetté depuis tant d'étincelles dans plusieurs » Provinces du Royaume, à la même occa- » sion On a cru que ces sepulchres renfer- » moient des corps pestiférés depuis un peu » plus d'un siecle, époque de la derniere peste, » qui regna dans ce canton Une aurore nais- » sante qui s'est levée du côté du nord & du » midi, nous promet des jours plus serains & » plus salubres, la Russie, le Dannemark, & » la Toscane, triomphent déja du préjugé vul- » gaire, qui nous enchaîne encore à la manie » d'enterrer les morts au milieu des vivans, » dans les monumens renfermés qu'achete la » vanité. Un gouvernement aussi sage qu'il est » éclairé, & bienfaisant, a fait donner le » signal dans la Capitale; des (1)Prélats pleins » de piété & de zèle, ont commencé à res- » traindre les inhumations dans leurs métro- » poles. Nous avons lieu d'esperer qu'un » usage aussi funeste aux hommes, qu'il est » indécent pour la Majesté du lieu saint, sera » bientôt universellement proscrit, & banni » loin de nos autels. La religion & l'humanité » se trouvent d'accord avec la politique, pour » abolir tout ce qui peut nuire aux progrès » d'une heureuse population. *Ubicumque sepe- liamur, Domini est terra, & plenitudo ejus. Can.* » 26. *Caus.* 13a., *quest.* 2a. *in decret Gratiani.* »

(1) Feu M. l'Evêque de Lombès, & M. l'Archevêque d'Auch.

De Paris le 19 Novembre.

Un Marchand Epicier de la rue des Lombards, avoit dans sa cave remplie d'épiceries, un barril d'essence de terebenthine. Les douves du barril s'étant entr'ouvertes, & l'essence coulant à travers, l'air de la cave déja chargé d'odeurs fortes, en fut infecté, au point que lorsqu'on voulut y descendre, deux personnes s'y trouverent mal. L'une est morte de cette suffocation, & l'autre a eu beaucoup de peine d'en revenir. Cet exemple malheureux inspirera sans doute plus de défiance pour les souterreins. Les caves devroient toujours être aërées par des ventouses, & par de larges soupiraux. La prudence exige encore d'en laisser quelque tems la porte ouverte avant d'y descendre, & même d'y placer une chandelle allumée; c'est en quelque maniere le thermometre de l'infection. Il est rare que l'air puisse être subitement nuisible, si la flamme ne s'y éteint pas.

On a soutenu, Jeudi dernier, aux Ecoles de Médecine de Paris, la Thèse suivante, *Le sublimé corrosif convient - il contre les dartres qui ne dépendent pas de cause vénerienne?* On avoit employé avec succès le mercure sublimé contre les dartres véneriennes. L'Auteur guidé par l'analogie, crut que ce remede réussiroit également contre celles à qui cette cause étoit étrangere, & ne se trompa point. *Nec fefellit spes.* Il a détruit avec ce remede des dartres croûteuses & farineuses. Voici un exemple de ses succès. Un Cocher avoit depuis dix ans passés, une croûte dartreuse à la levre supérieure. Le froid l'envenima; l'irritation fit enfler entierement les glandes maxillaires & les parotides; les yeux étoient cachés sous la tuméfaction, & le visage du malade paroissoit monstrueux. Enfin l'ulcere rendoit une serosité putride: cet homme âgé de 40 ans, n'avoit jamais eu de mal vénerien. Le mercure sublimé fut administré de maniere, qu'à peine il en prenoit deux grains dans six jours. A cette époque la tête avoit repris son volume naturel, & la tumeur des glandes s'étoit dissipée; enfin au bout de cinq semaines, le malade ayant pris douze grains de mercure sublimé, fut genéralement guéri de sa dartre. En suivant cette méthode, l'Auteur de la Thèse assure avoir guéri plusieurs dartres aux mains, aux pieds & aux autres parties du corps. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit sur l'usage du mercure sublimé, ni sur l'innocence de ce remede administré par des mains prudentes. Nous savons que le possesseur d'un nouveau médicament anti-vénerien, a renouvellé depuis peu de vieilles objections contre le mercure sublimé, & l'on assure qu'un autre enthousiaste se propose encore d'en dire bien du mal. Mais les Médecins les plus célebres ont accrédité cette méthode, la Faculté de Médecine de Paris l'a solemnellement approuvée; l'expérience de chaque jour confirme ce jugement sage. Les cris de l'ignorance ne peuvent donc inspirer que du mépris pour ceux qui les poussent.

Remede contre le mal des dents.

Les feuilles de mille feuille legerement pilées, & mises dans le trou de l'oreille, calment souvent les douleurs des dents. C'est un remede éprouvé par des Praticiens dignes de foi. Quelques personnes se servent pour le même effet, des feuilles de parietaire; d'autres prétendent que la décoction de ces plantes préserve les femmes des fausses couches; celles qui sont sujettes au flux hemorroïdal, ne doivent point en faire usage.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Scaphandre ou le Batteau de l'homme. Vol. in-8°. avec figures. A Paris, chez Quillau, rue Christine, attenant la rue Dauphine, au Magasin Littéraire.

Il y a un an que l'Auteur de ce nouvel ouvrage, M. l'Abbé de la Chapelle, avoit promis d'y mettre la derniere main. Présentement qu'il a rempli sa promesse, il contracte un second engagement avec le public, en ouvrant une souscription avec laquelle les frais de l'impression seront remplis. Voici l'avantage de cette production, & les conditions auxquelles on doit souscrire.

Toute personne, forte ou foible, la plus neuve, ou la moins exercée dans les travaux méchaniques, apprendra dans ce livre, sans maître, ou sans autre secours que sa propre industrie naturelle, à construire méthodiquement & par principes, un corcelet, avec lequel hommes & femmes pourront, tout habillés, beaucoup mieux que sans vêtemens, nager sur le champ, sans l'avoir jamais appris, en se tenant de bout, à flot, plongé seulement jusqu'aux mamelles.

Cette espece de cuirasse permet de faire à la nage, toutes sortes de manœuvres. L'Auteur a eu plus de vingt mille témoins de la plûpart de ces effets, dans un grand nombre d'expériences qu'il a faites. Depuis quelques siecles, les mers & les rivieres sont presqu'aussi fréquentées; mais elles paroissent, & sont effectivement pour l'homme, plus dangereuses que les terres. Outre les accidens du feu, communs à tous les habitans du monde, ceux des voies d'eau, des écueils, des tempêtes sur les eaux, attaquent & détruisent fort souvent la vie des

hommes. L'art de nager est, dans ces cas, réduit à bien peu de chose; on est bientôt suffoqué par les vagues ou épuisé de fatigues; d'ailleurs combien d'hommes ordinaires, combien de Marins même ne savent pas nager!

Après avoir démontré, contre l'opinion commune, dans une dissertation assez étendue, que l'homme, même sans la peur, ne nage point naturellement comme les quadrupedes, & fait voir la très-petite ressource de nager en pleine mer, M. l'Abbé de la Chapelle conclud le besoin qu'il y avoit d'inventer un nouvel Art d'entrer, de se soutenir, de manœuvrer, & même de marcher, tout de bout, au milieu des eaux les plus profondes, comme en terre ferme.

Afin d'y parvenir, il commence par examiner les qualités du liege dont il se sert, combien il s'enfonce dans l'eau, quel poids il peut soutenir à sa surface, quel est à-peu-près le centre de gravité du corps humain, jusqu'à quel point il doit plonger tout debout dans l'eau pour s'y tenir ferme, & combien, en cet état, il pese plus que le volume d'eau où il plonge.

Tous ces points une fois déterminés, il recherche quelles sont les parties du corps, que l'on doit charger ou revêtir de liege: ce qui le conduit à la préparation de cette écorce, aux dimensions, au nombre, au poids & à l'équilibre des pieces ou des morceaux qu'il veut employer. Après avoir discuté tous ces différens objets, il vient à la construction effective du Scaphandre dont il détermine scrupuleusement toutes les opérations. La longueur, la largeur, la qualité & la préparation des toiles, sur lesquelles il faut placer les morceaux de liege, la maniere de les arranger & de les assurer, les outils que ce travail exige, les précautions qu'il faut prendre, pour le porter à sa plus grande perfection. Tous ces détails sont décrits avec l'ordre, la clarté & la simplicité de style, si nécessaires pour éviter les malentendus.

Le prix du vol. est de 4 liv. 16 s. pour les Souscripteurs. On peut souscrire chez Quillau, Libraire, rue Christine, attenant la rue Dauphine, auquel on adressera, franches de port, toutes les lettres concernant cette entreprise; ou chez M. Demarandel, Notaire, rue Michel-le-Comte au Marais; ou chez l'Auteur, rue Ste. Anne, maison de M. Diancourt, à côté d'un Bureau de la Loterie de l'Ecole Royale Militaire, Butte S. Roch.

Médecine Étrangère.

Les Negres de la côte d'Angola sont souvent affligés d'une maladie qu'ils appellent *Bitios de Kis*, dont les symptômes sont une profonde mélancolie avec de grands maux de tête, & des foiblesses des jambes accompagnées de vives douleurs à l'anus. Elle leur fait enfler les yeux, comme s'ils étoient prêts à sortir de la tête. Leur remede ordinaire est de se laver soigneusement *l'anus*, & de se mettre un suppositoire de limon qu'ils gardent aussi longtems qu'ils peuvent le supporter; car il leur cause des ardeurs très-douloureuses, & cette douleur même est un des signes du *Bitios*. Si l'application de ce remede est assez prompte, ils n'ont pas besoin d'autre secours. Mais quand on a laissé au mal le tems de se fortifier, ce qui se reconnoît aisément à l'enflure du *rectum*, qui s'ouvre à la fin avec un flux blanchâtre, on est obligé de faire tremper pendant deux heures, des feuilles de tabac dans le sel & le vinaigre; de les piler dans un mortier, & de les appliquer au fondement. Cette application cause des tourmens incroyables, mais elle dissipe enfin le mal. Le *Bitios* se guérit aussi par de fréquens clysteres, par une décoction purifiée de la plante nommée *aurore de Bitios*, & de roses seches, mêlées avec un ou deux jaunes d'œufs, un peu d'huile & d'alun de roche. Le blanc de plomb est encore un remede excellent contre le même mal. Cette mélancholie paroît être accompagnée d'une affection hemorroïdaire; le dégorgement des vaisseaux du gros boyau devient nécessaire à sa curation. On irrite d'abord le fondement, & quand l'évacuation desirée est produite, on l'adoucit pour en apaiser les douleurs. Il y a une infinité d'hypocondriaques en Europe, qui sont soulagés par l'expression d'une mucosité blanchâtre qui sort par le fondement. Avant de l'éprouver ils ont des cuissons & des douleurs assez vives dans l'anus, qui est sec & comme remonté. La poitrine est alors serrée, l'estomach paresseux, & la tête pésante & vertigineuse. Ces symptômes ne different pas beaucoup de ceux du bitios, ne se dissipent que par cette évacuation, qu'on rappelle en présentant l'anus à la vapeur de la décoction de plantes émollientes: moyen plus doux que celui des Negres, & plus analogue aux tempéramens de nos climats.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de Santé; à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 2 Décembre 1773.

De Friedberg (en Baviere) le 11 Octobre.

LE Curé d'un village voisin de cette ville, voulant se délivrer des souris qui ravageoient son champ, & contre lesquelles il avoit inutilement employé les autres moyens connus, y répandit enfin du pain d'épice empoisonné. Son chien qui le suivoit en mangea un morceau, & sa niece en mangea aussi un autre morceau qu'il avoit laissé par inadvertance au logis. A son retour, le chien altéré but, sans qu'on s'en apperçut, de l'eau qui étoit dans un pot, le Curé but ensuite de la même eau; & ce Pasteur, sa niece & son chien, moururent en moins de vingt-quatre heures. Il est difficile de concevoir comment, pour avoir bu après son chien, le Curé a pu être empoisonné; car le poison étoit dans le pain d'épice que le chien avoit mangé, il n'en restoit plus sur sa langue, & si quelqu'atome y eût été déposé, l'eau dans laquelle il dût nécessairement être dissous, en auroit énervé l'activité. On a donc lieu de croire que le Curé imprudent a laissé du poison à la disposition de sa niece, qui sans en connoître la conséquence, & le prenant pour du sucre, l'a délayé dans l'eau, pendant son absence. Au reste, de quelle maniere que ce fait soit arrivé, il doit reveiller l'attention des Droguistes & des Apothicaires, pour ne vendre du poison qu'à des personnes de l'art. Les Chirurgiens des campagnes & les Maréchaux ferrands, nous permettront de leur observer à ce sujet, que les petites pharmacies que l'éloignement des secours les force d'avoir, sont souvent ouvertes à toutes les personnes de leur maison, & qu'il peut en résulter de semblables malheurs. L'abondance des materiaux ne nous a pas permis de rapporter plutôt cette nouvelle; mais un exemple aussi frappant ne sauroit être mis trop souvent sous les yeux des habitans des petites villes & de la campagne, ou sous le prétexte spécieux de diminuer l'espece de chiens vagabons, & de détruire les animaux qui ravagent les champs, on se permet de répandre des morceaux de pain, de viande, ou d'autres substances comestibles, saupoudrées d'arsenic ou de tout autre poison non moins dangereux.

De Lille en Flandres, le 10 Novembre.

Il a regné le mois dernier dans cette Ville, une fiévre double tierce continue, dont les redoublemens étoient accompagnés de frisson. On remarquoit dans presque tous les malades des signes évidens de putridité dans les premieres voyes, ce qui indiquoit en général la nécessité de les faire vomir, au commencement de la maladie. Quelquefois pourtant les signes inflammatoires joints à ceux de purréfaction, nécessitoient une ou deux saignées, avant l'exhibition de l'émétique. Ces premiers secours une fois administrés, on combattoit la maladie par des purgatifs doux, par des boissons nitrées, & par l'administration du quinquina. On peut voir à l'égard du quinquina, ce que nous avons dit dans nos premieres feuilles. La fiévre miliaire a regné dans les Hôpitaux de Lille, mais soit qu'elle ait été maltraitée, soit que cette maladie fût mortelle, presque tous ceux qui en ont été atteints ont succombé. On a vu aussi quelques cholera morbus, (trousse galant), qui ont été plus communs dans les campagnes que dans la ville. Il y a eu encore des inflammations de bas-ventre.

On sait que dans cette derniere maladie, il faut employer la dierte, la saignée du bras, la boisson d'eau de veau, avec un gros de nitre sur pinte, les fomentations avec la décoction d'herbes émollientes, & les lavemens avec la décoction de graine de lin, & le beurre frais ou l'huile d'amendes douces. De même nous avons indiqué dans le courant de nos Gazettes, des remedes contre le cholera morbus. Ajoutons, toujours en faveur des gens des campagnes, le traitement principal de fiévre miliaire, souvent très-commune dans des lieux où les secours sont très-rares. La saignée du bras, & même celle du pied, conviennent au commencement de la fiévre miliaire, lorsque le pouls est plein, dur & fréquent; que la chaleur est excessive, la respiration laborieuse, le visage & les yeux ardens; que les malades se plaignent de point de côté, qu'ils ont des douleurs de tête très-aigues, & que les arteres carotides & temporales battent avec trop de

véhemence. L'abbatement apparent des forces, une sorte d'épuisement occasionné par la violence de tous ces symptômes & le pouls dur, petit & concentré, ne doivent point empêcher d'y avoir recours. Tout cela ne vient que d'une tension spasmodique de la fibre, & plus les vaisseaux semblent par leur constriction, retarder alors la circulation du sang, plus il importe d'en faciliter le cours en en diminuant le volume, pour prévenir les engorgemens auxquels cette gêne pourroit donner lieu. Mais telle que soit l'indication de la saignée, il vaudroit mieux s'en abstenir même en pareil cas, que d'en abuser. Les sueurs subites & copieuses, l'abbatement des forces qui les suit, & la lenteur réelle du pouls, contre-indiquent l'ouverture de la veine. L'émétique à la dose d'un ou deux grains pour les adultes, est de tous les secours, le plus puissant & le plus sûr. Lorsqu'on a fait vomir les malades, on leur donne à boire de l'eau de veau, sur pinte de laquelle on a fait dissoudre un grain d'émétique, & le malade continue cette boisson pendant toute la maladie, à moins que l'évacuation trop abondante & le pouls irrité, n'exigent de se borner à l'eau de veau, sans tartre stibié. Les vessicatoires dont nous avons plusieurs fois annoncé les bons effets, conviennent parfaitement dans la fièvre militaire. Plusieurs Médecins ont coutume de les faire appliquer aux jambes, il en est encore qui n'osent les employer tant que la fièvre est forte. Mais l'expérience a appris qu'il convenoit de les appliquer entre les deux épaules aussitôt que la saignée & le vomitif avoient précédé, & même sans la saignée si l'on peut s'en dispenser. Vers la fin de la fievre miliaire, on donne au malade le quinquina dont on fait infuser un gros dans chopine d'eau bouillante, ayant soin de donner cette mesure à boire au malade chaque jour. L'eau de rhubarbe est encore très-utile. Nous donnerons incessamment des détails sur l'application des vessicatoires, dont l'usage & la vraye maniere de les appliquer, sont encore peu connu dans les campagnes.

De Reims, le 18 Novembre.

On a mis en question dans les Ecoles de Médecine de cette Ville, *si l'œuvre importante de la digestion s'operoit mieux pendant le sommeil que pendant la veille.* L'Auteur de cette thèse se déclare pour l'affirmative. Pendant le sommeil, les mouvemens volontaires sont suspendus, & les mouvemens involontaires augmentent. Les organes des sens tant internes qu'externes, demeurent sans action, mais le ton & le ressort des visceres deviennent plus considérables; le battement des arteres est plus fort, plus plein, plus régulier, la respiration est plus profonde & plus paisible, & la circulation des humeurs se fait d'une maniere plus uniforme; parce que les muscles qui sont dans un parfait repos, laissent aux conduits des humeurs, toute la liberté nécessaire pour que les secrétions soient plus abondantes. Celles des organes digestifs doivent se ressentir de ce surcroit de forces. Le sang circulant avec plus d'aisance, résiste moins aux mouvemens du cœur, dont l'action plus vive en proportion de la moindre résistance, augmente la chaleur vitale, & facilite la fermentation de la pâte alimentaire. Le contraire arrive pendant la veille: d'où l'Auteur conclud qu'il faut dormir après avoir mangé. C'est en effet l'usage de plusieurs peuples; il est peu de monde qui n'ayent de la propension au sommeil après le repas, & les animaux qui se rapprochent plus que nous de la nature, suivent presque tous ce même penchant. Nous croyons cependant qu'il ne faut prendre qu'un sommeil court, & nous ne pouvons nous empêcher de condamner cette habitude, dans ceux qui prenent moins ce repos pour reparer des forces épuisées par le travail, que parce qu'ils y sont entraînés par une lethargie crapuleuse. *Fuyez les repas trop somptueux, & sur-out les soupers qui ne peuvent flatter vos goûts, qu'aux dépens de ce que vous avez de plus précieux.* L'Auteur de cet avis prudent, le savant M. Maret, souvent cité dans nos Gazetres, l'appuye par des réflexions que nous croyons devoir rapporter. Ce qu'elles ont de contraire à l'avis de l'Auteur de la thèse citée, guidera nos lecteurs dans le juste milieu qu'ils doivent tenir pour n'être pas incommodés par le sommeil ou par la veille après les repas.

« M. Molin, célebre Praticien, plus vulgairement connu dans Paris, sous le nom de *Dumoulin*, & mort depuis quelques années, disoit, & je lui ai souvent entendu répéter, qu'il ne s'étoit jamais levé la nuit pour des gens qui n'avoient pas soupé. Il ne faut pas donner trop d'extension à cette assertion. Il est certain que, dans le cours d'une maladie aigue, il arrive quelquefois pendant la nuit, des accidens qui obligent à rappeller le Médecin; mais le propos de M. Molin prouve que ce Clinique célebre avoit observé que les soupers somptueux produisoient fréquemment des maux cruels, dans la nuit même qui les suivoit. Il n'est aucun Médecin qui n'ait eu occasion de faire la même observation; & le plus simple raisonnement rend sensible cette influence des soupers sur la santé.

» Lorsque la pâte alimentaire séjourne trop long-tems dans l'estomach, elle y contracte une acrimonie vicieuse. Pour en favoriser le passage dans les intestins, il faut, de la part du corps, une action moderée. Il est

» donc évident qu'il y a beaucoup de désavantage à se livrer à un sommeil de plusieurs » heures, après avoir surchargé son estomach.
» La conversion du chyle en sang, qui se » fait quelques heures après le repas, exige » encore une activité de nos organes, une force » méchanique dont ils sont privés, en partie, » pendant le sommeil. Une constitution forte » peut seule balancer les désavantages qui en » résulteroient, & nos Sibarites sont trop foi» bles, pour pouvoir compter sur la force de » leur organisation.
» Ajoutons que, dans le tems où l'on est » couché, comme les gros vaisseaux, qui dis» tribuent le sang aux parties inférieures, & » qui le reportent au coeur, se trouvent pla» cés sous l'estomach, si celui-ci est distendu » par une grande quantité d'alimens, il les » comprimera, & y rendra le cours du sang » difficile; d'où il suit que le sang est forcé à » séjourner dans le poumon, ou à se porter à » la tête; que le sang qui étoit ramené par la » veine cave, s'arrête dans les vaisseaux du » bas-ventre; delà, ces obstructions qui se for» ment peu-à-peu dans les visceres; ces en» gorgemens de la poitrine qui, dans le com» mencement, occasionnent des étouffemens, » connus sous le nom de *cochemar*; ces embar» ras de la tête, qui donnent quelquefois su» bitement lieu à des apoplexies, & condui» sent fréquemment à l'imbécillité ».

De Paris le 25 Novembre.

Quelques personnes éloignées des secours en faveur des noyés, qui ne peuvent se procurer la boëte que l'on vend à Paris très-cher, & qui coute plus cher encore en Province, ayant paru désirer de nouveaux détails sur cet objet intéressant, nous avons cru devoir rappeller les moyens les plus prompts & les plus simples de rendre la vie aux noyés, sans les instrumens dont les corps-de-garde de Paris sont pourvus. S'occuper de cet objet essentiel, c'est répondre aujourd'hui au voeu général de l'Europe.

Plus les secours qu'on donne aux noyés sont prompts, plus ils sont efficaces. La premiere attention que l'on doit avoir, c'est de dépouiller le noyé de tous ses habits, de le bien essuyer, & de l'envelopper le plutôt qu'on peut de bonnes couvertures. A leur défaut on peut y suppléer en se dépouillant soi-même, d'une partie de ses vêtemens, pour essuyer & vêtir promptement le noyé. Cet habit, ces bas, cette chemise, encore échauffés par la chaleur naturelle d'un homme sain, sont les secours les plus essentiels & les plus décisifs pour la vie du malheureux, & donnent le tems de le transporter, si l'éloignement de l'habitation n'est pas considérable. Dans le cas d'une trop grande distance, le bain de sable échauffé par le soleil, est le moyen le plus prompt. Le voisinage du feu est d'un grand avantage pour le noyé, & si l'on peut en avoir, on doit y échauffer le linge & les hardes, avec lesquels on essuye, & on recouvre le corps de ces infortunés. En même-tems on verse dans leur bouche une cuillerée de vin, d'eau-de-vie, ou de toute autre boisson spiritueuse. Le bain de cendre dans les lieux habités, doit être substitué au bain de sable qu'on n'indique ici que pour les rivages éloignés & les lieux déserts. On peut encore employer les peaux de moutons dans les vaisseaux & en pleine mer, où l'on n'a ni sable ni cendre. Tenir un noyé longtems exposé au froid, ou à une chaleur violente, le suspendre par les pieds, & le baloter dans un tonneau, lui donner enfin la torture de mille autres maniere, est un mal pire encore que celui de le fuir comme on l'a fait jusqu'à présent. Il faut au contraire venir promptement à son secours, suivre d'abord les moyens que nous venons de prescrire, le transporter ensuite dans un lit chaud, le frotter avec des serviettes chaudes, ou des flanelles, & lui injecter la fumée de tabac par le fondement, moyennant deux pipes, dont les deux fourneaux soient appliqués l'un sur l'autre, & dont celle qui répond à l'anus du noyé, ait un tuyau fléxible. Voyez le N°. 13 de notre Gazette.

Remede contre les écrouelles.

Après avoir purgé plusieurs fois les malades, prenez une once de racine d'éringium ou chardon-roland, faites-la bouillir pendant quelques minutes dans pinte d'eau, après l'avoir préalablement ratissée & coupée en tranches, & faites boire chaque jour au malade cette pinte de décoction pendant deux ou trois mois. On peut substituer au chardon-roland la décoction de fleur de souci sauvage, que l'on fait aussi manger en salade aux écrouelleux.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

On a vu dans le mémoire de M. Bruce, inséré dans nos Gazettes, qu'on attribue la cause du ver appellé *vena medina*, à des œufs que des insectes qui vivent dans l'eau stagnante, déposent dans le tissu de la chair. Des voyageurs François attribuent cette maladie à la nature des pluyes qui tombent dans les pays où elle est commune. Jobson se persuade qu'il y a beaucoup de poison dans l'air de la côte occidentale d'Afrique, soit celui qui s'exhale des végétaux veneneux, comme on n'en est que trop certain, par l'usage d'empoisonner les fleches avec le suc des fruits & des plantes, soit celui qui sort continuelle-

ment d'un infinité d'animaux vénimeux, tels que les crapauds, les scorpions, les serpens de diverses especes. Ce poison, si l'on en croit Jobson, est retenu dans la poussiere, & le sable pendant la saison de la secheresse; mais les premieres pluyes le développent, & le soleil venant à l'exhaler dans l'intervalle des pluyes, il retombe avec elles, & donne à l'air des qualités malfaisantes Il croit sa remarque confirmée par la qualité des premieres pluyes qui laissent des marques & des taches, non-seulement sur la peau, mais jusques sur les habits où, pour peu qu'on les laisse à l'humidité, il s'engendre des vers fort dégoûtants. Ce détail est conforme à celui qu'on trouve dans les *lettres édifiantes & curieuses &c.* tome XXX. p. 224. dans lequel on explique ce phénomene. « Lorsqu'il pleut sous la zone-torride, » & sur-tout aux environs de l'équateur, au » bout de quelques heures la pluye paroît se » changer en une infinité de petits vers blancs » assez semblables à ceux qui naissent dans » le fromage. Il est certain que ce ne sont » point les gouttes de pluye qui se transfor- » ment en vers. Il est bien plus naturel de » croire que cette pluye qui est très-chaude » & très-mal saine, fait simplement éclore ces » petits animaux, comme elle fait éclore en » Europe les chenilles & les autres insectes qui » rongent nos espaliers. Quoiqu'il en soit, le » Capitaine nous conseilla de faire secher nos » vêtemens; quelques-uns réfuserent de le » faire, mais ils s'en répentirent bientôt après, » car leurs habits se trouverent si chargés de » vers, qu'ils eurent toutes les peines du monde » à les netoyer. » Il n'arrive rien de semblable, dit Jobson, après les dernieres pluyes, parce que l'air est alors purgé des particules malignes dont il est infecté pendant les premieres.

La suite à l'ordinaire prochain.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Il a regné une maladie épizootique sur les bêtes à cornes, dans les villages situés le long de la riviere de Sevre, Election de Soissons. On a employé avec succès contre cette contagion, de moyens proposés par M. Dufot, pensionnaire du Roi & de la Ville; mais on a surtout beaucoup d'obligation à ce citoyen éclairé, d'avoir, prévenu les coups dont cette maladie ménaçoir les bestiaux de cette contrée. Un mémoire sur les moyens de s'en préserver, écrit avec clarté, & mis à la portée de tout le monde, a été publié par ce citoyen, sous les auspices & de l'ordre de M. le Pelletier, Intendant de cette Province, & ce mémoire distribué gratuitement dans les campagnes, a guidé les fermiers dans la conduite qu'ils devoient tenir pour écarter le fléau qui ménaçoit leurs troupeaux. Voici les précautions prescrites par M. Dufot.

Pendant tout le tems que la maladie existe dans un pays ou aux environs, mettez toutes les bêtes saines, à la diette pendant trois ou quatre jours chaque semaine, & ne leur donnez que de l'eau blanche. Ceux qui en auront la faculté doivent y ajouter une livre de miel & un demi-septier de vinaigre. Il faut les faire boire très-souvent; se servir même de la corne si cela est nécessaire. Si elles ne fientent point selon leur coutume, on leur donne des lavemens chaque jour; la moindre diminution dans cette évacuation, exige absolument ce secours qui prévient la maladie. On doit encore bouchonner les bestiaux le soir & le matin avec des bouchons de paille trempés dans l'eau, mêlée d'un tiers de vinaigre; mais il ne faut jamais se servir deux fois du même bouchon. On les panse aussi comme les chevaux; on tient les érables & les ruches netoyées de toute malpropreté. On change chaque jour la litiere; l'air des écuries est souvent renouvellé, & on le parfume avec la fleur de souffre; telles sont les précautions qui ont réussi dans le Soissonois, & que M. Dufot a rendues familieres aux habitans des campagnes, par la publication de son excellent mémoire.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. *La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant* 10 *liv.* 10 *sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente, & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre* 1773, *se distribue actuellement; celui de* 1772 *paroîtra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres* 1773 *&* 1774, *au mois de Mars suivant.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 9 Décembre 1773.

De Vienne en Autriche, le 11 Novembre.

ON vient de publier une dissertation latine, ayant pour titre *de salubri sepultura*. Cet ouvrage a été fait pour répondre à la question proposée en 1771, par ordre de S. M. I. & R. *Doit-on permettre la sépulture dans les Eglises?* M. Joseph Huberman qui en est l'Auteur, recherchant les causes de l'insalubrité de l'air, l'attribue principalement aux eaux stagnantes, au nombre d'Hôpitaux, & sur tout aux émanations des cadavres. Il remarque que dans plusieurs Eglises Greques où les morts sont exposés pendant trois jours, les bieres découvertes répandent une odeur insupportable. Il rapporte ensuite une foule d'exemples de gens frappés de maladies mortelles, pour avoir assisté à l'ouverture des tombeaux, & à la dissection des cadavres. Il est tems enfin d'éloigner des Villes cette cause de maladie & de mort, si prochaine & si multipliée. En attendant cette heureuse révolution, un particulier d'Erfurth a proposé à ses concitoyens de diminuer l'infection des temples, soit en y adaptant des ventilateurs, soit en y tenant toujours au bain de sable un grand vaisseau de verre rempli d'huile de vitriol, dont l'émanation neutralisât sans cesse les exhalaisons cadavereuses; & d'y faire souvent des fumigations avec le vinaigre. Ces moyens connus & publiés plusieurs fois, sont sous la main de tout le monde, le mal est urgent, il se renouvelle chaque jour, & nous le voyons avec assez d'indifférence pour les négliger. Croiroit-on que malgré l'exemple donné par un grand Roi (le Roi de Suede) qui de son propre mouvement a banni les morts des Villes & des Eglises, malgré ce qu'a fait à cet égard, la Russie, la Toscane, les malheurs arrivés en Bourgogne dans le courant de cette année, & les réclamations de tous les Médecins & des autres citoyens, on empêche pas de creuser des fosses dans les Eglises! Ainsi le petit intérêt des fabriques, balance l'intérêt général, en laissant dans l'indécision ceux qui seuls peuvent tranchet la question par l'autorité dont ils sont les dépositaires. Un célebre Académicien de Dijon a peint avec énergie les malheurs arrivés par cette cause dans sa Province. Son ouvrage lumineux a paru d'abord intéresser les Magistrats de cette Capitale, mais on n'y prend aucun parti, les morts sont toujours enterrés dans la Ville, la sensation faite par les représentations de ce digne citoyen, s'affoiblit, & l'avidité des Marguilliers l'emporte, & notre siecle est éclairé! Qu'eût ont fait dans les tems de Barbarie? Ne désespetons pourtant pas entierement: le bien est toujours long à se faire. On écrit de Tournay, que les Doyens & Chanoines de l'Eglise de cette Ville, ayant consulté sur cet objet le College de Médecine, dont l'avis a été pour l'exclusion des cimetieres, ont résolu de n'enterrer désormais les morts qu'hors des murs de la Ville.

De Toulouse, le 20 Novembre.

L'avidité, l'ignorance & la charlatanerie, sont la source d'une foule de maux dont l'espece humaine est affligée. Cette eau, cette poudre, cet elixir dont on fait un mystère, annonce toujours l'envie de s'enrichir aux dépens du public, par un secret qu'il seroit odieux de garder, si le remede mystérieux pouvoit être utile. Plus on débite plus on gagne, de-là le peu de délicatesse des Charlatans qui distribuent leur spécifique à tout venant sans s'embarrasser de la diversité des temperammens & des maladies. Enfin souvent ils ne connoissent pas le véritable effet des drogues qu'ils emploient, & leur ignorance les expose alors à vendre du poison pour du remede: c'est ce qui vient malheureusement d'arriver dans cette Ville. Une femme âgée de 42 ans, de la Paroisse de S. Etienne, est morte avec les symptômes du poison le plus violent, pour avoir bu par méprise, un verre d'une eau que des Religieux de Toulouse vendent pour la gale. On compte tous les ans plusieurs victimes de ce remede. Un homme connu traine une vie misérable pour avoir mêlé une très-petite quantite de cette eau avec du vin, sa femme faillit en périr, & leur fils en mourut peu de jours après. Cette eau guérit rarement de la

gale, & son usage externe n'est point sans danger. On assure qu'une femme enceinte mourut l'année derniere, enflée de tout son corps, pour s'être exposée à l'air, après l'avoir employée en topique. On a reconnu que cette liqueur n'est qu'une dissolution d'arsenic dans l'eau commune. Tels sont les détails envoyés de Toulouse, & tels seroient ceux de tous les pays, si ceux qui distribuent des remedes secrets étoient de meilleure foi. Mais le public veut être trompé, & tandis que les Charlatans l'empoisonnent, il ne cesse de se dissimuler le mal qu'il en reçoit, & de le déguiser au gouvernement qui pourroit le réprimer. *Qui vult decipi decipiatur.*

De Paris le 5 Décembre.

La recette que nous avons indiquée contre les fiévres, sous le nom de remede Anglois, vient d'avoir le plus grand succès, sur une fille attaquée depuis deux ans de fiévre d'accès, à la suite desquelles ses regles avoient été supprimées. Cette malade ayant inutilement tenté tous les moyens connus, & réduite à l'indigence, fut forcée de se rendre à l'Hôtel-Dieu, où rien de ce qui pouvoit retablir sa santé ne fût oublié. Tout devenant inutile, elle avoit pris le parti d'en sortir, toujours avec la fiévre & la suppression des menstrues. Un de nos Abonnés, homme charitable & éclairé, la voyant dans la langueur qui fait nécessairement cet état de maladie, fit préparer le remede Anglois chez un bon Apothicaire de Paris, & le lui donna. La premiere dose prescrite a suffi pour chasser une fiévre aussi opiniâtre; peu de jours après la cessation de ce symptôme, les regles ont coulé avec abondance, & la santé de cette infortunée s'est parfaitement retablie. Nous annonçons ce fait avec d'autant plus de satisfaction, qu'il justifie le choix que nous faisons des bons remedes, & prouve de plus en plus l'utilité de nos feuilles.

On soutint Jeudi dernier, 2 de ce mois, aux Écoles de Médecine, une Thèse dans laquelle il s'agissoit de savoir *s'il faut donner quelquefois l'émétique au commencement des pleurésies.*

La pleurésie est une maladie inflammatoire des plus graves & des plus dangereuses. On la reconnoît à la fiévre, la douleur au point de côté, la difficulté de respirer, & la toux souvent accompagnée de crachement de sang. Le pouls est fréquent & dur, la toux est seche, & la douleur aigue. Tous les hommes de tous les pays y sont sujets; cependant le tems moyen entre l'adolescence & la virilité, est celui auquel les hommes deviennent plus souvent pleuretiques, & où cette maladie leur est plus funeste. On a distingué deux sortes de pleurésie, relativement à la situation de la douleur, l'une vraye & l'autre fausse. Dans la vraye, l'inflammation & la douleur sont principalement dans la pleore, [membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine;] dans la fausse, l'inflammation & la douleur ont leur siege dans les muscles inter-costaux. Le moyen de s'assurer si la douleur n'est que dans les muscles, c'est d'appuyer fortement la main sur le côté douloureux, & de faire respirer le malade; s'il souffre moins alors, c'est une preuve que la douleur n'est qu'extérieure; sans cela la douleur est interne, & la maladie en est plus dangereuse. Baglivi propose encore un moyen de distinguer la vraye pleurésie de la fausse. Si la douleur est placée sous le teton, c'est une véritable pleurésie, mais si elle descend le long des muscles placés sous les fausses côtes, elle est fausse & moins dangereuse. Il est des pleurésies qui viennent d'une véritable inflammation de poitrine, elles sont occasionnées par le passage subit de l'air vif à l'air froid, par la boisson abondante d'eau fraîche & à la glace, après avoir bien couru; par le séjour dans un lieu frais, exposé à des vents-coulis, quand on est couvert de sueur; enfin par l'effet d'un froid violent long-tems enduré. Il en est au contraire qui ne sont que l'effet & le symptôme d'une fiévre aigue occasionnée par les causes communes d'une maladie courante ou épidémique. La premiere espece de pleurésie est connue sous le nom d'essentielle, & l'autre sous celui de symptomatique; c'est principalement dans ce dernier cas que convient l'émétique pour l'administration duquel l'Auteur paroît pencher.

La suite à l'ordinaire prochain.

Bouillons secs pour la campagne, ou tablettes de bouillon.

Prenez quatre pieds de veau, douze livres de cuisse de bœuf, trois livres de rouelle de veau, dix livres de gigot de mouton, On peut diminuer les doses de ces viandes en gardant toujours les mêmes proportions.

Faites cuire ces viandes à petit feu dans suffisante quantité d'eau, & écumez-les comme à l'ordinaire; passez le bouillon en l'exprimant; faites bouillir la viande une seconde fois dans une nouvelle eau, passez de nouveau, & réunissez ces liqueurs; après quoi laissez-les refroidir, pour en separer exactement la graisse. On clarifie ce bouillon avec cinq à six blancs d'œufs, on le sale avec suffisante quantité de sel marin, enfin on passe la liqueur à travers un filtre, & on la fait évaporer au bain-marie, jusqu'à consistance de pâte très-épaisse. Alors on l'ôte du vaisseau, on la répand sur une pierre unie, on la coupe par tablettes, d'une gran-

deur médiocre, on acheve de les sécher au bain-marie ou dans une étuve, jusqu'à ce ce qu'elles soient parfaitement séches & cassantes. Alors on les renferme dans des bouteilles de verre qu'on bouche exactement avec du liege. Ces tablettes peuvent se conserver quatre ou cinq années en bon état, pourvu qu'on ait soin de les tenir enfermées dans un endroit bien sec. Lorsqu'on veut s'en servir, on en met la quantité que l'on veut, par exemple une demi-once dans un grand verre d'eau bouillante : on couvre le vaisseau, & on le tient sur les cendres chaudes jusqu'à ce que ces tablettes soient entierement dissoutes, ce qui forme un excellent bouillon auquel on ajoute un peu de sel, s'il ne se trouve pas suffisamment salé. Ces détails sont tirés de l'excellente matiere médicale de M. Liettaud.

LIVRES NOUVEAUX.

La Botanique mise à la portée de tout le monde, ou Collection des plantes usuelles, représentées avec les couleurs qui leur sont propres. Par M. Regnault, de l'Académie de peinture & de sculpture.

Nous avons déja fait connoître cet ouvrage exécuté avec beaucoup de fidélité, & auquel l'on a joint des détails intéressans sur les propriétés des plantes, sur leur culture, & sur le rang qu'elles occupent dans les différens systêmes de Botanique. On en a commencé la distribution par cahiers de cinq planches chacun au premier Janvier 1770. On vient de délivrer le quarante-huitiéme cahier le premier de ce mois ; & l'on souscrit actuellement pour l'année 1774, à la fin de laquelle l'Auteur se propose de finir sa Collection. On reçoit les souscriptions à Paris, chez l'Auteur, rue Croix des Petits-Champs ; Didot le jeune, quai des Augustins ; Lacombe, rue Christine ; & Deslain Junior, quai des Augustins. Nous rendrons un compte particulier de ce que les Notices sur les plantes présentent de plus intéressant.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Villault, Médecin, prétend que la cause la plus apparente du *vena medina*, est la rosée du soir dont il attribue la malignité aux vents de mer ; elle est si froide sur la côte d'or, que les Negres sont obligés en se couchant, d'entretenir du feu à leurs pieds, pendant toute la nuit. La mauvaise qualité de l'eau dit-il, peut avoir quelque part à la génération des vers, mais ils viennent principalement de celle des vents & de la pluie. C'est aux mois de Juillet & d'Août qu'ils paroissent en plus grande quantité, & ces mois sont la saison des pluies. Chaque goutte de pluie, continue Villault, est de la grosseur des plus gros pois ; pour peu qu'on soit mouillé, & qu'on laisse sécher la pluie sur son dos, non-seulement les habits pourrissent dans l'espace de huit jours, mais on est sûr d'être attaqué de vers, ou de quelque autte maladie dangereuse. Ce Médecin se confirma dans son opinion par une expérience fort simple ; il exposa un morceau de chair à la rosée du soir, & à la pluie ; le lendemain, lorsque le soleil eut lancé ses ptemiers rayons, il reconnut que tout s'étoit changé en vers.

De ces vers de chair, les uns sont plus grands que les autres ; il s'en trouve qui ont une aune de long ; la douleur qu'ils causent est insupportable. Un Negre affligé de ce mal, ne peut ni marcher ni se tenir debout ; il ne trouve pas plus de repos à s'asseoir ou à se coucher. On voit des malades qui deviennent fous & furieux, & qu'on est forcé de lier. La maladie se déclare par divers symptômes, quelquefois c'est par un frisson, souvent par une ardeur brûlante, tantôt par de petites pustules, tantôt par de petites taches rouges qui ressemblent à des piqûres de puce. Ces vers s'engendrent dans toutes les parties du corps, mais plus souvent dans les parties charnues. La premiere précaution pour ceux qui croyent en être attaqués, est de s'abstenir de toute sorte de mouvement & d'exercice, sur-tout si c'est aux pieds qu'ils en sont menacés. Ils doivent aussi se garantir soigneusement du froid. Les incisions & les fomentations seroient inutiles, suivant cet Auteur, pour hâter la sortie des vers, ils s'ouvrent eux-mêmes un passage avec moins de danger. Lorsqu'ils sortent assez pour donner quelque prise, on se hâte de les roulet autour d'un petit bâton ; de peur qu'ils ne rentrent.

Cette maniere d'envisager la cause de la veine de Medine, & l'éloignement que le Docteur Villault a pour les incisions & les fomentations, sont tout-à-fait contraires à ce que le célebre M. Bruce nous a appris. La nature de ce ver & sa formation, ne paroissent point assez connues pour pouvoir établir un raisonnement solide sur les effets qu'il produit, & sur la maniere de les combattre & de s'en garantir.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

L'épilepsie des bêtes à corne, notamment celle des taureaux, attaque principalement les jeunes bêtes au-dessous de deux ans, & l'Auteur duquel nous avons tiré l'observation suivante, assure encore que la mort est inévitable, si l'on ne trepane le crâne pour en extraire une hydatide (vessie pleine d'eau) qui s'y trouve renfermée. Voici le détail de cette opération faite sur le taureau d'un Fermier Anglois. Cet animal ayant été conduit dans

une grange, on le renversa, & plusieurs personnes se jetterent sur lui pour le tenir au moment même de l'accès épileptique. Cet accès dura tout le tems de l'opération, & la facilita beaucoup. L'Opérateur commença par faire une incision sur la peau en forme de parallelograme, & de la largeur de la paulme de la main; ensuite il disséqua la peau du crâne, sans en couper le lambeau, ce lambeau ayant été renversé sur le nez, l'Operateur prit un marteau, & un couteau très-fort & bien tranchant, semblable à ceux dont on se sert pour ouvrir la baleine. Son dessein étoit d'enlever une portion du crâne, de la grandeur d'un pouce quarré; en frappant avec le marteau sur le couteau, il eut la plus grande attention de ne pas donner des coups très-forts, qui auroient pu faire avancer le couteau trop profondément, & blesser la dure-mere. La tête ayant été trépanée de cette maniere, l'Operateur ouvrit la dure-mere avec un canif; aussitôt il se présenta une petite vessie de la grosseur d'une noix; on tourna la tête de l'animal sur le côté pour donner de la pente à cette hydatide, qui se rompit bientôt, & donna issue à l'eau qu'elle contenoit. Après quoi l'Operateur se saisit de la membrane, & la tira en dehors avec beaucoup de précaution, de crainte de la rompre. En effet il est essentiel d'emporter le sac membraneux, car s'il n'étoit pas entierement détruit, la maladie reviendroit encore. Cette opération finie, l'Operateur couvrit le crâne, avec le cuir qu'il avoit employé, & appliqua un bandage ordinaire. Le taureau resta quelques jours à l'écurie, & jouit depuis de la meilleure santé. Vepfer avoit déja parlé de cette opération; des paysans de France l'ont répétée avec succès sans employer tant de précautions, en perçant le crâne avec une vrille, & le bouchant ensuite avec un bouchon de liege. Mais nous avons indiqué dans le N°. 21 de notre Gazette, la maniere de prévenir le mal par l'application d'une plante connue; & si ce moyen continue de réussir, il évitera la nécessité d'en venir à cette opération toujours longue & hazardeuse.

On vient de publier en Allemagne, des précautions contre les maladies contagieuses des bestiaux; elles se réduisent à-peu-près à celles que nous avons indiquées plusieurs fois dans ces feuilles.

Eaux Minérales de Vaugirard.

L'analyse des Eaux de Vaugirard, faite par M. Rouelle, a prouvé qu'elles étoient savoneuses, nitreuses & sulphureuses. Ces Eaux réussissent dans les constipations habituelles, dans les chaleurs d'entrailles, dans les obstructions du foie & des viscères, dans les coliques bilieuses; elles corrigent les aigres des premieres voyes, rendent la bile plus fluide, la font couler, dissipent les jaunisses, diminuent les fleurs blanches, entraînent les graviers amassés dans les reins & dans la vessie; elles purgent doucement, & rétablissent même les digestions auparavant dérangées, & joignent à ce premier avantage celui de n'avoir aucun mauvais goût.

Le sieur Meunié, possesseur de ces Eaux, flatté de procurer ce remede aux malades, a fait construire autour de cette source minérale un bâtiment en forme de voûte pour en assurer la conservation. Les personnes à qui elles seront indiquées, sont priées, pour obvier aux inconvéniens que la méprise n'a que trop occasionnés par le passé, de s'adresser à Vaugirard, du côté de la plaine de Grenelle, en sa maison, qui n'a aucune entrée du côté du Village, au-dessus de laquelle est le tableau; & à Paris, au Bureau établi chez le Sr. de Cans, Maître de Pension, rue Garanciere, à côté de la fontaine, près S. Sulpice.

Les bouteilles seront cachetées du cachet du sieur Meunié.

Le prix de ces Eaux a été fixé par la Commission Royale de Médecine, à 6 s. la pinte à Paris, & à 5 s. à Vaugirard.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

Avis du Libraire.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. *La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente, & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773, se distribue actuellement; celui de 1772 paroîtra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres 1773 & 1771, au mois de Mars suivant.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 16 Décembre 1773.

De Barcelonne, le 29 Novembre.

ON vient de publier une petite brochure de 42 pages in-4°. ayant pour titre *Mémoire sur l'usage du sublimé corrosif*, par M. Pibrac, extrait du recueil de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, & traduit en Espagnol par le Docteur Jean *Menos*, Médecin de Barcelonne. S'il faut en croire l'Auteur, le bien public a dirigé son entreprise. *Amante de la salud publica.* Mais on lit au bas du titre, que cette brochure est en réponse à une critique, ce qui prouve qu'en parlant pour le public, M. Menos n'a pas oublié de parler pour lui. Une circonstance assez remarquable, c'est que cet ouvrage dont il y a vraisemblablement très-peu d'exemplaires en France, nous a été directement adressé par l'Auteur, sans qu'il 'y soit fait mention de nos recherches pratiques sur les différentes manieres de traiter les maladies vénériennes. Ainsi il a connu notre nom pour nous faire part de sa brochure, & l'a ignoré lorsqu'il auroit pu profiter des raisons & des faits que nous y rapportons en faveur du sublimé corrosif. Il est bon de lui représenter, que les futiles objections qu'il fait contre ce sel mercuriel, ont été combattues dans ces mêmes recherches, que ses déclamations sont usées, que des Médecins célebres d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie & de France, y ont plus d'une fois répondu, & que si M. Menos imagine encore des phantômes à Barcelonne, il doit se contenter de les combattre dans son cabinet, & les y garder avec ses ouvrages. Au défaut de bonnes raisons de sa part contre l'usage de ce remede, il a suppléé par le mémoire de M. Pibrac, qui dépare ceux de l'Académie Royale de Chirurgie, & qui n'étant ni solidement pensé, ni judicieusement raisonné, seroit certainement désavoué par ce Chirurgien, s'il vivoit encore. Ce n'est pas seulement contre le sublimé, que M. Menos déclame, il s'éleve aussi contre la cigue dont il condamne l'usage, en rapportant à sa maniere plusieurs croquis d'observations défavorables à l'emploi de l'extrait de cette plante. On a vu dans nos Gazettes ce qu'il falloit penser de l'administration de la cigue; & l'observation prouvera dans celle-ci, que le sublimé peut être très-efficace dans plusieurs maladies, indépendamment de la vénerienne, contre laquelle on l'avoit d'abord employé.

De Cliſſon en Bretagne, le 4 Décembre.

L'inoculation contre laquelle beaucoup de gens crient encore, s'accredite dans cette Province. Elle y doit son établissement au sieur Worlork, Eleve des Suttons, qui avoit inoculé dans Paris avec succès, & qui laissant dans la Capitale un Associé non moins habile que lui, est venu la faire connoître avantageusement en Bretagne. Cependant la science de ces Inoculateurs dépend moins de leur prétendu secret que de la simplicité de leur méthode, & leurs succès multipliés sont entierement dûs à la bonté du régime, à l'air libre & pur qu'ils font respirer aux malades, & à la legereté des piqûres qu'ils font toujours très-superficielles. De-là vient que tous ceux qui ont imité les Suttons & leurs Eleves, dans l'art d'inoculer, ont réussi aussi-bien qu'eux, quoiqu'ils n'eussent point de remede particulier, & qu'ils n'employassent jamais ces purgations si vantées, desquelles le Docteur Power, associé de Sutton, faisoit dépendre tous le succès de sa pratique. Il falloit un étranger pour exciter à Nantes l'enthousiasme de quelques Négocians. Mais une fois le préjugé vaincu, on a continué d'inoculer en laissant de côté l'Inoculateur Anglois avec ses poudres purgatives. Les Médecins ont eu recours aux simples piqûres, & s'en sont aussi-bien trouvés. Dans le nombre des inoculés, plusieurs ont donné lieu à des observations que M. Duboueix, Médecin, n'a pas laissé échapper. Elles prouvent qu'il est difficile d'avoir une seconde fois la petite vérole après l'inoculation; que tel croit n'avoir point eu la petite vérole dans sa jeunesse, qui l'a eue en effet, & que quoiqu'on se soit familiarisé avec l'inoculation, il ne faut pourtant pas moins fuir les inoculés, quand on n'a pas eu cette maladie.

Depuis l'annonce de la mort du fils de

M. Moreau, à la suite de l'inoculation, nous avons appris que cet enfant étoit malade avant cette opération, & que la petite vérole artificielle avoit été compliquée. Il est rare qu'on meurt de l'inoculation; il est sans exemple qu'on en soit mort quand elle est faite à la Suttoniene, c'est-à dire sans préparation & par les simples piqûres: mais les exemples de mort se mulriplieront si l'on n'a pas égard au choix du sujet; manquer à cette précaution, c'est s'exposer souvent à des accidens trop réels. Nous invitons encore une fois l'Inoculateur du fils de M. Moreau, à publiet l'histoire de cette opération malheureuse, non pour la justification de cette même opération, trop accréditée pour en recevoir le plus leget échec, mais pour la sienne qui nous intéresse.

De Niort en Poitou, le 6 Décembre.

Plus nous nous récrions contre l'abus d'enterrer les morts dans les Villes & dans les Eglises, plus les citoyens zelés s'empressent de nous commmuniquet l'histoire des accidens causés par cet abus pernicieux. M. Regnault, Maître en Chirurgie de Niort, à qui nous devons un nouveau moyen de combattre les douleurs de rhumatisme, annoncé dans nos feuilles, & confirmé par le succès, écrit de cette Ville un fait qui mérite d'être joint à tout ce que nous avons dit contre ces enterremens. Il y a environ deux ans qu'on a changé les autels de la Paroisse de Notre-Dame de Niort, pour mieux décorer l'Eglise: du levant où ils étoient, on les a placés au couchant; & comme l'Eglise étoit très-mal pavée, par la quantité de fosses faites en tout tems, l'on a été forcé de remuer la terre. Il en est sorti une vapeur insensible, mais très-mal saine; le Curé de cette Paroisse en a été malade, MM. les trois Vicaires, les deux Marguilliers, & d'autres personnes qui fréquentoient cette Eglise l'ont été aussi; enfin presque tous les ouvriers qui y travailloient, ont eu des fievres approchantes de la fiévre putride, avec pesanteur, ennui, mal-aise, dégoût, foiblesse. Voilà les tristes effets de notre opiniâtreté & de notre barbarie.

Lettre écrite du Buis-les-Baronnies, le 6 Novembre 1773, par M. Nicolas, Médecin.

Voici, Monsieur, une observation sur l'efficacité du sublimé corrosif contre le vice dartreux. On reçut à l'Hôpital dans le mois dernier, une jeune fille de 7 ans, appellée *Sainte-Huberte*. Tout son corps, sans en excepter la face, étoit couvert d'une croûte épaisse d'un demi-pouce, qui tomboit quelquefois d'un mois à l'autre, & reparoissoit bientôt après. Je mis d'abord cet enfant à l'usage de la tisanne de patience pendant quelques jours. Elle fut ensuite purgée avec deux onces de manne, un gros de confection hamec, & deux gros de sel prunelle. Elle prenoit tous les matins quatre cuillerées de solution de sublimé dans une décoction de demi-gros de chacun des bois sudorifiques, pour pinte d'eau commune. Sa boisson ordinaire étoit une tisanne de squine. Elle a ptis trente grains de sublimé, & j'ai employé pendant le traitement, deux onces de pommade mercurielle en frictions, que je donnois à petite dose & à des distances éloignées. De cette maniere je suis venu à bout de guérir cette dartre aussi opiniâtre qu'univetselle.

Autte miracle du sublimé. Un jeune homme, Tisserand de son métier, me fut adressé dans le mois de Mai dernier, par le Curé de sa Paroisse, (Verciviran) pour recevoir mon avis sur les infirmités dont il étoit atteint. Cet enfant âgé de 16 à 17 ans, couchoit ordinairement sur de la paille, qui recouvroit quelques planches de noyer que l'on avoit laissé tremper dans l'eau pendant quelque tems, pour les rendre plus souples. (Il est assez ordinaire parmi nos paysans, de n'avoir d'autre lit qu'une botte de baille étendue sur un plancher de plâtre qui est commun dans ce pays.) La boutique où il travailloit, étoit humide & taillée dans le Roc. L'humidité ne tarda pas à alterer la constitution du malheureux jeune homme; il lui survint un chapelet glanduleux autour du col, & ces glandes suppurerent. Ensuite il se manifesta d'autres ulceres, soit aux jambes, soit en d'autres parties du corps. Des douleurs de rhumatisme se joignirent à ces maux; enfin cet enfant étoit dans l'état le plus triste, lorsqu'il se présenta au Bureau où je délivre des consultations gratuites. Le Curé, homme intelligent & charitable, fut chargé de faire exécuter monordonnance; & je dois dire, à la louange de M. l'Abbé Viarça, qu'il s'en est acquitté supérieurement. Ayant jugé que la maladie dépendoit d'un virus scrophuleux, compliqué de rhumarisme, je fis mettre le malade à l'usage de la tisanne de squine; chaque matin il prit pendant trois mois, trois cuillerées de la solution de sublimé corrosif; il fut purgé de remsen tems; ses ulceres furent pansés souvent, & constamment recouverts d'un emplâtre de vigo. La guérison de cette maladie compliquée est aujourd'hui assurée & complette, à la satisfaction du bon Curé & de la mienne. Je suis si familiarisé avec ce remede, que j'espere le faire servir à des usages auxquels il n'a point encore servi, du moins que je sache; l'analogie me conduira à des essais dont je vous ferai part.

La suite à l'ordinaire prochain.

De Paris le 13 Décembre.

On a vu dans la derniere Gazette, combien il y avoit d'especes de pleurésies. On va voir dans celle-ci comment il faut les traiter, suivant leur différence. La saignée est nécessaire dans la pleurésie essentielle; il convient même de la répéter trois ou quatre fois; & l'on juge de la nécessité de cette opération, par la violence des symptômes, & par l'épaisseur & la blancheur de la coene qui recouvre le caillot de sang dans la palette. Il faut moins saigner dans la pleurésie symptomatique, dont la cause commune avec celle de la maladie regnante, exige toujours un traitement conforme au caractère de l'épidemie. La vraye & la fausse pleurésie peuvent être essentielles ou symptomatiques, suivant les causes qui les produisent, & quelquefois le concours de ces causes amene des pleurésies qui portent à la fois ces deux caractères. La regle générale doit donc être de moins saigner quand la cause de la pleurésie tient à l'engorgement humoral des premieres voyes, & que des signes de putridité se joignent aux signes inflammatoires; sur-tout lorsque cette maladie tenant du caractère de l'épidémie regnante, on a reconnu par l'expérience sur d'autres malades, que les saignées répétées étoient nuisibles ou inutiles. Il faut moins faire vomir dans les pleurésies essentielles; mais on ne risque rien d'exciter plus ou moins le vomissement dans tous les cas, sur-tout dans les campagnes, & chez les pauvres qui ne tombent jamais gravement malades, sans s'être efforcés de manger, malgré le dégoût qui précede ordinairement les maladies; & qui se nourrissant d'alimens grossiers & mal sains, ont ordinairement les entrailles farcies de crudités, & de matieres indigestes. On donne l'émétique depuis un grain jusqu'à trois, dans un verre d'eau, le second ou le troisieme jour de la maladie, après avoir fait précedet la saignée. Le malade boit beaucoup d'eau tiede pendant l'action de ce remede, afin d'en faciliter l'effet. On prescrit ensuite pour boisson ordinaire la décoction des feuilles de bourrache, & de pariétaire, dont on adoucit chaque verre avec une cuillere à caffé de miel de Narbonne. On peut encore faire prendre du petit lait tiede dans la pleurésie essentielle, lorsque la soif presse vivement le malade. Mais aussitôt après ces précautions préliminaires, lorsque le pouls est moins dur, la toux moins seche, & la peau un peu moite, on applique sans aucun délai sur le point de côté, un large emplâtre vessicatoire. En voici la formule. Prenez deux gros de mouches cantharides dépouillées de leurs aîles; réduisez-les en poudre très-fine, mêlez-les exactement dans un mortier avec six gros de levain, versez par-dessus deux cuillerées de fort vinaigre; pétrissez le tout ensemble, étendez-le sur un linge, & appliquez ce topique sur la partie affectée. On laisse le vessicatoire pendant environ douze heures, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il se soit élevé des cloches, en levant l'appareil, percez les vessies avec une épingle, laissez-en écouler la serosité, & appliquez par-dessus des feuilles de bete préalablement attendries, & recouvertes de beurre frais. Quand l'épiderme qui formoit les vessies est détachée, on panse la playe faite par le vessicatoire, avec un mêlange d'onguent de peuplier, & d'onguent de la mere. Et comme il importe d'entretenir l'écoulement, on saupoudre legerement la playe avec la poudre de mouches cantharides, lorsqu'elle paroît vouloir trop-tôt se secher. Les mouches cantharides portent quelquefois à la vessie; pour prévenir cet effet, on donne aux malades des tisannes émulsionnées, auxquelles on ne doit point joindre le camphre, qui quoiqu'en disent plusieurs Ecrivains, n'a pas l'efficacité qu'on lui suppose, & repugne presque toujours aux malades. On prépare la tisanne émulsionnée avec une once de quatre semences froides, seize amandes douces, & demi-once de semence de pavot blanc qu'on pile dans un mortier de marbre, ayant soin de verser par-dessus peu à peu, deux pintes d'eau commune & ajoutant un gros de sel de nitre, sur chaque pinte.

Tel est le traitement qu'il faut suivre dans le commencement des pleurésies; il est rare de voir la douleur résister à l'efficacité de ces secours, secondés par une diette rigoureuse, & par des lavemens préparés avec la décoction des herbes émollientes. Si l'irritation de la vessie étoit considérable malgré les moyens prescrits, on pourroit tirer une ou deux palettes de sang au malade dans la pleurésie essentielle, & dans toutes les especes, on appliqueroit sur le bas du ventre, le marc des herbes émollientes, avec lesquelles on auroit préparé la décoction pour les lavemens. Il convient encore de faire prendre au malade dans le courant de la maladie, une ou deux cuillerées d'huile recente d'amendes douces de trois en trois heures. On s'en tient à ces seuls secours dans les pleurésies essentielles. Mais dans celles qui sont humorales, épidémiques ou accompagnées de signes de putridité, on entretient la liberté du ventre en aiguisant chaque pinte de la tisanne ordinaire, avec un grain d'émétique. On laisse d'ailleurs à la nature le soin d'achever une guérison toujours bien commencée par la sage administration de ces remedes.

Recette contre la goutte.

Coupez la racine d'yeble ou petit sureau par

petits morceaux, macérez-les avec un marteau ; & faites-les bouillir pendant deux heures avec la lie de vin blanc. On laisse refroidir cette liqueur, & on y trempe des linges dont on enveloppe la partie goutteuse. On réitere cette application matin & soir. Un Médecin-Praticien de Paris, recommandable par ses succès & par ses lumieres, en nous communiquant cette recette, en a garanti le succès. C'est une cruelle maladie que la goutte, contre laquelle on ne sauroit avoir trop de remedes.

Médecine des Animaux.

En annonçant les succès de M. Dufot dans la maladie contagieuse des bestiaux, qui a regné dans le Soissonnois, nous nous sommes contentés d'indiquer les moyens préservatifs ; par lesquels ce Médecin habile a prévenu le cours de la contagion. Il nous restoit à entrer dans le détail des moyens curatifs qui ont arrêté les coups de cette épizootie. Voici d'abord l'histoire de la maladie. Les premiers symptômes étoient ordinairement obscurs & cachés ; le mal faisoit des progrès rapides avant même d'être soupçonné, & arrivoit ainsi à ce période qui ne laisse plus d'espérance. L'animal étoit d'abord triste ; les vaches n'avoient presque plus de lait ; leurs yeux étoient larmoyans ; il sortoit des points lacrymaux une une humeur épaisse & souvent semblable à du pus. Les cornes & les oreilles étoient froides ; les animaux rendoient peu d'excremens, mais l'abondance de ces évacuations d'un bon augure. Plusieurs jettoient une espece de bave également puriforme, qu'on suivoit dans la direction de la trachée artere : (canal par lequel l'air s'introduit dans les poulmons.) La membrane qui tapisse ce canal, étoit entierement détruite. Un dégoût général pour le fourrage précedoit tous ces symptômes. Bientôt les animaux refusoient toute espece d'aliment solide & liquide, le ventre qui d'abord s'étoit amolli devenoit tendu, & l'animal accablé de douleurs, succomboit enfin.

On a ouvert des vaches malades vivantes & mortes, ce qui a répandu un grand jour sur la nature & le traitement de cette maladie. Il résulte de ces ouvertures, que les glandes maxillaires étoient flasques, petites, & paroissoient comme desséchées. Le premier estomach, nommé la *panse*, n'offroit rien de particulier ; le siege de la maladie étoit dans le second estomach, nommé *bonnet* ou *reseau*. On l'a trouvé dans toutes les vaches, tellement distendu & volumineux, qu'il n'auroit pu contenir une plus grande quantité de fourrage. Le bol alimentaire produit par la rumination, & qui remplissoit cette capacité, étoit si comprimé, qu'il paroissoit être une masse dure & comme pressée par une force supérieure à celle d'un *tordoir*. Cette espece de gâteau étoit sec & sans humidité ; les fibres des herbes qui le composoient, entassées les unes sur les autres, n'avoient subi aucune digestion. Les membranes du *bonnet* étoient noirâtres, se déchiroient aisément, & s'enlevoient de même. Ses alvéoles qui, dans l'état naturel doivent contenir une grande quantité de suc gastrique, étoient seches & flétries ; la quatrieme tunique où sont situées ces alvéoles, ou reservoirs, & qui doit être dure & callense, étoit au contraire molle, seche, & se déchiroit avec la plus grande facilité. Le demi-canal qui communique du bonnet à la panse & au feuillet, ou troisieme estomach, étoit trop étroit pour transmettre le bol alimentaire dans le quatrieme estomach ou caillete.

De ce qu'on vient de dire, on juge du délabrement des visceres voisins & du trouble de leurs fonctions. Nous ne suivrons donc pas l'Auteur dans les autres détails, & nous renvoyons nos lecteurs à l'ordinaire prochain, pour ce qui concerne la cause de cette maladie, & les remedes avec lesquels on l'a combattue.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

Avis du Libraire.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. *La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente, & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773, se distribue actuellement ; celui de 1772 paroîtra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres 1773 & 1772, au mois de Mars suivant.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 23 Décembre 1773.

De Londres, le 8 Décembre.

UN Matelot très-vigoureux ayant fait des efforts considérables, fut atteint d'une colique violente, pour laquelle on lui conseilla de se purger; mais la médecine n'ayant fait qu'irriter le mal, le jour suivant il parut à l'aine droite une tumeur qui, deux jours après son apparition, donna des signes évidens de gangrene. Le troisiéme jour, la partie gangrenée se separa, il sortit en même-tems beaucoup d'excremens, & dès cet instant la douleur devint supportable. Sept jours entiers s'écoulerent sans qu'on eût recours aux gens de l'art; enfin un Chirurgien fut appellé, qui trouva le malade sans douleur & sans fiévre; la tumeur de l'aine avoit disparu, mais le testicule du même côté, séparé du cordon spermatique par la gangrene, avoit été confondu, & jetté avec les matieres stercorales. On prit alors l'avis de plusieurs Médecins & Chirurgiens, & il en résulta qu'on injecteroit du vin tiede soir & matin, par l'ouverture que la gangrene avoit faite, & qu'on la couvriroit avec une compresse trempée dans la même liqueur, retenue par un bandage; que le malade garderoit le lit, & seroit mis à la diette blanche; qu'on lui donneroit tous les jours des lavemens faits avec la décoction des plantes vulnéraires, & qu'enfin on joindroit à la diette blanche, l'usage intérieur de therebentine ou de quelque baume. Les symptômes parurent s'adoucir par cette méthode; la quantité d'excremens rendus par l'aine, diminuoit chaque jour, & les excremens qui sortoient par la voye naturelle, augmentoient dans la même proportion. La premiere évacuation s'étant tout-à-fait supprimée, le malade ressentit aussitôt des douleurs très-aigues vers le nombril; il eut des hoquets, des vomissemens, des frissons, des sueurs froides, & des syncopes.

On eut recours tout de suite à la saignée qui fut abondante, & telle qu'on l'auroit faite au commencement d'une maladie inflammatoire. Après la saignée on prescrivit un lavement laxatif qui fut répété de trois en trois heures, & l'on appliqua des fomentations émollientes sur le bas-ventre. Le malade ayant fait usage, pendant douze jours de ces remedes, rendit par l'ouverture de l'aine quelque excremens durcis, & les symptômes s'appaiserent. En conséquence on le remit à son premier regime; mais on ajouta un peu de miel rosat au vin, dont on se servoit pour l'injection; on continua deux fois par jour les fomentations sur le bas-ventre; on appliqua un cataplasme émollient sur l'ouverture de l'aine, & l'on eut soin d'ajouter une pincée d'anis & une poignée de sommités de camomille à la décoction des plantes émollientes, destinée pour le lavement. Depuis ce tems, l'évacuation qui se faisoit par l'aine, a diminué de jour en jour. Six semaines se sont écoulées; les compresses appliquées sur l'aine sont à peine tachées: l'on regarde le malade comme guéri.

Il résulte de cette observation, 1°. qu'on ne doit jamais se purger dans les violentes coliques, du moins sans avoir eu recours à un conseil éclairé; 2°. que les hernies ou descentes négligées peuvent avoir des suites fâcheuses, qu'il est facile de prévenir lorsqu'on ne tarde pas d'y remedier. Nous ajouterons encore quelques préceptes pour ceux qui ayant échappés aux accidens mortels de l'étranglement de la hernie, ont l'aine percée, & rendent les excremens par cette ouverture. Le Chirurgien ne doit pas accélerer la guérison de cette playe, qui ne tend jamais à cicatrice d'une maniere rapide, sans causer aux malades de nouveaux symptômes d'étranglemens. De leur côté les malades doivent beaucoup s'abstenir sur le regime, dans lequel le moindre excès est de la plus grande conséquence. Ces réflexions sont le fruit d'une observation sembla-

ble à la précédente, que nous fîmes il y a quelques années, sur une femme de campagne. Elle eut une hernie avec étranglement ; elle se négligea. Bientôt la tumeur fut gangrenée ; on l'ouvrit alors, & il en sortit avec une sanie noirâtre & fétide, une quantité considérable de matiere fécale. Les bords de cette ouverture s'étant détergés, la playe ne fut pas long-tems à prendre un bon aspect. Toutes les fois que l'ouverture se retrecissoit trop promptement, & qu'on n'avoit pas soin d'entretenir la sortie des excremens par cette partie, les symptômes d'étranglement d'intestin se manifestoient ; mais ces symptômes étoient plus forts encore, lorsque la malade contentoit son appétit Tout alloit au mieux, lorsqu'un jour après avoir trop mangé la veille, elle eut une espece d'indigestion, qui renouvella tous les accidens, & la fit mourir. Combien de personnes dans ce cas & dans bien d'autres, sont victimes de leur intempérance.

Suite de la lettre écrite du Buis-les-Baronnies, le 12 Novembre 1773, par M. Nicolas, Médecin.

Le Gentilhomme qui m'avoit appellé à Puymeras, lorsque j'y fis appliquer le vessicatoire, & dont vous avez parlé dans une de vos Gazettes, est radicalement guéri. Cette observation est encore intéressante, & j'espere que vous la jugerez telle.

M. le Baron de ***, qui en fait le sujet, est un homme de 75 ans, & d'une obésité presque monstreuse. Son caractère gai & enjoué le porta, dans tous les tems de sa vie, à suivre le plaisir, sur-tout celui de la table. Il fut grand chasseur, très-bon buveur, & assez gros mangeur. Vers la fin du printems dernier, dont la constitution fut seche & boreale, M. de *** s'enrhuma, & ne fit aucune attention à cette incommodité, (négligence trop générale, & dont les suites sont funestes à bien des gens.) Il se fit broffer le corps tous les soirs, comme à son ordinaire ; le rhume augmenta ; la respiration en fut plus difficile ; les jambes naturellement trop grosses, devinrent œdémateuses ; ensuite cette enflure prit un caractère phlegmoneux ; la peau fut noirâtre ; l'impression du doigt y restoit à peine une seconde, tandis que le coude-pied la conservoit très-long-tems ; enfin les jambes, sur-tout la droite, se couvrirent de phlyctenes noires. Tous les symptômes sembloient m'indiquer le pronostic le plus triste, je crus d'abord avoir à traiter un œdème des poumons très-caractérisé. Je prescrivis une tisanne d'émétique & nitrée, à laquelle je faisois ajouter de tems en tems une cuilleteé à caffé, d'un verre d'eau émetisée à deux grains (J'ai encore du tartre stibié de Paris.) Je faisois bassiner quatre fois le jour, les jambes, avec l'eau minérale saline de Merindol, dont je vous ai parlé. On l'aiguisa ensuite avec quelques grains de camphre ; & enfin on y ajouta un peu d'eau-de-vie & de savon. J'avois trouvé le malade avec tous les symptômes de l'œdème du poumon, beaucoup de gêne dans la respiration, empêchement leger de la main droite, difficulté de se coucher sur le côté opposé, nulle perception de liquide épanché, que les Auteurs regardent comme constantes dans l'hydropisie de poitrine ; la bouffissure de la face & des paupieres, le terne des yeux, ne me confirmerent que trop dans mon opinion.

Après avoir dissipé les symptômes les plus urgens, & établi un flux abondant d'urine, j'eus enfin recours aux pillules scillitiques de la Pharmacopée d'Edimbourg, que j'avois encore depuis mon séjour à Paris. J'en fis d'abord prendre deux par jour à mon malade, & ensuite quatre pendant un mois ; insensiblement la poitrine se débarrassa, les phlyctenes des jambes disparurent peu à peu, ainsi que l'enflure phlegmoneuse ; elles revinrent enfin à leur état naturel, & le malade que tout le monde avoit condamné, soit à cause de son obésité, soit à cause de son âge, a repris l'usage de ses jambes, & se porte très bien.

Je traite actuellement une fille de 26 ans, d'une hydropisie de poitrine ; un large vessicatoire procure depuis huit jours un écoulement abondant de sérosité ; la suffocation est considérablement diminuée. Je vous rendrai compte du succès ultérieur.

De Ham en Picardie, le 17 Décembre.

L'histoire de la Médecine pratique présente plusieurs exemples de malades attaqués de fiévre d'accès opiniâtres, guéris enfin par la peur, & le célebre Vanswiten assure qu'un homme que rien n'avoit pu délivrer depuis plusieurs années de fiévres tierces, en fut enfin guéri par la vive peur que lui causa l'immersion subite & imprévue de tout son corps dans l'eau froide. Le nommé Mayet, Facteur des bois pour les forges de Creisvalt, habitant de Boalay, à une lieue de ce village, ayant la fiévre tierce depuis deux mois, s'avisa le 25 du mois dernier, de battre des entrechats en folâtrant avec ses amis. Au troisieme qu'il fit, il disparut de dessus terre ; ses Compagnons saisis de frayeur, se sauverent au village où ils porterent l'allarme ; on revint en foule examiner l'endroit où Mayet avoit été englouti, & on le trouva dans un trou profond de trente pieds que l'on reconnut être une ancienne mine abandonnée. Cet homme fut tout de

faite retiré avec des cordes, il étoit en nage, tant la frayeur l'avoit fait suer. On le transporta tout de suite dans une maison voisine, où il fut mis dans un lit, & continua de suer encore tout le jour. On assure que depuis ce tems sa fiévre a disparu, & qu'il se porte bien.

Quoique ce remede soit utile, & que la raison & l'expérience en justifient l'efficacité, il ne faudroit cependant pas faire de pareilles peurs dans tous les tems, sur-tout aux personnes du sexe qui, par raison de grossesse ou de menstruation, pourroient éprouver par cette peur des accidens pires que le mal d'où lequel on chercheroit à les guérir.

De Paris le 18 Décembre.

On soutint le 9 de ce mois, aux Ecoles de Médecine de Paris, la Thèse suivante. Savoir *s'il faut employer la saignée avec moins de crainte, & purger avec plus de précaution qu'on n'a coutume de faire.* L'Auteur, M. Thomas le Teuneur, Médecin de Caën, & Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, résoud ce problême intéressant, d'une maniere satisfaisante. Tout ce qu'il dit à ce sujet regarde particulierement les maladies aigues, au commencement desquelles il conseille de ne jamais purger, & de tirer presque toujours du sang. Il est certain que l'on risque moins d'ouvrir la veine quand la fiévre est violente; le soulagement momentané qu'on en obtient, semble justifier cette pratique, on risqueroit tout au contraire si l'on purgeoit au commencement de ces maladies, où les purgatifs, loin de produire aucun bon effet, irriteroient plutôt, & rendroient la fiévre plus aigue. Pour ne laisser aucun doute sur la vérité de son opinion, M. le Teneur rappelle les épidémies qui regnent dans les campagnes, où, dit-il, l'ignorance & l'obstination font telles que les malades, & même les personnes de l'art, recourant sans cesse aux purgatifs, négligent ent erement la saignée. De-là ces engorgemens sanguins qui se forment dans le cerveau, dans la poitrine, & dans le bas-ventre; de-là ces morts promptes & inattendues causées presque toujours par cette habitude cruelle. Dans l'automne de 1768, une maladie regna dans le village de Noisy-le-Sec, proche Paris. Elle commença par une fiévre ordinaire, & dégenera bientôt en fiévre putride, petechiale & de mauvais caractère: de deux Chirurgiens établis dans cet endroit, l'un étoit pour la saignée, & l'autre contre cette opération. Presque tous ceux qui eurent recours à ce dernier, furent la victime de ses préjugés funestes. Sept Demoiselles entr'autres, âgées d'environ vingt ans, & chacune d'une assez belle figure, payerent le tribut de leur aveugle confiance Au cinquieme, sixieme & septieme jours de leur maladie, leur visage & leurs yeux enfloient, & devoient extrêmement rouges, enfin elles pétireot par un étouffement & une suffocation, violents. A peine furent-elles mortes, qu'un sang épais & noir sortit abondamment de leur bouche, de leur nez & de leurs oreilles. Ces terribles exemples prouvent combien il est dangereux de donner dans aucun extrême & de se prévenir, sur-tout en médecine où les fautes que l'on commet sont presque toujours sans remede.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

L'épian est une maladie qu'on dit avoir de l'affinité avec la maladie vénerienne. Presque tous les Negres eo sont attaqués une fois dans leur vie, & c'est ordinairement dans leur enfance. Ceux qui l'ont eue une fois, en sont exempts le reste de leurs jours. Aussi dans la vente des Esclaves, cette différence eo met une dans le prix. Cette maladie s'annooce par de grandes douleurs, & se manifeste par des pustules & des tubercules qui s'ulcerent, & répandent une sanie. Cette sanie en s'épaississant, forme des croûtes jaunes & verdâtres; des ulceres souvent très-étendus couvrent la surface du corps en divers endroits. Dans le nombre on en distingue uo d'un caractère malin qui attaque l'un des pieds près des malléoles. On l'appelle la mere de l'épian, parce qu'il précéde l'éruption de toutes les autres pustules. Les pustules après avoir suppuré disparoissent, les croûtes se dessechent & tombent; les ulceres se cicatrisent, excepté celui du pied qui subsiste quelquefois pendant plusieurs annees. Cette maladie est si opiniâtre, que malgré les apparences d'une guérison parfaite, il en reste des vertiges qui de tems en tems sont très-sensibles. Quelquefois elle laisse des cicatrices profondes & difformes, des contractures, des distorsions des membres, des caries dans les os, & des excroissances dans les parties molles. Le mercure paroît être le remede propre à cette maladie. On a reconnu dans les Colonies, comme en Europe, les inconvéniens de la méthode de faire saliver par les frictions mercurielles. On commence d'employer le sublimé corrosif contre cette maladie, dont les naturels du pays attendent ordinairement la guérison de la seule nature.

Quelques rapports éloignés entre les symptômes de l'épian & ceux de la maladie vénerienne, & l'efficacité d'un même spécifique contre ces deux maladies, ont fait croire à certains voyageurs que l'épian avoit produit le mal vénerien; mais ces deux maladies ont des dissemblances trop marquées pour qu'on puisse établir une identité parfaite entr'elles. Le mercure est efficace dans beaucoup d'autres

maux tout-à-fait étrangers au mal vénérien ; on ne dira pas pour cela que ces autres maladies & le mal vénerien, soient les mêmes ; & l'on conclura de l'utilité du sublimé corrosif, démontrée dans les maladies de la peau, que si ceux qui décrient ce remede, vouloient se rassurer un peu contre la prévention & la peur, il ne chercheroient pas à effrayer les citoyens, en leur présentant comme un poison un remede qu'on employe avec succès dans les deux mondes, contre des maladies opiniâtres.

Maladie des Animaux.

Quelle est la cause de la maladie épizootique qui a regné dans le Soissonnois? M. Dufot répond avec prudence à cette question, il seroit bien utile de découvrir cette cause. Sont-ce des miasmes pestilentiels apportés par une vache des Pays-bas, où regne une maladie épizootique, & qu'on a amenée dans ces contrées? Ou bien est-ce une rouille que la marée a produit par le séjour des eaux de la *Somme*, dans les prairies qu'elle inonde, & qui a corrompu les plantes? Doit-on attribuer cette maladie à l'abondante & excessive quantité de sauterelles qu'on a vu cette année dans ces prairies, & qui ont dévoré la pointe des herbes, & n'ont laissé que des herbes dures & viciées ? Enfin est-ce un venin contagieux qui dépend d'une âcreté alkaline, unie au phlogistique, & qui porté par l'air & introduit dans le corps de l'animal, a vicié les sucs digestifs? Mais, ajoute M. Dufot, il faudroit d'abord prouver l'existence de l'alkali. Le Médecin ne prononce rien, & garde sur toutes ces causes sagement indiquées, la circonspection que n'ont pas ceux qui ne doutent de rien.

Nous avons fait connoître les moyens préservatifs indiqués par ce Médecin aux habitans des cantons où regne l'épizootie : passons aux curatifs. Les secours les mieux indiqués sont insuffisans dès que le gâteau est formé. Mais l'on peut espérer de sauver les bêtes malades au premier degré. La saignée est nuisible, souvent même mortelle. Ce ne sont point des engorgemens sanguins qui causent la maladie. La véritable indication est de delayer & de détremper les matieres contenues dans les estomachs différens, de rendre liquide le bol alimentaire ; en un mot l'eau est le remede préservatif & curatif. Dès que l'animal est menacé de la maladie, & qu'on connoît la diminution de son appétit, on le met à la diette, & on ne lui donne pendant deux ou trois jours, que de l'eau blanche. On prépare l'eau blanche en delayant une jointée de son de froment ou de métail dans douze livres d'eau de fontaine ou de riviere. On donne plusieurs fois le jour une pinte de cette eau à la bête malade. Les purgatifs, ordinairement sans effet dans les animaux ruminans, en ont encore moins sur le gâteau formé dans l'un des estomachs de ceux dont il s'agit. L'irritation qu'ils produisent hâteroit la mort des bêtes malades. Mais les lavemens sont de la derniere nécessité, pourvu toutefois qu'ils soient simples. Avant d'en donner on netoye autant qu'il se peut le gros boyau, avec les doigts frottés de beurre, puis on injecte quatre ou cinq livres de la décoction suivante Faites bouillir une jointée de feuilles de mauve pendant quatre ou cinq minutes dans quantité suffisante d'eau; laissez refroidir, & passez à travers un linge ou un tamis. Il faut boucher ensuite le fondement de l'animal, avec une pelotte de vieux linge, & la retenir pendant une demi-heure. Tel est le traitement de cette maladie épizootique qui a regné dans les villages situés le long de la riviere de Somme, dans la généralité de Soissons. Cette épizootie a été différente de celle qui regna en 1771, au midi de cette Province, & qui fut traitée avec le même succès par M. Dufot, qui en publia l'histoire & le traitement dans un Mémoire imprimé à Laon, chez *Calvet*.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 30 Décembre 1773.

D'Osnabruk, le 2 Décembre.

ON connoît les travaux & les écrits de M. Meyer, Apothicaire & Chymiste de cette Ville, mort le 23 Mars de l'année 1765. Un savant ayant consulté depuis les manuscrits de cet Apothicaire, pour en faire l'éloge, y a trouvé les détails suivans écrits de la propre main de M. Meyer. » Un fait peut-être inoui » dans l'histoire médicale, c'est que pour » vaincre mon humeur acide & violente, j'ai » pris intérieurement plus de douze cent livres » d'yeux d'écrevisses, sans aucun dommage » sensible pour mes jours, puisque je les ai pris » pendant huit ans pour mon soulagement; » j'en usais une livre entiere toutes les semaines » M. Meyer apprend ensuite qu'il étoit affligé depuis vingt-huit ans d'un vomissement hipocondriaque très-fâcheux, par lequel il rendoit tous les jours plus de deux pintes de pituite aigre & piquante, ce qui le laissoit sans force chaque fois. Les absorbans peuvent donc être d'un grand secours dans ces sortes de cas, & leur usage, quelque fréquent qu'il soit, n'est point dangereux. Cette observation engagera sans doute les personnes du sexe à recourir sans crainte aux yeux d'écrevisse, pour se guérir des fleurs blanches, auxquelles malheureusement le plus grand nombre des femmes est sujet. On a essayé avec succès depuis peu de ce moyen en Hollande: il consiste à prendre chaque jour un gros d'yeux d'écrevisse, & à continuer ce remede pendant plusieurs mois Son innocence permet d'en user dans tous les tems. Les meres, les bonnes & les nourrices encouragées par ces exemples, ne craindront pas non plus de donner des absorbans aux enfans, dont l'estomach est presque toujours tapissé de glaires acides, & dont le plus souvent les coliques & les convulsions ne viennent que du mauvais état des premieres voyes.

De S. Brieux, le 16 Décembre.

La petite vérole regne ici depuis six mois. L'épidémie n'a pas été meurtriere; à peine il a péri un vingtiéme des sujets qui en ont été attaqués. Cette maladie paroît être sur son declin, mais la rougeole qui lui a succédé, fait des ravages dans quelques quartiers de la Ville. L'opiniâtreté de la petite vérole & la crainte de ses coups meurtriers, ont fait recourir à l'inoculation pour la premiere fois. Un Médecin a inoculé avec succès sa femme & ses deux enfans, neuf autres personnes ont été soumises avec un égal avantage à cette opération salutaire. Ce moyen n'est pas le seul qu'on ait employé pour secourir l'humanité; les Officiers municipaux de cette Ville ont fait l'acquisition d'une boëte renfermant les ustenciles propres à donner de prompts secours aux noyés. Et les Médecins de S. Brieux, suivant l'exemple des principales Facultés du Royaume, donnent depuis plusieurs années des consultations gratuites aux malades indigens. La maladie vénerienne a mérité aussi leur attention. Le traitement populaire établi dans les principales villes du Royaume par ordre du gouvernement, étoit administré par eux dans cette ville, & ils y employoient la méthode récemment indiquée à Paris, par M Gardane, sous les auspices & de l'ordre de M. le Lieutenant-Général de Police. Puisse ce zele s'accroître de plus en plus, & les Médecins & les Chirurgiens se disputer entr'eux, la gloire de s'être occupés les premiers du soulagement de l'humanité.

De Lyon, le 18 Décembre.

Un homme âgé de 36 ans, s'étant pris de querelle avec un autre, a été si fort transporté de colere, qu'il en a ressenti aussi-tôt après un serrement spasmodique dans la région de l'estomach. Cet état violent ayant duré plusieurs jours, a été suivi de la jaunisse,

qu'on a combattue par les lavages, l'eau de poulet, le petit lait, les bains, les lavemens émolliens, & les sucs de chicorée, de cerfeuil, d'ozeille & de pariétaire, dont le malade prenoit quatre onces par jour, en deux fois dans un bouillon gras. En peu de jours la jaunisse s'est dissipée, avec le serrement d'estomach qui paroissoit en être la cause. L'Auteur de cette observation distingue deux sortes de jaunisse; celle qui vient presque subitement par des causes violentes, telle est celle dont il s'agit ici; & celle qui est causée par l'empâtement gradué des organes biliaires. On confond trop souvent l'une avec l'autre: dans toutes on a coutume de donner des fondans actifs, & dans les deux cas, ces fondans sont souvent pernicieux, & presque toujours inutiles; car si la seule constriction des organes destinés à la séparation de la bile en intercepte le cours, loin d'agacer les tuniques des vaisseaux, qui sont dans un état de spasme, il faudra plutôt tenter tout ce qui peut en faciliter le relâchement. Si l'empâtement en est la cause, les fondans irriteront l'estomach, & les premieres voyes, sans arriver au mal même, dont ils augmenteroient la cause s'ils y parvenoient, en irritant & crispant de plus en plus les couloirs de la bile. Aussi dans ce dernier cas, voit-on les obstructions s'accroître de jour en jour, & l'état du malade s'aggraver au lieu de changer en mieux; mais quelque concluantes que soient ces raisons, contre une médecine trop active, il en est de non moins puissantes, tirées de l'incertitude même de la cause de la jaunisse. N'a-t-on pas donné trop d'attention aux obstructions du foye? N'est-ce pas à tort qu'on les a souvent regardées comme le principe de la jaunisse? Il n'est pas rare de voir ce symptôme disparoître rapidement, comme on le voit se manifester pour la moindre cause. Les personnes dont l'estomach est très-irritable, sont sujettes à la jaunisse quand elle prennent l'émétique. On a vu des sujets morts dans cet état sans avoir la plus legere obstruction au foye, & d'autres mourir sans jaunisse, ayant pourtant le foye obstrué. Résumons de ces réflexions qu'il faut être très-circonspect dans la recherche des causes des maladies, & principalement de la jaunisse; que l'usage des fondans trop actifs est dangereux dans ce dernier cas, qu'il est nuisible lorsque la jaunisse dépend d'une cause accidentelle & violente, & que dans celle où ils paroît oient le mieux indiqués, il faut toujours avoir la sage précaution de les combiner avec des remedes délayans qui puissent entretenir toujours la souplesse de la fibre, & ne laisser aux fondans que ce qu'il faut d'énergie, pour attaquer & résoudre s'il se peut, l'engorgement bilieux. Cet avis est adressé sur-tout aux gens de la campagne, qui conduits souvent par des Droguistes ambulans, ou par des femmelettes, prenent de toute main dans ces fortes de cas, sans connoissance & sans précaution, des opiates très échauffantes qui, loin de les guérir d'un mal souvent passager, les conduisent presque toujours à des maux plus graves.

De Cressy en Laonnois, le 13 Décembre.

On a vu il y a quelques mois dans les papiers publics, qu'une femme de Berlin avoit rendu des cailloux par le vagin, après les avoir introduits pour en imposer aux gens de l'art & au peuple. Un fait à-peu-près semblable vient d'arriver dans le village d'Ylon, près de Marle. Une fille âgée de 30 ans, d'un tempérament vigoureux, aimoit un homme qui ne la payoit pas de retour. Elle a feint d'être grosse de cet homme. Il y a eu à ce sujet une plainte juridique, dans laquelle cette femme a déclaré que sa grossesse étoit l'œuvre du diable. Au terme de neuf mois elle s'est mise au lit, a poussé des hurlemens affreux, par lesquels elle a rassemblé tous les voisins, & tout le village. Malgré l'effroi qu'inspiroit cette scene à des villageois simples & superstitieux, la Sage-Femme a travaillé à l'accouchement de cette malheureuse, & après avoir introduit ses doigts dans le vagin, elle en a retiré d'abord une grenouille, puis une autre, toutes deux vivantes. Ensuite revenant à l'ouvrage, elle a retiré deux autres grenouilles, l'une encore vivante, & l'autre morte. Trois de ces grenouilles étoient de véritables grenouilles de marais, la quatriéme étoit de chaume. Cette femme visitée par M. de Lignon, Maître en Chirurgie, présent à cette scene, qui en eut imposé dans des siecles moins éclairés, avoit le vagin extrêmement dilaté, les caroncules myrtiformes étoient entiérement effacées, mais le museau de la matrice paroissoit petit, serré, & l'orifice de ce viscere nullement ouvert, étoit comme dans l'état de virginité; il n'y avoit pas même une goute de sang répandue. Voilà une de ces observations précieuses pour les campagnes, où la superstition regne encore, & où il se trouve de tems en tems de ces personnages adroits qui en imposent aux sots. La fille qui fait le sujet de cette observation, vient d'être conduite dans la Maison de force de Soissons, pour y être traitée de sa sorcelerie, par des remedes plus efficaces, que tous ceux qu'on auroit pu employer dans le village où elle a joué ses diaboliques scenes.

De Paris le 18 Décembre.

Un Etranger attaqué de flux de ventre depuis plus d'un mois, languissoit dans cet état, & ne pouvoit faire aucune digestion. Des voi-

fins inquiets sur son état, envoyerent chercher un homme de l'art qui, jugeant un peu précipitamment la maladie, accusa le cuivre d'en être la cause. Le malade étoit logé dans un hôtel garni, il mangeoit de la soupe & buvoit des tisannes préparées, l'une dans des marmites, & l'autre dans des casseroles de cuivre. Il faisoit plus encore, il buvoit de l'eau tirée d'une fontaine de même métal. Aussitôt l'épouvante donné, on changea les ustenciles, l'eau fut mise dans des pots de grès, mais le dévoyement fut toujours le même. Enfin une bonne femme s'avisa de soupçonner la cause du mal dans l'eau même, & non dans les vases qui la contenoient; elle rencontra juste. On a substitué l'eau d'Arcueil à l'eau de Seine, & quoique cette derniere passe pour être meilleure, ce dévoyement opiniâtre a pourtant cessé dans peu de jours. Sans le préjugé qui règne contre le cuivre, la personne qui traitoit ce malade, & que des égards nous empêchent de nommer, auroit pu voir, que puisque tous ceux qui mangeoient à la même table, & buvoient de la même eau, n'étoient nullement incommodées, c'étoit moins au verd de gris, qu'à toute autre cause, qu'il falloit attribuer la maladie de cet Etranger. Cette observation très-récente, nous fournit l'occasion de relever une erreur commise dans un ouvrage publié il y a quelques mois sur la fiévre miliaire. On y assure sérieusement, que le flux de ventre causé dans Paris par l'eau de Seine, ne vient point de la nature de cette eau, mais de l'usage que l'on y fait des fontaines de cuivre rozette. Mais outre que ce dévoyement n'attaque gueres que ceux qui boivent pour la premiere fois de l'eau de Seine, c'est qu'il est plus fréquent encore parmi les pauvres que parmi les riches, & que ces premiers qui ne boivent ordinairement que de l'eau, n'étant pas assez faculteux pour se procurer des fontaines de cuivre, n'ont que des pots de grès pour la conserver.

Le Jeudi 17 de ce mois, on soutint la Thèse suivante aux Ecoles de Médecine. *Saigne-t-on moins dans les maladies aigues depuis que les mœurs des Parisiens & la théorie de la Médecine ont changé?* Nous en rendrons compte à l'ordinaire prochain.

Remede pour les cors aux pieds.

Tous les papiers publics ont annoncé le remede suivant. Mais la loi que nous nous sommes imposée de ne publier dans ces feuilles que ceux dont le succès nous a été attesté par l'expérience & par des témoignages particuliers, nous a fait differer de publier ce moyen simple contre une incommodité opiniâtre & douloureuse.

Prenez un morceau de pain ou de rognure de pain à chanter, faites qu'il soit un peu plus large que le cor, trempez-le dans l'eau, & appliquez sur cette dureté; couvrez ensuite le pain avec un morceau de papier brouillard, & laissez le sechet, soit en enveloppant le pied d'un linge, soit en restant pied nud jusqu'à ce que cela soit sec: ce qui arrive bientôt. On se chausse ensuite sans ressentir aucune douleur, & au bout de quelques semaines le cor se détache de lui-même sans faire aucunement souffrir. L'application de ce même topique continuée de nouveau, empêche pendant quelque tems le cor qui revient de se durcir; & quand il durcit, il ne cause aucune douleur, & tombe de même que le premier.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Dans la côte occidentale de l'Afrique, l'année peut être divisée entre la saison seche & la saison humide. La premiere dure huit mois, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin; la seconde depuis le mois de Juin jusqu'à celui d'Octobre, exclusivement. C'est cette derniere saison qui fait l'hiver. Pendant celle de la secheresse, les chaleurs sont excessives par la rareté des pluies; à peine tombe-t-il alors quelques rosées. Les pluies commencent d'abord doucement; elles augmentent vers la fin de Juin: la chute des eaux devient bientôt de la derniere violence. Pendant la pluie, l'air est ordinairement frais; aussitôt qu'elle est finie, le soleil se montre, & fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce tems, pour se deshabiller & pour dormir. Mais avant qu'on soit reveillé, il arrive souvent un nouveau *tornado* qui fait passer le froid jusques dans les os, & dont toutes les suites deviennent funestes. C'est ce qui arrive ordinairement aux Européens, lorsqu'ils négligent de se précautionner; car les habitans naturels du pays sont plus à l'épreuve de ces révolutions sur toute la côte, depuis le Senegal jusqu'à la *Gambra*. La chaleur des pluies est pernicieuse aux Européens; celle des chaleurs ne leur est pas moins funeste.

Cette intemperie de l'air cause aux étrangers qui n'y sont pas accoutumés, plusieurs sortes de maladies dangereuses. L'effet en est encore plus fâcheux lorsqu'ils ne menent point une vie réguliere, c'est-à-dire, lorsqu'ils mangent trop avidement les fruits du pays, & qu'ils se livrent avec excès à l'usage du vin de palmier & aux femmes. Le Maire assure que les moindres maux auxquels ils doivent s'attendre sont la fiévre, le *cholera-morbus*, des ulceres aux jambes, & de fréquentes convulsions suivies le plus souvent de la mort ou de la paralysie

De toutes ces maladies, les plus fatales

font la fiévre qui emporte souvent en vingt-quatre heures l'homme du meilleur tempérament, & les vers que la corruption de l'air produit dans les chairs, & qui ont quelquefois cinq à six pieds de long. L'habitude du pays n'empêche point que les Negres ne soient forts sujets à cette derniere maladie. Nous en avons épuisé les détails dans nos précédentes Gazettes.

Le défaut de précaution dans les voyages, cause souvent bien des maux. Il ne faut pas toujours être sur la côte d'Afrique pour éprouver les maladies que l'intempérance, l'abus des femmes, les veilles & les vicissitudes d'un climat étranger, peuvent produire ; le changement de Province, de Ville même, cause souvent dans le corps ces dangereuses révolutions, auxquelles ne sont pas sujets ceux qui vivent de regime, & qui savent moderer leurs plaisirs.

Médecine des Animaux.

Il a regné dans la Généralité d'Amiens une maladie épizootique sur les bêtes à cornes, dont l'histoire & le traitement viennent d'être publiés par le sieur Maillard, Eleve de l'Ecole Royale Vétérinaire de Paris, qui en a été chargé. On distingue trois tems dans cette maladie, qui commence par une roux plus ou moins forte. Ce symptôme annonce qu'il faut saigner l'animal, & le mettre aux boissons délayantes & rafraîchissantes. Pour cet effet on prépare l'eau blanche, avec une jointée de son de froment, que l'on met dans un sceau d'eau commune, & on y ajoute ensuite une demi-once de sel de nitre, & un demi-verre de vinaigre. L'on donne abondamment à boire de cette eau qui doit être tiéde On administre aussi chaque jour trois lavemens composés de la maniere suivante. Prenez une jointée ou deux de son de froment, faites-la bouillir dans trois ou quatre pots d'eau, passez à travers un linge, ajoutez-y une once de cristal minéral, & partagez la dose en trois. On suspend les lavemens au bout de trois ou quatre jours lorsque l'animal est mieux, mais on continue toujours la boisson. Telle est la marche & le traitement du premier periode de la maladie.

Le second periode est plus marqué. La fiévre alors se manifeste ; les poils se hérissent sur les reins, sur le dos, & sur presque toute l'habitude du corps. La tête est basse, & les oreilles sont pendantes ; en même-tems les flancs battent, & la respiration est difficile ; tout dénote une ardeur extraordinaire, & une chaleur brûlante. D'abord l'animal est constipé, la diarrhée vient ensuite, & quelquefois même la dyssenterie On réitere alors la saignée, & l'on continue les lavemens & les boissons prescrites ; mais on ajoute de plus sur chaque sceau d'eau blanche nitrée, deux pintes d'une forte décoction d'orge que l'on prépare avec une jointée d'orge en grains, bouillie dans trois ou quatre pots d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit crevé, & avec trois onces de miel commun. On donne à une vache deux pintes de cette décoction le matin, & autant le soir ; on diminue cette dose d'un quart pour les veaux.

On ne doit point manquer de faire respirer à l'animal la vapeur ou la fumée d'eau chaude. Sa nourriture consiste en pilulles ou bols de son de froment, & de miel, cuits ensemble. A ce défaut, on fait bouillir du pain dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit réduit en panade, on le passe alors dans un linge, & l'on donne à boire de cette eau environ quatre pintes par jour à l'animal, indépendamment de la boisson prescrite, dont il faut toujours continuer l'usage.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12. sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.